LA

SORCIÈRE

OU

LES ÉTATS DE BLOIS

DRAME EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS et JULES BARBIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés

Digitized by Google

LA

SORCIÈRE

OU

LES ÉTATS DE BLOIS

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 1er août 1863.

Digitized by Google

Distribution de la pièce

HENRI III, roi de France	MM. Rouvière.
LE DUC DE GUISE	Brindeau.
URBAIN DE LAVAL	Ch. Lemaitre.
MIRON, médecin du roi	Omer.
MÉLITOR DE SALVIGNAC	Castellano.
POULAIN, marchand	Berret.
HURAUT DE CHIVERNY, chancelier	Fournier.
LOIGNAC, gentilhomme du roi	Scipion.
POMPONNE DE BELLIÈVRE, id.	Désormes.
CRILLON, officier du roi	Besson.
RÉVOL, secrétaire du roi	Maxime.
MAYNEVILLE, gentilhomme de M. de Guise	Adler
SAINT-PAUL . . . . . id.	Machanette.
BRISSAC . . . . . id.	Regnier.
BUSSY LECLERC, ligueur	Dornay.
BRIGARD . . . . . id	Néraut.
LE SÉNÉCHAL de la duchesse de Nemours	Hoster.
JEAN-CLAUDE, paysan	Moretteau.
GROS-GUILLOT, id.	Bosquette.
Un Page du roi.	
Un Page du duc de Guise.	
Un valet de la Duchesse.	
LE PRINCE DE JOINVILLE, fils de M. de Guise	Mmes Debonne.
LA DUCHESSE DE NEMOURS, mère de M. de Guise	Blanchard.
CHARLOTTE DE GUÉRANDE	Mongeal.
JEANNE LENOIR	Marie Laurent.
MADAME POULAIN	Germa.
NICOLE, femme de Gros-Guillot	Malleville.

Gentilshommes du roi, Gentilshommes de M. de Guise, Soldats, Ligueurs, Paysans, Paysannes, Valets.

La scène se passe en 1588.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. H. Lefebvre, régisseur de la scène, au théâtre de l'Ambigu-Comique.

Digitized by Google

LA

SORCIÈRE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

A Soissons, chez le duc de Guise. Une salle d'où l'on découvre la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-PAUL, MAYNEVILLE, GENTILSHOMMES de la suite du duc de Guise, puis BRISSAC.

Quelques gentilshommes sont assis autour d'une table et jouent à la prime; un autre groupe, dans lequel se trouve Saint-Paul, cause dans l'embrasure de la fenêtre; Mayneville, assis à l'écart, parcourt une brochure.

SAINT-PAUL.

Corbleu, messieurs! n'êtes-vous point aussi fatigués que moi de la vie que nous menons ici? M. le duc a-t-il résolu de nous faire périr de langueur dans les murs de Soissons? c'est à Paris, vive Dieu! qu'il devrait nous conduire! N'êtes-vous pas de mon avis, Mayneville?

MAYNEVILLE, interrompant sa lecture et se levant.

Patience, mon cher Saint-Paul! patience! voilà un pasquil nouveau, qui promet au Valois, roi de Pologne et de France, une troisième couronne... Tenez pour certain que nous la lui donnerons!

SAINT-PAUL.

Une couronne de moine, n'est-ce pas?

MAYNEVILLE.

Justement! et les petits ciseaux de mademoiselle de Montpensier sont tout prêts à se charger de la besogne. Monseigneur a dépêché Brissac à Paris, pour obtenir du roi la permission de quitter Soissons et de se présenter au Louvre... si le roi consent...

Digitized by Google

BRISSAC, qui est entré pendant les dernières paroles de Mayneville.

Le roi ne consent pas, messieurs!

SAINT-PAUL et MAYNEVILLE, se retournant.

Brissac! (Tous les gentilshommes se groupent autour de Brissac.)

BRISSAC.

Hélas! oui, Brissac, harassé de fatigue et fort penaud de son ambassade... Où est monseigneur?

MAYNEVILLE.

Il est occupé, je crois, à lire des lettres de M. de Mayenne, mais il sera toujours temps de lui porter votre mauvaise nouvelle, mon cher Brissac... Dites-nous, de grâce, ce qui se passe à Paris.

BRISSAC.

Tous nos ligueurs attendent, mèche allumée, que M. le duc donne le signal pour mettre le feu aux poudres.

SAINT-PAUL.

Par la mort-dieu! nous ne les ferons pas attendre, j'espère!

BRISSAC, à Mayneville.

Voici qui vous prouvera qu'il n'y a plus de temps à perdre, et qu'il faut que monseigneur se décide.

MAYNEVILLE.

Cette lettre?...

BRISSAC.

Vous est adressée par mademoiselle de Montpensier.

MAYNEVILLE, lisant à demi-voix.

« Mon cher Mayneville, les hésitations de mon frère finiront par tout compromettre : usez du pouvoir que vous avez sur lui pour le déterminer à marcher droit sur Paris; s'il y a un obstacle, brisez-le. Il y va du salut de l'union et de la grandeur de la maison de Lorraine.

» Duchesse de MONTPENSIER. »

MÉLITOR, dans la coulisse.

Hé! qu'est-ce que cela, cadédis!... des hallebardes!... savez-vous bien qui nous sommes, sang-dieu!

MAYNEVILLE.

Quel est ce bruit? (Brissac et quelques gentilshommes remontent vers le fond du théâtre.)

POULAIN, dans la coulisse.

Je vous dis que monsieur est mon cousin!

MÉLITOR.

Je suis le cousin de monsieur, belitres!

BRISSAC.

Eh! c'est maître Nicolas Poulain!... Entrez, maître Poulain, entrez!

Digitized by Google

SCÈNE II

Les Mêmes, POULAIN, MÉLITOR.

POULAIN, entrant, suivi de Mélitor.

Grand merci, monsieur de Brissac ; sans vous, nous restions à la porte !

MÉLITOR.

J'ai vu le moment où ces drôles allaient me forcer à dégainer.

SAINT-PAUL.

Ce serait un mauvais moyen d'entrer chez M. le duc, monsieur.

POULAIN.

Oh ! ce sont manières de parler usitées en Gasgogne ! mon cousin est un peu vif.

BRISSAC.

Monsieur est votre cousin ?

MÉLITOR.

Par les femmes, monsieur.

POULAIN.

Oui, par ma femme ! (Présentant Mélitor.) Monsieur le chevalier Mélitor de Salvignac, gentilhomme gascon, et comme nous franc ligueur !

MAYNEVILLE.

A la bonne heure ! il serait à désirer que tous les gentilshommes gascons vous ressemblassent, monsieur, et qu'ils n'eussent pas déjà fourni au d'Epernon ses quarante-cinq valets, qualifiés du titre d'ordinaires du roi.

MÉLITOR.

Il y a Gascons et Gascons, monsieur !

BRISSAC.

Or ça, maître Poulain, il paraît que nous nous suivions de près. Vous venez joindre vos instances aux nôtres, n'est-ce pas ?

POULAIN.

J'apporte aux pieds de M. le duc les supplications désespérées du Comité des Seize.

MAYNEVILLE.

C'est bien, monsieur ! nous allons vous annoncer à monseigneur... venez, Brissac ! (Mayneville et Brissac entrent chez le duc.)

Digitized by Google

SCÈNE III

SAINT-PAUL, POULAIN, MÉLITOR, GENTILSHOMMES.

MÉLITOR.

Enfin! je vais donc le voir ce grand homme, ce David, ce Machabée, l'espoir de la France et la terreur des Philistins!

SAINT-PAUL.

Vous venez apparemment pour lui offrir vos services, monsieur?

MÉLITOR.

Oui, monsieur! et j'ose dire que je lui apporte une épée qui en vaut mille, sandis! j'ai profité du petit voyage de mon cousin, messire de Chaventru...

SAINT-PAUL.

Plaît-il?... de Chaventru?

POULAIN.

C'est le nom d'une terre que je viens d'acheter à Joinville, auprès du château de M. le duc. J'ai pris le prétexte d'y conduire madame Poulain... pour...

SAINT-PAUL, riant.

Vous voulez dire madame de Chaventru!...

POULAIN.

Que voulez-vous? ce sont de ces petites vanités qui chatouillent agréablement le cœur des femmes!

SAINT-PAUL.

Comment donc! mais, cela prouve que madame de Chaventru a gardé mémoire de son origine! ne nous disiez-vous pas qu'elle est alliée à la noble famille des Salvignac?

POULAIN.

Oh! de loin!

MÉLITOR, frisant sa moustache.

Mais non! d'assez près!

SAINT-PAUL.

Cette chère madame Poulain m'avait caché qu'elle était de noble souche... Si elle a autant de grâce dans son château que dans son comptoir, il y aura plaisir à être son hôte.

MÉLITOR.

Hein? vous connaissez ma cousine, monsieur?

POULAIN.

Oui... un peu!

Digitized by Google

SAINT-PAUL.

Eh ! que pardieu, oui, je la connais ! et j'espère qu'elle se souvient du capitaine Saint-Paul, comme d'un de ses plus fidèles... clients.

MÉLITOR, à part.

Mort-diable ! voilà un client qui ne me revient pas ! (Il tourne le dos et remonte vers le fond du théâtre.)

SAINT-PAUL, bas à Poulain, en lui montrant Mélitor.

Dites-moi donc, mon cher Poulain, d'où diantre ce cousin-là vous est-il tombé ?

POULAIN.

Hélas ! je vous l'ai dit, de la Gascogne.

SAINT-PAUL.

Eh bien , vous devriez l'y renvoyer.

POULAIN.

Je compte bien que M. le duc va me débarrasser de lui.

SAINT-PAUL.

A la bonne heure !

MÉLITOR, dans l'embrasure de la fenêtre.

Cadédis ! voyez donc, messieurs !

SAINT-PAUL.

Qu'y a-t-il ? (Saint-Paul et les gentilshommes remontent vers le fond.)

MÉLITOR.

Là-bas, dans la plaine, ce cavalier qui court, bride abattue, comme si tous les diables d'enfer étaient à ses trousses !

SAINT-PAUL.

En effet !... ne porte-t-il pas les couleurs de M. de Guise ? Oui, je reconnais le costume des pages.

MÉLITOR.

Attendez ! voilà une troupe de cavaliers qui débouchent du bois... Diable ! diable ! ils gagnent sur lui ! Ils vont lui barrer la route !

SAINT-PAUL.

Morbleu ! d'où sortent ces coquins-là ?

MÉLITOR.

Aïe !... le voilà pris !... on le renverse !... Il roule dans la poussière !

SAINT-PAUL.

Les lâches !

Digitized by Google

SCÈNE IV

LES MÊMES, BRISSAC, LE DUC DE GUISE, MAYNEVILLE.

BRISSAC, entrant.

Monsieur le duc, messieurs ! (Le duc entre en scène suivi de Mayneville.)

LE DUC.

Qu'arrive-t-il ?

SAINT-PAUL.

On vient d'attaquer un de vos pages, en vue même des remparts, monseigneur !

LE DUC.

Un de mes pages !

SAINT-PAUL.

J'ai reconnu vos couleurs.

LE DUC.

Et personne ne lui a porté secours ?

SAINT-PAUL.

On arriverait trop tard, même pour le venger.

LE DUC.

Est-ce M. d'Epernon qui nous envoie ses fourrageurs jusqu'ici !... Distinguez-vous ce qui se passe, Saint-Paul ?

SAINT-PAUL.

Ma foi ! monseigneur, il y a un tel nuage de poussière... Mais, je ne me trompe pas, les assaillants prennent la fuite à leur tour... Il faut que votre page ait été secouru.

LE DUC.

Courez, mes amis !... voyez ce qu'est devenu le pauvre enfant ! Restez, Mayneville ! (Saint-Paul, Brissac et les gentilshommes sortent.)

SCÈNE V

LE DUC, MAYNEVILLE, POULAIN, MÉLITOR.

MÉLITOR, bas à Poulain.

Allons, cousin, il s'agit d'être éloquent !

POULAIN, bas.

Soyez tranquille ! j'ai préparé ma harangue !

LE DUC, bas à Mayneville.

Quel est ce cavalier qui accompagne maître Poulain !

MAYNEVILLE.

Son cousin, monseigneur.

Digitized by Google

LE DUC, s'asseyant.

Eh bien, maître Poulain, c'est le comité des Seize qui vous envoie, n'est-ce pas?

POULAIN.

Oui, monseigneur! (Avec emphase.) Semblable à...

LE DUC, l'interrompant.

Ceux de l'union regardent ma présence à Paris comme indispensable, n'est-il pas vrai?

POULAIN.

Oui, monseigneur!... semblable à...

LE DUC.

Ils veulent que je requière le roi de ruiner et extirper l'hérésie, de vendre les biens des huguenots pour faire face aux frais de la guerre; d'exterminer les sorciers et sorcières dont le nombre s'est accru sous le dernier règne, et enfin, comme gage de sa foi, de chasser d'auprès de lui M. d'Epernon et son frère, comme auteurs de tous les maux qui affligent le royaume; n'est-ce pas cela?

POULAIN.

C'est cela même, monseigneur!... (Avec un redoublement d'énergie.) Semblable à Alexandre...

LE DUC, se levant.

Il suffit maître Poulain!

POULAIN, à part.

Comment! je n'ai pas encore commencé!

LE DUC.

Les Seize auront bientôt ma réponse, et je leur prouverai que je me souviens de ce que j'ai promis à Péronne. Pour ce qui est des sorcières, il ne faut pas oublier que la reine-mère est un peu de la cabale, et que nous avons besoin de la ménager.

POULAIN.

Votre Altesse songe-t-elle que cette engeance maudite finira par infester toute la France?

LE DUC.

Oh! nous n'en sommes pas là, maître Poulain.

POULAIN.

Comment, monseigneur! mais la sorcellerie en est venue à se mêler de médecine et à guérir les gens. Il n'est bruit que des cures merveilleuses de certaines sorcières, dont Miron, le médecin du roi, admire lui-même le savoir, et, sans aller plus loin, il en est une, dit-on, qui tient son sabbat sur les terres mêmes de Votre Altesse, aux environs de Joinville.

Digitized by Google

LE DUC.

Oui ; je sais de qui vous voulez parler, une pauvre folle qui fait métier de guérir les bestiaux de mes paysans. Puisque vous y tenez absolument, maître Poulain, nous songerons aux sorcières ; mais vous nous permettrez de régler d'abord nos comptes avec les hérétiques.

MÉLITOR.

Je ne sais qu'un moyen de les réduire, monseigneur.

LE DUC.

Et lequel, monsieur ?

MÉLITOR.

C'est de vous montrer à eux... Ne dit-on pas que les huguenots sont de la ligue quand ils regardent le duc de Guise ?

LE DUC.

Est-ce un dicton populaire sur les bords de la Garonne, monsieur ?

MÉLITOR.

Dans toute la France, monseigneur.

POULAIN.

Mon cousin sait se battre comme il sait faire sa cour, monseigneur, et si Votre Altesse daignait l'admettre au nombre des gentilshommes de sa maison...

LE DUC, à Mélitor.

Est-ce là votre désir, monsieur ?

MÉLITOR.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Et vous vous nommez ?

MÉLITOR.

Mélitor de Salvignac.

LE DUC.

Salvignac?... Mais si je ne me trompe, monsieur, c'est vous qui lors des dernières échauffourées de la Guyenne, avez publiquement offensé, à propos d'une querelle de jeu, M. Urbain de Laval ?

MÉLITOR.

M. de Laval avait mis en doute ma loyauté, monseigneur, et, s'il n'était tombé le jour même aux mains de l'ennemi, il y a longtemps que nous aurions vidé notre querelle l'épée à la main ; mais j'ai la promesse de M. de Laval d'être à ma disposition, en tout lieu, à toute heure, et je ne le laisserai pas manquer à sa parole, sandis !

LE DUC.

Je veux croire à votre loyauté, monsieur ; mais je connais

Digitized by Google

celle d'Urbain. C'est à mes côtés qu'il a fait ses premières armes... Cette balafre que vous me voyez au visage, je l'ai reçue en le dégageant des reîtres de M. de Condé. A Vimorri, M. de Laval m'a payé sa dette en sauvant ma vie au péril de la sienne... Qui l'offense m'offense! L'armée de la ligue est nombreuse, et vous y trouverez facilement de l'emploi, mais je ne puis admettre parmi les gentilshommes de ma maison un ennemi de M. de Laval.

POULAIN, à part.

Allons! il était dit que mon cousin me resterait sur les bras!

MÉLITOR, à part.

Cadédis! je lui dois encore cela, à ce petit monsieur; son compte est bon!

LE DUC.

Que Dieu vous garde, maître Poulain! nous nous reverrons à Paris.

POULAIN, s'inclinant.

Monseigneur!

MÉLITOR, se redressant fièrement.

Le chevalier de Salvignac salue le duc de Guise! (Écartant Poulain et passant devant lui.) Pardon, cousin! pardon! (Il sort suivi de Poulain.)

SCÈNE VI

LE DUC, MAYNEVILLE.

LE DUC.

Matamore!...

MAYNEVILLE.

Voilà un ligueur qui m'a tout l'air d'aller grossir la troupe gasconne de M. de Loignac.

LE DUC.

Recrue digne de la troupe, pardieu! Laissons cela! Eh bien, Mayneville?

MAYNEVILLE.

Eh bien, monseigneur, M de Mayenne vous parle comme madame la duchesse comme M. de Mayenne, et le Comité des Seize comme madame la duchesse... Êtes-vous décidé?

LE DUC.

Marcher sur Paris, c'est tout livrer à un coup de fortune!

MAYNEVILLE.

Eh bien, la fortune aime les audacieux!

Digitized by Google

LE DUC, se promenant à grands pas.

Paris!... ah! ce n'est pas là que je voulais aller!

MAYNEVILLE.

Où donc Votre Altesse pourrait-elle servir plus utilement la ligue?

LE DUC.

La ligue! Tenez, mon cher Mayneville, vous êtes assez avant dans les secrets de ma conscience pour que je ne craigne pas de vous l'ouvrir tout entière, et de vous rendre témoin de mes faiblesses; ce n'est pas à la ligue que je songe en ce moment.

MAYNEVILLE.

Est-ce à votre fils? mais la santé du prince ne doit plus vous inspirer d'inquiétude, et les dernières nouvelles vous annonçaient sa convalescence.

LE DUC.

Ce n'est pas à mon fils.

MAYNEVILLE, souriant.

Je ne vois donc que les beaux yeux d'une femme...

LE DUC.

Ne dites pas une femme, Mayneville, mais un ange! Une jeune fille, que son innocence, sa pureté, son malheur, auraient dû me rendre sacrée; que je devais protéger et que j'ai séduite! Elle m'aimait comme un frère, elle avait foi dans ma loyauté, et moi... moi, abusant de l'ignorante confiance d'un enfant, je n'ai pas su résister aux entraînements d'une passion aveugle. La pauvre fille, que j'ai dû quitter, m'implore, m'appelle, non comme une maîtresse appelle son amant, mais comme le faible invoque le fort. Ses lettres trahissent le vague pressentiment d'un danger, et je tremble à toute heure, d'apprendre... (S'interrompant brusquement.) D'où venait ce page, Mayneville?

MAYNEVILLE.

Je l'ignore, monseigneur.

LE DUC, remontant vers le fond.

Comment Saint-Paul n'est-il pas de retour?

MAYNEVILLE, à part.

Ah! c'est là l'obstacle!...

LE DUC.

Allez, mon ami; rapportez-moi des nouvelles de ce page, et, sur votre âme, que mes paroles restent à jamais entre nous!

Digitized by Google

MAYNEVILLE, il s'incline sans répondre et fait quelques pas pour sortir; s'arrêtant sur le seuil.

Votre Altesse ne décide rien?

LE DUC.

Quand je vous aurai revu. (Mayneville sort.)

SCÈNE VII

LE DUC, seul.

Étrange faiblesse! il est des pensées avec lesquelles l'homme ne peut se résoudre à vivre seul!... Une heure vient où le secret longtemps contenu dans notre âme en déborde et s'échappe! en avouant nos fautes, nous croyons presque les réparer. (Après un silence.) Pauvre Charlotte! (Il tire une lettre de sa poche et s'assied pour la lire.) « Je n'ai d'autre appui que vous, monseigneur! je ne puis préciser le danger qui me menace, mais tenez pour certain qu'il y a un danger; madame la duchesse, votre mère, me parle avec une froideur à laquelle ses bontés passées ne m'avaient pas accoutumée. Je tremble qu'elle n'ait eu soupçon de la vérité; si elle la découvrait jamais que deviendrais-je?... » (Se levant.) Non! craintes vaines! folles inquiétudes! (Il remet vivement la lettre dans son pourpoint.)

SCÈNE VIII

LE DUC, SAINT-PAUL, GENTILSHOMMES, puis URBAIN.

LE DUC.

Eh bien, ce page?

SAINT-PAUL.

Nous l'avons laissé mourant entre les mains de M. de Mayneville, monseigneur.

LE DUC.

Mourant?

SAINT-PAUL.

Le pauvre enfant gisait évanoui sur le terrain, et n'a pas repris connaissance.

LE DUC.

Et les assaillants?

SAINT-PAUL.

En fuite devant un hardi cavalier qu'on n'a pas reconnu et qui s'est élancé sur leurs traces.

LE DUC.

Seul?

Digitized by Google

SAINT-PAUL.

Seul!

LE DUC.

Avec vous, Saint-Paul, je ne connais qu'Urbain de Laval qui, pour sauver un enfant inconnu, ait pu risquer si follement sa vie. (Urbain couvert de poussière et les habits en désordre est entré en scène, pendant les dernières paroles du duc de Guise.)

URBAIN.

Je vous remercie d'avoir songé à moi, monseigneur.

LE DUC.

Urbain!

URBAIN.

Je n'ai pu sauver ce malheureux enfant, mais je l'ai vengé! Je m'approchais de Soissons quand j'aperçus, aux prises avec quatre ou cinq bandits, un page aux couleurs de votre maison. Qui de vous eût hésité, messieurs?... J'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon cheval et je m'élançai. Le combat ne fut pas long; en voyant qu'ils avaient affaire à un homme, les coquins lâchèrent pied; à deux d'entre eux je fis mordre la poussière (tirant son épée, brisée presque au ras du pommeau), et si mon épée ne s'était brisée sur la cuirasse du troisième, pas un de ces lâches ne fût retourné conter à M. d'Épernon cette victoire remportée sur un page de M. de Guise. (Il jette les débris de son épée.)

LE DUC, lui serrant les mains.

Mon brave Urbain! vous voulez donc que je sois toujours votre obligé?

URBAIN.

Cette cicatrice que vous portez au front, monseigneur, rappelle à tous, si ce n'est à vous, que je resterai toujours le vôtre!

LE DUC.

Allons! il y a longtemps que nous sommes quittes! (Il prend le bras d'Urbain et se promène avec lui sur le devant de la scène.) Je vous croyais dans vos terres, occupé à courre le daim ou à vous faire aimer de quelque belle châtelaine! Quelle bonne fortune vous amène à Soissons?

URBAIN.

Le but de mon voyage est plus loin, monseigneur; Soissons était sur ma route; je savais y trouver Votre Altesse, et je n'ai pas voulu passer si près d'elle sans lui donner un témoignage de mon respect.

LE DUC.

Dites de votre amitié!... Mais où donc allez-vous?

Digitized by Google

URBAIN.

Hélas! monseigneur, voilà mon amitié forcée pour la première fois d'avoir un secret pour Votre Altesse!

LE DUC.

Un secret!

URBAIN.

Rassurez-vous! un secret heureux... ce que je puis vous en dire, c'est que je me marie!

LE DUC, souriant.

Diantre! le sire de Montaigne appellerait cela un secret malheureux, mon cher Urbain!

URBAIN.

Je me marie avec une adorable jeune fille qui sera ma femme demain soir: je n'ai donc que quelques moments à donner à Votre Altesse.

LE DUC.

Et vous me quitterez sans m'en dire davantage?

URBAIN.

J'ai promis de me taire.

LE DUC.

A qui?

URBAIN.

A la grande dame qui daigne faire mon mariage, et qui veut que ce mariage reste secret jusqu'à ce qu'il soit consacré.

LE DUC.

Et votre fiancée est belle, dites-vous?

URBAIN.

Belle à rendre tous les hommes amoureux et toutes les femmes jalouses!

LE DUC.

Depuis quand la connaissez-vous?

URBAIN.

Je ne l'ai jamais vue.

LE DUC.

Comment?

URBAIN.

J'ai là son portrait sur mon cœur! Et je vous l'avoue, monseigneur, quand tout à l'heure les épées de ces bandits ont menacé ma poitrine, j'ai tremblé un moment...

LE DUC.

Vous!

Digitized by Google

URBAIN.

Oui! pour ce bien-aimé portrait qu'on pouvait briser.

LE DUC.

Me montrerez-vous ce portrait, du moins?

URBAIN.

Votre Altesse voudrait-elle me faire manquer à ma parole?

LE DUC, lui serrant la main.

Non! gardez votre secret tout entier; il me suffit de vous savoir heureux!

SCÈNE IX

LES MÊMES, MAYNEVILLE.

MAYNEVILLE.

Monseigneur!... le page est mort!

LE DUC.

Ah! malheureux enfant!

MAYNEVILLE.

Personne de votre maison ne l'a reconnu; on suppose qu'il était envoyé par monsieur le cardinal.

LE DUC.

N'avait-il sur lui aucun papier, aucune lettre?

MAYNEVILLE.

Rien!

LE DUC, se retournant vers Urbain.

Vous avez été plus heureux à Vimorri, Urbain, mais non plus brave. J'ai mon cadeau de noce à vous faire. Votre épée est brisée... je veux vous donner la mienne.

URBAIN.

Ah! c'est un présent de roi que vous me faites là, monseigneur!

LE DUC, souriant.

Flatteur! nous tâcherons de ne pas faire mentir votre prédiction... Venez! (Le duc entre chez lui suivi d'Urbain.)

SCÈNE X.

SAINT-PAUL, MAYNEVILLE, GENTILSHOMMES.

SAINT-PAUL.

Le compliment a été droit au cœur de Son Altesse. Le duc est-il enfin résolu à partir?

Digitized by Google

MAYNEVILLE.

Je l'espère !

SAINT-PAUL.

Ecoutez !... c'est bien le galop d'un cheval !... qui nous arrive là, messieurs ? (Il remonte vers la fenêtre.) Je ne me trompe pas... ce cavalier nous arrive de Paris... du Louvre sans doute ; regardez donc, messieurs, n'est-ce pas là M. de Bellièvre ? (Les gentilshommes se pressent autour de la fenêtre.)

MAYNEVILLE, seul, sur le devant de la scène.

S'il y a un obstacle, brisez-le ! (Il tire un papier de sa poche.) Ce billet à moitié déchiré se trouvait dans le pourpoint du page... pas d'adresse !... un cachet sans armes !... Il n'y a pas à hésiter ! (Brisant le cachet et lisant.) « Je serai mariée dans deux jours à M. Urbain de Laval ! » (S'interrompant.) M. de Laval !... (Achevant de lire le billet.) « Venez ; je suis folle de terreur !... CHARLOTTE ! » Si monseigneur avait lu ce billet, c'est à Joinville qu'il voudrait courir, et c'est à Paris qu'il faut qu'il nous conduise !... J'en suis fâché pour mademoiselle Charlotte... mais le salut de la ligue doit passer avant le salut d'une femme ! (Il déchire le billet et en jette les morceaux.)

DEUXIÈME TABLEAU

Au château de Joinville

Une terrasse ombragée de grands arbres ; à gauche un pavillon percé d'une fenêtre faisant face au public ; à droite un banc de marbre.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, LE SÉNÉCHAL, UN VALET. (La Duchesse entre en scène suivie du Sénéchal et du valet.)

LA DUCHESSE, au valet.

Allez dire à mademoiselle de Guérande que je l'attends ici. (Le valet s'incline et entre dans le pavillon.) Mes ordres sont exécutés, sénéchal ?

LE SÉNÉCHAL.

Oui, madame la duchesse ; le chapelain est prévenu, la chapelle est prête ; on n'attend plus que l'arrivée de M. de Laval.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Je n'ai pas encore vu mon petit-fils; où a-t-il passé la matinée?

LE SÉNÉCHAL.

Le prince était impatient d'essayer ses forces, et il a voulu prendre part à une chasse à courre proposée par quelques gentilshommes du voisinage.

LA DUCHESSE, le congédiant.

C'est bien. (Le Sénéchal salue la Duchesse et fait quelques pas pour sortir.) Ah! dites-moi! quels sont ces visiteurs bizarrement affublés de rubans et de panaches avec qui vous causiez tout à l'heure? Vous les avez éconduits assez brusquement, ce me semble?

LE SÉNÉCHAL.

Madame la duchesse veut sans doute parler de ses nouveaux voisins, M. et madame de Chaventru, ou pour mieux dire maître Poulain et sa femme, simples marchands, en dépit du nom pompeux qu'ils empruntent à leur petit domaine.

LA DUCHESSE.

Que voulaient-ils!

LE SÉNÉCHAL.

Offrir leurs hommages à madame la duchesse. J'ai fait observer à maître Poulain, qui était de nos fournisseurs quand nous habitions l'hôtel de Guise, que madame la duchesse n'avait besoin pour le moment de piment ni de cannelle; de quoi madame de Chaventru s'est montrée fort irritée, jurant qu'elle ferait repentir la ligue de mon impertinence.

LA DUCHESSE.

Je me rappelle en effet que ce Poulain est affilié au comité des Seize... Mon fils a besoin de tout le monde, sénéchal, et ce sont gens à ménager.

LE SÉNÉCHAL.

Du moment que madame la duchesse me le commande, je...

LA DUCHESSE, voyant paraître Charlotte.

Voici Charlotte...Laissez-nous. (Charlotte a paru sur le seuil du pavillon. — Elle est en toilette de mariée. — Le sénéchal s'incline et sort.)

SCÈNE II

LA DUCHESSE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Je me rends à vos ordres, madame.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Avant de vous présenter à M. de Laval, j'ai désiré vous parler, mon enfant. Il y a longtemps déjà que j'ai vu s'opérer en vous un changement que je n'ai pu m'expliquer et dont vous ne m'avez pas dit le secret; votre réserve, je vous l'avoue, m'a blessée au cœur, et peut-être n'ai-je pu me défendre de vous témoigner moi-même plus de froideur que de coutume; mais, je vous le demande, Charlotte, ai-je jamais démérité de votre tendresse? ai-je manqué à la promesse que j'ai faite à votre père mourant de vous tenir lieu de mère?

CHARLOTTE.

Ah! madame, mon cœur est pénétré de vos bontés, et je serais bien à plaindre si vous pouviez douter de ma reconnaissance.

LA DUCHESSE.

Alors, Charlotte, vous me devez votre confiance tout entière. (La faisant asseoir près d'elle sur le banc de marbre.) Une âme comme la vôtre ne doit rien avoir à cacher.

CHARLOTTE.

Puisque vous daignez m'interroger, madame, je vous conjure de ne pas laisser s'accomplir un mariage qui me désespère, que j'étais prête à subir, mais sans m'y résigner.

LA DUCHESSE.

En quoi ce mariage peut-il vous causer tant de terreur?

CHARLOTTE.

Élevée près de vous, dans l'ombre de ce vieux château, je m'effraye de tout ce qui peut rompre le calme de ma vie, et, s'il m'était donné de choisir ma fortune, je préférerais la solitude du cloître aux vanités et aux plaisirs du monde.

LA DUCHESSE.

Pourquoi donc n'avez-vous pas repoussé tout d'abord cette idée de mariage, comme vous le faites aujourd'hui?

CHARLOTTE.

Madame, j'espérais...

LA DUCHESSE.

Parlez.

CHARLOTTE.

J'espérais que monseigneur le duc de Guise vous en *détournerait.*

LA DUCHESSE.

Mon fils!

CHARLOTTE.

J'avais osé me confier à lui.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Pourquoi ne vous adressiez-vous pas à moi-même?

CHARLOTTE.

Je craignais que ma résolution ne vous parût une ingratitude.

LA DUCHESSE.

Je regrette que vous ayez gardé le silence; mon fils ignore ce mariage...

CHARLOTTE, se levant.

Quoi, madame!

LA DUCHESSE.

Je me réservais de le lui annoncer après sa consécration; maintenant, Charlotte, il est trop tard pour le rompre... Le parti que j'ai choisi pour vous est tel qu'une riche héritière ne le repousserait pas; M. de Laval est de grande famille, riche, accompli de sa personne, et, j'ajoute, fort amoureux. Le portrait que je lui ai envoyé de vous lui a fait une impression que nous n'avons plus le droit de détruire. Quel motif alléguerez-vous de votre conduite? Quelles suppositions autoriseraient votre refus? Mon fils, j'en suis sûre, approuvera ma résistance à ce qui n'est qu'un caprice de jeune fille, et vous me remercierez vous-même un jour du bonheur que vous me devrez.

CHARLOTTE, tombant aux genoux de la duchesse.

Non, madame, ce bonheur est impossible! Au nom du ciel, si jusqu'ici j'ai été respectueuse et docile, dispensez-moi aujourd'hui d'une obéissance qui m'est cent fois plus cruelle que la mort.

LA DUCHESSE, se levant.

Mais, malheureuse enfant, il n'y a que les coupables qui se prosternent ainsi.

CHARLOTTE, se relevant.

Les coupables!..

LA DUCHESSE.

Charlotte! dites-moi la vérité; vous aimez quelqu'un?

CHARLOTTE.

Moi! non, madame!... Sauf une admiration aveugle, un dévouement sans bornes pour le nom de Guise, paré à mes yeux de tous les prestiges de la gloire, imposé à mon cœur par tous les liens de la reconnaissance, je n'ai éprouvé aucun sentiment qui ressemblât à l'amour; je n'aime personne.

LA DUCHESSE.

N'autorisez donc pas par vos refus des soupçons offensants

Digitized by Google

pour vous et pour notre maison; promettez-moi de m'obéir, Charlotte.

CHARLOTTE.

J'obéirai, madame. (A part.) Ah! monseigneur, arriverez-vous à temps pour me sauver?

CRIS LOINTAINS, dans la coulisse.

Au feu, la sorcière! au feu!

LA DUCHESSE.

Quels sont ces cris? (Joinville paraît au fond du théâtre avec le sénéchal.)

JOINVILLE.

Courez, sénéchal, et ramenez cette femme; vous m'en répondez! (Le sénéchal s'éloigne.)

SCÈNE III

LA DUCHESSE, CHARLOTTE, JOINVILLE.

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous? vous voilà pâle et tout ému!

JOINVILLE.

Oui; je ne suis qu'un enfant et je ne sais pas encore accomplir un devoir d'homme sans pâlir. Je viens de sauver mon honneur d'une infamie dont on voulait me faire le complice.

LA DUCHESSE.

Expliquez-vous?

JOINVILLE.

Quelques gentilshommes du voisinage m'avaient offert le plaisir d'une chasse à courre projetée pour aujourd'hui. Je n'osai vous en parler, madame, dans la crainte que votre tendresse ne s'inquiétât de me voir braver sitôt la fatigue d'une course à cheval. Je sentais mes forces revenir et j'étais impatient de les mettre à l'épreuve. Je partis, suivi d'un seul piqueur, et me trouvai au rendez-vous. La chasse commença. Un vieux sanglier qui se recélait dans d'épais fourrés fut reconnu. Un chien conduisit au trait jusqu'à sa bauge, et la bête fut lancée. Après une heure de poursuite, par la faute des piqueurs, sans doute, la piste était perdue; alors, madame, un des chasseurs en accusa en riant les maléfices de certaine sorcière qui s'est réfugiée dans vos bois. « Débusquons la sorcière! » cria-t-on, tout d'une voix, et, avant que j'eusse le temps de m'y opposer, hommes et chevaux s'étaient élancés. Je m'éloignais pour ne pas être témoin d'une pareille lâcheté, quand des cris perçants vinrent jusqu'à mon oreille; un flot de sang me monta au visage; je

Digitized by Google

tournai bride ; en un instant, j'eus rejoint mes compagnons de chasse; ils avaient lancé leur meute contre ce nouveau gibier, une femme!... Harcelée par les chiens, insultée par les maîtres, la malheureuse se débattait au milieu de ses bourreaux et répondait aux outrages par des malédictions! Au bruit de l'hallali que sonnaient les chasseurs, un valet de limiers leva son fouet sur elle! De la lanière du mien je coupai le visage de ce misérable! et je vous jure, madame, qu'en ce moment j'avais recouvré toutes mes forces! « Ainsi ferai-je à quiconque, noble ou manant, touchera un cheveu de cette femme! » m'écriai-je en regardant les assaillants en face. Nul ne me répondit. Leur victime s'était évanouie à mes pieds; j'appelai des paysans à qui j'ordonnai de faire un brancard, pour la transporter ici. On l'amène, poursuivie encore des clameurs de cette valetaille!... Et maintenant, madame, je la mets sous votre sauvegarde; car seule vous avez droit de haute justice sur vos domaines.

LA DUCHESSE.

Vous avez obéi à un sentiment généreux, cher enfant; mais cette femme était elle-digne de votre pitié? ne l'appelle-t-on pas Jeanne la Maudite?

CHARLOTTE.

Les paysans l'appellent la bonne dame.

LA DUCHESSE.

Par effroi, sans doute?

CHARLOTTE.

Par reconnaissance. Car autant elle témoigne de haine aux grands de la terre, autant elle se montre charitable et bonne pour les malheureux.

LA DUCHESSE.

Rien de bon ni de charitable ne peut venir d'une pareille source, et je me croirais coupable d'accorder une protection ouverte à celle qui foule aux pieds nos plus saintes croyances!

CHARLOTTE.

Quoi, madame, même si vous lui deviez la vie de votre petit-fils?

LA DUCHESSE.

Que dites-vous?

CHARLOTTE.

Je dis que ce miracle qu'on croyait impossible, c'est Jeanne la Maudite qui l'a accompli.

JOINVILLE.

Jeanne?

Digitized by Google

CHARLOTTE.

Les médecins vous avaient abandonné, monseigneur, Miron lui-même, le médecin du roi, appelé en tout hâte, vous croyait perdu ; alors, je n'écoutai que mon cœur ; je pensai à cette femme dont tout le pays vantait la science. Revêtue d'un habit de paysanne, car sous le mien elle m'eût repoussée, je me fis guider jusqu'à sa cabane, au milieu de la nuit ; j'obtins d'elle un de ces remèdes magiques qui défient la mort, et le lendemain vous étiez sauvé.

JOINVILLE.

Ah ! Dieu soit béni ! puisqu'il m'a permis d'acquitter ma dette !

LA DUCHESSE, serrant Joinville dans ses bras.

Cher enfant ! — merci, Charlotte ! votre cœur a été mieux inspiré que le mien.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEANNE, LE SÉNÉCHAL.

JEANNE, elle entre, conduite par le sénéchal.

Où me conduisez-vous ? que me voulez-vous ?.. laissez-moi ! (Elle repousse le sénéchal.)

JOINVILLE.

Ne craignez rien et approchez ! celui qui vous a protégée sans vous connaître reste encore votre obligé ; car vous lui avez sauvé la vie.

JEANNE.

Moi ?

JOINVILLE, lui montrant Charlotte.

Regardez cette jeune fille.

JEANNE ; elle s'approche de Charlotte et la considère un moment en silence.

Ah ! c'était vous !

LA DUCHESSE.

Oui, Jeanne ! je vous dois cette vie bien-aimée, qui sans vous allait s'éteindre ; vous pouvez tout exiger de ma reconnaissance.

JEANNE.

Vous ne me devez rien, madame ; cette jeune fille m'a trompée.

LA DUCHESSE.

Quoi ! si vous aviez su pour qui elle implorait vos secours, les lui auriez-vous refusés ?

Digitized by Google

JEANNE.

Oui !

LA DUCHESSE.

Pourquoi ?

JEANNE.

Parce qu'aux heureux de ce monde, j'ai juré de rendre tout le mal qu'ils m'ont fait.

LA DUCHESSE.

Devez-vous frapper les innocents pour les coupables? et, si vous avez rencontré des méchants sur votre route....

JEANNE.

Des méchants! non, madame. Est-on méchant pour user des droits que l'on tient de ses aïeux? — Quand je me mariai, quand, au sortir de l'église, je dus, suivant l'usage, porter un bouquet à mon seigneur et maître, il me fit l'honneur de me trouver belle! Était-il méchant? non! Ma beauté lui appartenait de par le droit du maître... qu'importe après cela que la pauvre fille en larmes, exposée aux rires et aux insultes des valets, retourne en baissant la tête s'agenouiller devant l'époux dont elle était toute la joie, tout l'orgueil, tout l'amour? qu'importe qu'elle lui crie au milieu de ses sanglots : tue-moi! je suis déshonorée! Le méchant, c'est l'époux qui, fou de désespoir et de rage, ose s'oublier jusqu'à menacer son seigneur! Le lendemain on l'attache au gibet, et il n'est personne qui ne trouve le châtiment trop doux encore pour le crime! — Le seigneur n'était pas méchant, et cependant j'étais veuve!.. Je voulais mourir, madame, mais ma vie ne m'appartenait plus!.. elle appartenait à l'enfant que je portais dans mon sein! ô cher petit être, tu vins au jour, et, près de ton berceau, j'oubliai toutes mes misères; j'oubliai que tu avais fait ma honte, que tu étais le frère de celui qui reposait au château sous des courtines de soie, et qui devait être un jour ton maître! Je t'aimai, je t'adorai, je ne respirai plus que pour toi! les souffrances de la femme s'étaient effacées devant les joies de la mère! — Malheureuse!... — La guerre était alors dans le pays, la guerre sanglante, sauvage! Un jour, comme je revenais des champs, je trouvai le berceau vide.. . on m'avait volé mon fils!.. on l'avait tué peut-être!.... Ah! madame! vous avez raison!.. les hommes sont méchants, bien méchants!...

LA DUCHESSE.

Je comprends vos douleurs, Jeanne ; mais Dieu n'ordonne-t-il pas de pardonner?

JEANNE.

Le vôtre, oui! mais non le mien! le mien m'a prise éper-

Digitized by Google

due, abîmée dans mon désespoir! Il m'a sauvée de la folie par la haine; il m'a montré la lande déserte, la forêt silencieuse! il m'y a conduite, et là, il m'a dit : la nature t'appartient! Je te livre ses secrets; ces plantes, élixirs ou poisons, peuvent donner la vie ou la mort! Que le philtre de vie apporte aux faibles le soulagement de leurs maux et les aide parfois à oublier leurs souffrances! que le poison devienne entre les mains des forts l'artisan de leurs passions et de leurs propres vengeances! Pour ceux-là, sois Jeanne la bonne dame! pour ceux-ci sois Jeanne la maudite! voilà le dieu qui m'a parlé; voilà le dieu que je sers!

LA DUCHESSE.

Malheureuse! vous blasphémez!

JEANNE.

Pourquoi m'interrogez-vous?

LA DUCHESSE, après un silence.

Jeanne, ce Dieu que vous ne connaissez plus, m'ordonne à moi de répondre à vos paroles de haine par des paroles de clémence! de bénir la main qui m'a rendu mon petit-fils, quand cette main devrait me déchirer. Sénéchal, qu'un sauf-conduit, scellé de mes armes, mette cette femme à l'abri de toute insulte, de toute attaque, tant qu'elle sera sur les terres de la famille de Guise!

JOINVILLE, baisant la main de la duchesse.

Ah! ma mère!...

LA DUCHESSE, voyant que le sénéchal hésite.

Ne m'avez-vous pas entendue? (Le sénéchal s'incline et sort.)

JEANNE.

Vous avez tort d'étendre jusqu'à moi votre protection, madame; mon cœur est trop plein de sa douleur pour que la reconnaissance puisse y trouver place.

LA DUCHESSE.

Je ne vous demande pas de reconnaissance! vous avez invoqué le dieu de vengeance! Je rends témoignage au Dieu de bonté!

CHARLOTTE, prêtant l'oreille.

Madame!... j'entends un bruit de chevaux!... C'est M. le duc qui arrive peut-être!

LA DUCHESSE.

Non, Charlotte!... Mon fils est à Soissons; pourquoi viendrait-il ici, quand rien ne l'y appelle? (Charlotte baisse les yeux sans répondre.)

JOINVILLE.

Je crois plutôt que c'est votre fiancé.

Digitized by Google

CHARLOTTE, à part.

O mon Dieu, faites que ce soit M. de Guise! (Un valet entre en scène.)

LE VALET.

Monsieur le comte de Laval demande à se présenter devant madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Il peut venir! (Le valet se retire.)

CHARLOTTE, à part.

Je suis perdue!

JEANNE, à part.

Le comte de Laval!... (Elle remonte vers le fond de la scène et se tient à l'écart.)

SCÈNE V

JEANNE, CHARLOTTE, JOINVILLE, LA DUCHESSE, URBAIN, MIRON, puis le LE SÉNÉCHAL. (Urbain entre en scène suivi de Miron qui reste en arrière de quelques pas... Jeanne considère Urbain avec attention.)

URBAIN, saluant la duchesse et Joinville.

Madame la duchesse!... monseigneur?

LA DUCHESSE.

Nous vous attendions, monsieur le comte.

URBAIN.

Je serais arrivé plus tôt, madame, si le cheval de mon compagnon de voyage ne m'avait obligé à modérer les allures du mien.

LA DUCHESSE.

Votre compagnon de voyage?

URBAIN.

Messire Miron qui m'a servi de père, et dont la vieille amitié ne pouvait me faire défaut dans le moment le plus heureux de ma vie. (Il regarde Charlotte qui demeure immobile. Miron s'avance vers la duchesse.)

LA DUCHESSE.

Vous, monsieur?

MIRON.

Moi-même, madame la duchesse! moi qu'un dévouement inaltérable attache au service du roi, mais qu'une tendresse paternelle amène aujourd'hui en pleine ligue. Je ne suis donc plus ici le médecin de Sa Majesté, mais l'ami et le témoin de M. de Laval, dont j'ai fait, je m'en vante, un brave et loyal gentilhomme, mais dont je n'ai jamais pu faire un

Digitized by Google

royaliste... J'ai dû répondre à son appel, comme j'avais répondu au vôtre, madame la duchesse, quand je suis accouru au chevet de votre petit-fils presque mourant.

JOINVILLE.

Mais non pas mort, monsieur Miron.

MIRON.

Et c'est ce qui me confond, monseigneur; car votre maladie était de celles qui ne pardonnent pas, et je vous avais condamné!

JOINVILLE, souriant.

Que voulez-vous? les docteurs, si savants qu'ils soient, ne sont pas toujours sorciers.

MIRON, lui prenant la main.

Dites, monseigneur, que la nature a des secrets impénétrables à la science.

JOINVILLE, retirant sa main.

Oh! je suis bien vivant, je vous assure.

MIRON.

Et je me réjouis fort que Votre Altesse ait fait mentir mes prédictions.

LA DUCHESSE.

Vous êtes le bienvenu dans ma maison, monsieur; les amis de M. de Laval sont les nôtres, quelle que soit la couleur de leur drapeau. (Prenant la main de Charlotte, et la présentant à Urbain.) Monsieur le comte, je vous présente mademoiselle Charlotte de Guérande, votre fiancée.

URBAIN, s'inclinant.

Madame la duchesse avait daigné m'envoyer votre portrait, mademoiselle, et je vous connaissais avant de vous avoir vue. C'est vous dire que j'osais déjà vous aimer... Excusez-moi si je vous en fais tout d'abord l'aveu, mais j'ai dit tant de fois mon amour à ce cher portrait, que j'ai fini par croire que vous en saviez quelque chose et que je ne vous étais plus tout à fait étranger.

CHARLOTTE, s'inclinant devant Urbain.

Monsieur!...

LE SÉNÉCHAL, rentrant en scène et présentant un papier à la duchesse.

Voici le sauf-conduit que m'a demandé madame la duchesse.

LA DUCHESSE, prenant le papier et s'approchant de Jeanne dont les yeux sont toujours fixés sur Urbain.

Tenez! allez en paix!

Digitized by Google

JEANNE, prenant le papier des mains de la duchesse et s'approchant lentement d'Urbain.

Votre père s'appelait le comte René de Laval, n'est-il pas vrai ?

URBAIN, se retournant.

Oui.

JEANNE, à Charlotte.

Jeune fille, n'épouse pas cet homme ! Il est maudit comme toute sa race !

JOINVILLE.

Malheureuse !

LA DUCHESSE, arrêtant Joinville du geste.

Vous oubliez que je l'ai tenue quitte de la reconnaissance !

JEANNE, déchirant le sauf-conduit.

Pourquoi faire grâce à qui ne veut pas faire merci ?

MIRON.

Quelle est cette folle ?

JEANNE.

Je ne suis pas folle ! j'ai toute ma raison ! j'ai toute ma mémoire !... (A la duchesse.) Tout à l'heure, madame, je ne vous ai pas dit le nom de mon bourreau ; il s'appelait le comte René de Laval !... Et, comme j'ai maudit le père, je maudis le fils !... Oui, à vous, Urbain de Laval, haine et malheur ! (Elle semble appeler du geste une dernière malédiction sur Urbain et s'éloigne rapidement.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins JEANNE.

URBAIN.

Mon père !... son bourreau !

LA DUCHESSE.

Monsieur le comte, si cette femme n'avait sauvé la vie de mon petit-fils, son insolence ne fût pas demeurée impunie.

MIRON.

Quoi ! c'est elle ?...

LA DUCHESSE.

C'est elle qui m'a conservé l'enfant que je pleurais déjà.

MIRON.

Et elle se nomme ?

LA DUCHESSE.

Jeanne la Sorcière !

Digitized by Google

MIRON.

Jeanne ! Jeanne Lenoir peut-être ?

LE SÉNÉCHAL.

En effet, monsieur : c'est le nom que j'ai entendu prononcer par nos paysans !

MIRON, à part.

Je ne me trompais pas ! Étrange rencontre!

URBAIN.

Mais puisque vous la connaissez, Miron, quel crime a donc commis mon père pour attirer sur moi une pareille malédiction ?

MIRON.

C'est moins le crime de votre père que celui de son temps, mon cher Urbain ! La vie d'un vassal était peu de chose, l'honneur d'une vassale n'était rien! en usant d'un droit cruel, le comte brisa l'existence de cette femme. Aujourd'hui, vous ne commettriez plus les mêmes violences ! Un jour, vos fils refuseront d'y croire! mais si les vices d'un autre âge ont imprimé quelque tache à l'héritage paternel, je me porte garant que vos vertus suffiront à l'effacer.

URBAIN, à Charlotte.

Je me présente à vous sous de tristes auspices, mademoiselle... mais les malédictions de cette femme ne prévaudront pas dans votre esprit, je l'espère, contre le témoignage de mon vieil ami, contre l'estime de M. le duc de Guise! c'est maintenant, surtout que je regrette de ne pas l'avoir près de moi; et quand je l'ai quitté... hier...

CHARLOTTE, vivement.

Vous l'avez vu, monsieur?

URBAIN.

Oui, mademoiselle.

CHARLOTTE.

A Soissons ?

URBAIN.

A Soissons!

MIRON.

Où M. de Bellièvre, au nom du roi, lui a enjoint de rester.

CHARLOTTE.

Et... vous ne lui avez pas annoncé votre mariage ?

URBAIN.

Si fait, mademoiselle, mais sans vous nommer.

LA DUCHESSE.

Je vous remercie de m'avoir tenu parole, monsieur le

Digitized by Google

comte; mademoiselle de Guérande a des parents assez proches dans le parti du roi, et je craignais, si ce mariage eût été ébruité, qu'ils ne voulussent y mettre empêchement.

MIRON.

M. de Laval ne m'a dit à moi-même le nom de sa fiancée qu'en mettant le pied sur vos terres, madame la duchesse.

CHARLOTTE, à part.

Comment mon message n'est-il pas parvenu ?

UN VALET, entrant en scène.

Le chapelain attend les ordres de madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Je vais lui conduire les fiancés?

JOINVILLE, à Urbain.

La main de mademoiselle de Guérande ne vous appartient pas encore, monsieur le comte, et je m'en empare. (Il offre la main à Charlotte.)

URBAIN, offrant la sienne à la duchesse.

Madame!... (Joinville s'éloigne avec Charlotte et Urbain avec la duchesse ; le valet les suit.)

LE SÉNÉCHAL, ramassant les morceaux du sauf-conduit déchiré par Jeanne.

Morbleu! cela nous apprendra à donner des sauf-conduits aux sorcières.

MIRON.

Jeanne Lenoir!... qui diantre se serait attendu à la retrouver ici ?... et guérissant mes malades encore!... (Au sénéchal.) Dites-moi ?

LE SÉNÉCHAL.

Monsieur ?

MIRON.

Savez-vous comment elle a sauvé votre jeune maître ?

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi, monsieur, ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, c'est au diable!...

MIRON.

Je le demanderai à elle-même, c'est plus sûr... c'est qu'il se porte aussi bien que moi! (Il sort.)

LE SÉNÉCHAL, seul.

Hum! médecins et sorcières, m'est avis qu'il y aurait plaisir à brûler tous ces gens-là!

Digitized by Google

SCÈNE VII

LE SÉNÉCHAL, MÉLITOR, POULAIN, MADAME POULAIN.

MÉLITOR, dans la coulisse.

Eh! par le diable, cousin, marchez derrière, si vous voulez. Je saurai faire rendre à ma belle cousine ce qu'on lui doit, jarnidieu!

LE SÉNÉCHAL.

Qui nous vient là? Encore M. et madame Poulain! oh! oh! qui diantre amènent-ils avec eux? (Mélitor entre en scène donnant le bras à madame Poulain. Poulain les suit.)

MADAME POULAIN, montrant le sénéchal à Mélitor.

Tenez! c'est lui! je le reconnais!

MÉLITOR.

Ah! ah! (Il quitte le bras de madame Poulain et se frise la moustache, tout en toisant le sénéchal.)

LE SÉNÉCHAL, saluant Mélitor.

Monsieur!...

POULAIN, à demi-voix.

Tiens! il est devenu poli!

MÉLITOR.

Donc, cousine, voilà l'homme qui vous a manqué de respect!...

LE SÉNÉCHAL.

Excusez-moi, monsieur; j'ignorais...

MÉLITOR.

Vous ignoriez que très-noble et gracieuse dame Clorinde-Cunégonde Poulain de Chaventru était alliée aux Salvignac, n'est-ce pas?

LE SÉNÉCHAL.

Pardon! je...

MÉLITOR.

Or, savez-vous ce que c'est que les Salvignac?...

LE SÉNÉCHAL.

Je ne doute pas...

MÉLITOR.

Vous ne doutez pas qu'ils ne soient sortis de la côte d'Adam, et vous avez raison, cadédis! car ils remontent en ligne directe au fils de Noé, qui descendit, comme chacun sait, aux rives de la Garonne, et y fit souche de Salvignac.

LE SÉNÉCHAL.

Permettez-moi...

Digitized by Google

MÉLITOR.

Je vous permets de dire à vos maîtres que les Salvignac valent les Guise, corbleu !

LE SÉNÉCHAL.

Mais, monsieur...

MÉLITOR, élevant toujours la voix.

Et que la gloire des Salvignac se réfléchissant dans tout ce qui les touche, de près ou de loin, c'est y porter atteinte que de ne pas recevoir très-noble et gracieuse dame Clorinde Cunégonde Poulain de Chaventru avec tous les honneurs dus à une cousine des Salvignac !

LE SÉNÉCHAL.

Je vous prie en grâce de baisser la voix, monsieur ; on célèbre ici près le mariage de mademoiselle de Guérande avec M. le comte de Laval, et je craindrais...

MÉLITOR.

Plaît-il ?... Le petit Urbain de Laval est ici ! ah ! pardieu ! c'est le ciel qui l'envoie ! Il ne m'échappera pas cette fois.

MADAME POULAIN.

Vous connaissez M. de Laval ?

MÉLITOR.

Quelque peu, cousine ! mais je brûle de le connaître davantage ! ah ! il se marie, et il ne m'invite pas à sa noce ! Eh bien, je m'inviterai moi-même, cadédis !

POULAIN, à part.

Il ne doute de rien !

MÉLITOR, au sénéchal.

Vite, l'ami !... une plume ! de l'encre !

LE SÉNÉCHAL.

Mais...

MÉLITOR, jetant les yeux dans le pavillon.

Attendez ! j'aperçois là tout ce qu'il me faut !

LE SÉNÉCHAL.

Mais, monsieur !

MÉLITOR.

Ne vous dérangez pas ! je fais comme chez moi !

LE SÉNÉCHAL, à part.

Morbleu ! si madame la duchesse ne m'avait ordonné !...

(Mélitor entre dans le pavillon, s'installe devant la fenêtre ouverte et se met à écrire ; madame Poulain remonte la scène en promenant ses yeux autour d'elle.)

POULAIN, au sénéchal, à demi-voix.

Monsieur, je vous prie d'excuser...

Digitized by Google

LE SÉNÉCHAL.

C'est moi, monsieur, qui ne savais pas...

POULAIN.

Une liberté de langage...

LE SÉNÉCHAL.

Que sous la simple apparence d'un marchand...

POULAIN.

Habituelle en Gascogne !.

LE SÉNÉCHAL, élevant la voix.

Vous étiez une des têtes de la ligue.

MÉLITOR.

Comment! comment! une des têtes de la ligue! (Se levant et se penchant à la fenêtre.) Rayez cela de vos papiers, mon cousin! vous n'êtes plus de la ligue, vive Dieu! Oubliez-vous que j'ai ma commission en poche, et que je fais désormais partie de la garde particulière du roi, garde formée par M. d'Epernon et commandée par M. de Loignac! quarante cinq-héros, tous Gascons! Ah! pardieu oui, la ligue! nous nous en moquons comme d'une coquille de noix, pour que vous le sachiez... et vive le roi! (Il se rassied et se remet à écrire.)

POULAIN, à part.

Il est enragé. (Au sénéchal à demi-voix) Croyez bien, monsieur, que je ne m'associe pas....

LE SÉNÉCHAL.

Je vous plains sincèrement, monsieur...

POULAIN.

Aux paroles coupables que vous venez d'entendre.

LE SÉNÉCHAL.

D'avoir un pareil cousin dans la famille.

POULAIN, lui serrant la main.

Je vous remercie de votre intérêt.

MADAME POULAIN, se rapprochant de Poulain et le tirant par son habit.

Mais gardez donc votre dignité, monsieur Poulain ?

MÉLITOR, sortant du pavillon.

Tenez! l'ami, vous remettrez ce pli à M. de Laval, au sortir de la chapelle! (Le sénéchal prend le billet que lui présente Mélitor.)

MADAME POULAIN, à Poulain qui lui a parlé bas.

Fi! vous dis-je! vous n'avez pas de sang dans les veines.

MÉLITOR, se retournant.

Qu'y a-t-il ?

Digitized by Google

POULAIN, vivement.

Rien! rien! (Montrant un rosier.) C'est madame de Chaventru qui me faisait admirer ces roses!

MÉLITOR.

Les voulez-vous, cousine?

LE SÉNÉCHAL.

Mais ,monsieur, ces fleurs...

MÉLITOR, tirant son épée.

Sont à la plus belle, maroufle. (Le sénéchal fait un bond en arrière)

MADAME POULAIN.

Mélitor!

MÉLITOR.

Ne craignez rien!. (Il coupe d'un grand coup d'épée une des branches du rosier et l'offre galamment à madame Poulain.) Entre vos mains, belle cousine, ce sont les roses de Gnide.

POULAIN, à part.

De Gnide?

MÉLITOR.

Et maintenant votre bras, madame de Chaventru! (Au sénéchal.) Place, bonhomme, place! et vous, Poulain, suivez-nous. (Il s'éloigne avec madame Poulain.)

POULAIN, entre ses dents.

Morbleu! va rejoindre ton Loignac et que je n'entende plus parler de toi... (Saluant le sénéchal.) Monsieur!...

LE SÉNÉCHAL, saluant.

Monsieur...

MADAME POULAIN.

Eh bien, monsieur Poulain? (Poulain se redresse fièrement, et sort à la suite de Mélitor et de madame Poulain.)

SCÈNE VIII

LE SÉNÉCHAL, puis URBAIN et CHARLOTTE.

LE SÉNÉCHAL.

La peste soit du Gascon! j'ai cru qu'il allait me passer son épée au travers du corps! que peut-il écrire à M. de Laval.?— Ah! voici nos jeunes mariés. (Charlotte entre en scène au bras d'Urbain.)

URBAIN.

Ne vous en défendez pas, madame ; vos regards me font comprendre que je suis encore un étranger pour vous, et que malgré le lien qui nous unit...

Digitized by Google

CHARLOTTE, apercevant le sénéchal.

Nous ne sommes pas seuls, monsieur. (Urbain se retourne vers le sénéchal qui lui présente la lettre de Mélitor.)

LE SÉNÉCHAL.

Une lettre pour monsieur le comte.

URBAIN.

Je vous remercie. (Le sénéchal salue et sort.)

SCÈNE IX

URBAIN, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Une lettre!.. de M. le duc, peut-être?

URBAIN, regardant l'adresse.

Non, madame, ce n'est pas son écriture. (Se rapprochant de Charlotte.) Je suis heureux de voir que tout ce qui touche à M. de Guise vous inspire un si vif intérêt, madame; mon dévouement et mon affection pour lui ne le cèdent point aux vôtres. Notre amitié a été scellée de notre sang sur le champ de bataille, et j'ai contracté envers M. le duc une dette que je ne croirai payer qu'avec ma vie.

CHARLOTTE, à part.

Ah! je suis au supplice.

URBAIN, la soutenant.

Qu'avez-vous, madame? vous pâlissez!

CHARLOTTE.

Rien, monsieur, ce n'est rien. (Urbain l'aide à s'asseoir sur le banc de marbre.)

URBAIN.

Avouez que, malgré vous, les malédictions de cette femme vous reviennent à l'esprit et que les bénédictions du ciel n'ont pas suffi à les effacer. Eh bien, regardez-moi, madame!.. Lisez dans mes yeux, sur mon front! y trouvez-vous trace de cet anathème jeté à toute ma race? y voyez-vous autre chose que le sourire confiant d'un homme heureux? Oui, ma vie a eu ses heures d'amertume et de douleur! Ma mere est morte en me donnant le jour; moi-même, enfant, je n'ai dû de vivre qu'aux soins dévoués de mon vieil ami. Sévèrement élevé par mon père, je l'ai vu, à ses derniers moments, repousser mes mains qui cherchaient les siennes! Orphelin, j'ai passé ma vie dans les camps, sans famille, presque étranger au monde!.. Mais, tout à coup, votre image apparaît à mes yeux, brillante de grâce et de jeunesse, et voilà que je sens s'évanouir toutes les tristesses de mon cœur! une vie nouvelle commence pour moi! votre

Digitized by Google

sourire m'apporte l'oubli du passé, votre regard, les promesses de l'avenir! (Mettant un genou en terre.) J'ai fait sa part au malheur, madame, et maintenant je demande ma part du ciel.

CHARLOTTE, très-émue.

Monsieur le comte, vous avez une âme noble et loyale! soyez généreux; laissez à la mienne le temps de s'interroger et de vous répondre. (Urbain se lève, Charlotte se lève aussi.) Je ne vous adresse qu'une prière, c'est de ne pas la juger sans la connaître. (Urbain froisse entre ses mains la lettre de Mélitor.) Vous déchirez cette lettre, monsieur.

URBAIN.

Vous me permettez de la lire, madame? (Charlotte fait un signe d'assentiment; Urbain ouvre la lettre et la parcourt des yeux; à part.) Salvignac! un cartel! l'insolent! (Haut.) On me donne un rendez-vous qui me force à vous quitter, madame. (Il lui offre la main et la conduit jusqu'au pavillon.) Voici votre demeure; je vous aime!... mais je ne franchirai le seuil de cette porte que quand vous m'aurez dit : Urbain, je vous permets de m'aimer! (Il s'incline devant Charlotte et s'éloigne.)

CHARLOTTE, seule, sur le seuil du pavillon.

Non, je ne vous tromperai pas, M. de Laval; et Dieu me pardonnera de mourir!

Digitized by Google

TROISIÈME TABLEAU

Un carrefour de forêt Trois grands chênes ombragent le théâtre; à droite, la cabane de la sorcière; soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE

GROS-GUILLOT, NICOLE, puis JEAN-CLAUDE.

Gros-Guillot et Nicole entrent avec précaution.

GROS-GUILLOT, montrant la cabane de la sorcière.

C'est là !

NICOLE.

Prends bien garde, au moins !

GROS-GUILLOT.

Laisse donc ! je n'ai point peur ! (Frappant à la porte de la cabane et se retirant précipitamment.) Holà !.. hé !.. la bonne dame !

JEAN-CLAUDE, paraissant sur le seuil.

Qui va là ?

GROS-GUILLOT.

Tiens ! c'est Jean-Claude !

JEAN-CLAUDE.

Tiens ! c'est Gros-Guillot !

GROS-GUILLOT.

Et que diantre fais-tu aux Trois-Chênes, mon gas ?

JEAN-CLAUDE.

Et qu'y viens-tu chercher toi-même, sans curiosité ?

GROS-GUILLOT.

Oh ! moi, c'est rapport à Nicole, ma petite femme, qui s'est comme ça boulé dans la tête de venir demander à la bonne dame des remèdes pour la noiraude, que la pauvre bête se laisse mourir de faim devant un champ de luzerne, que c'est pitié à voir ! et pour lors, j'ai dit à Nicole : Puisque tu le veux, marchons ! parce qu'il faut faire les volontés de sa femme, pas vrai ? mais, je ne crois point à toutes ces sornettes-là, moi !

Digitized by Google

JEAN-CLAUDE.

Ah! tu ne crois point à ces sornettes-là, toi? Eh bien, vois seulement ce que j'ai vu, et peut-être bien que tu croiras!

NICOLE.

Et qu'est-ce donc que vous avez vu, Jean-Claude?

JEAN-CLAUDE.

Suffit! tout ce qu'on voit n'est point bon à dire!

GROS-GUILLOT, à Nicole.

Laisse donc! s'il avait tant seulement vu quelque chose, il n'aurait point de trêve qu'il ne nous l'eût dit!

JEAN-CLAUDE.

Je n'ai point vu ce que j'ai vu?..

GROS-GUILLOT.

Quoi?

JEAN-CLAUDE.

Écoute; te rappelles-tu Simonne?

NICOLE.

Qui ça? la petite Simonne que vous vouliez épouser, et que son père ne vous a point trouvé assez riche pour elle, et qu'il l'a baillée au vigneron, que le mauvais gas lui a cherché tant de noises, qu'elle en est morte de déplaisir, la pauvre créature! N'est-ce point d'elle que vous parlez, dites?

JEAN-CLAUDE.

Oui!... J'avais continué de l'aimer, étant à un autre, et j'ai encore continué de l'aimer quand elle a été morte! je la pleurais, tout en menant mes chèvres, et, en pleurant, je disais : « O ma Simonne! te voir encore une fois, rien qu'une fois! — Je peux te la faire voir! » me dit, en se dressant devant moi, une femme que je n'avais point aperçue, cachée qu'elle était dans les broussailles. C'était la bonne dame! Je tremblais de tous mes membres! je croyais qu'elle allait me demander mon âme!.. point! « Je ne veux que te consoler, » me dit-elle. Alors, je la vis chercher dans les pierres, en marmottant, puis arracher une vilaine herbe, d'un jaune pâle, avec des lignes rouges et noires, comme on dit les flammes d'enfer.

NICOLE.

Mon bon Dieu!

GROS-GUILLOT.

Eh bien, après?

JEAN-CLAUDE.

Après? elle en a fait un philtre dont elle a versé quelques

Digitized by Google

gouttes dans un verre d'eau qu'elle m'a fait boire. D'abord ç'a été comme un éblouissement... j'ai eu le vertige... et puis, je me suis trouvé dans la nuit, je ne voyais plus !..

GROS-GUILLOT.

Si c'est là tout ce que tu as vu !..

NICOLE.

Mais, attends donc !

JEAN-CLAUDE.

Tout à coup, une lumière a tremblotè devant moi ; peu à peu, la lumière s'est agrandie, rouge d'abord, puis blanche, puis éclatante ; j'y ai vu flotter comme la robe d'une femme ; le visage de cette femme s'est éclairé, vivant, souriant ! Et tout bas, sa bouche m'a dit : « Jean-Claude, je t'aime ! » C'était Simonne !

NICOLE.

Simonne !

JEAN-CLAUDE.

Oui !... combien de temps sommes-nous restés ensemble, je ne sais ! j'ai entendu comme un bruit de cloches, et elle s'est évanouie en fumée ! mais quand j'ai le cœur gros, je viens trouver la bonne dame qui me la fait revoir encore ! c'est pourquoi, elle me demanderait mon sang et ma vie, ma vie et mon sang seraient à elle !... Crois-tu à ces sornettes-là, maintenant ?

NICOLE.

Un breuvage qui fait revenir les morts !

GROS-GUILLOT.

Femme, ce n'est point que j'aie peur, mais il y a des choses dont il vaut mieux ne point parler, allons-nous-en !

NICOLE.

Sans voir la bonne dame ? ma fine, non ! Je suis venue, je reste ! (A Jean-Claude.) Est-elle dans sa cabane ?

JEAN-CLAUDE.

Non ; mais elle reviendra.

NICOLE.

Quand ?

JEAN-CLAUDE.

Quand elle se sera vengée !

GROS-GUILLOT.

De qui ?

JEAN-CLAUDE.

De ceux qui l'ont traquée dans le bois et qui l'ont emmenée.

Digitized by Google

NICOLE.

Pour la livrer aux juges, peut-être ?

JEAN-CLAUDE.

Peut-être !

GROS-GUILLOT.

Mais sais-tu bien que les juges la brûleront !

JEAN-CLAUDE.

Oui, si les juges ne sont point brûlés !... veux-tu venir à sa rencontre ?

GROS-GUILLOT.

Marche devant ! (Mélitor et Poulain paraissent au fond du théâtre.)

MÉLITOR.

Hé ! l'ami ! n'est-ce pas ici le carrefour des Trois-Chênes ?

JEAN-CLAUDE.

Oui, monsieur !

MÉLITOR.

Voyez donc, Poulain ; l'endroit est admirablement choisi pour envoyer les gens au diable !

POULAIN.

Plaît-il ?

JEAN-CLAUDE, à part.

Qu'est-ce que veulent ces hommes-là ?

GROS-GUILLOT.

Eh bien, Jean-Claude ?

JEAN-CLAUDE.

Marchons ! (Jean-Claude s'éloigne avec Gros-Guillot et Nicole.)

SCÈNE II

MÉLITOR, POULAIN.

MÉLITOR, regardant sortir Nicole.

Voilà pardieu ! une petite fleur champêtre qui n'est point laide à voir.

POULAIN.

Or ça, cousin, me direz-vous ce que tout cela signifie ? A quel propos courons-nous les champs, je vous prie, au lieu de rester tranquillement à table ? pourquoi faites-vous de tout ceci mystère à ma femme ? Quelle est cette lettre que vous avez écrite ? quelle est celle qu'on vous a remise ? Pourquoi cette épée que vous m'avez donnée ? où allons-nous ? que cherchons-nous ? et que parlez-vous d'envoyer les gens au diable ?... vous vous expliquerez une fois !

Digitized by Google

MÉLITOR.

Eh! là! maître Poulain! prenez patience! si je n'ai rien dit devant cette bonne Clorinde, c'est que je ne voulais pas l'inquiéter.

POULAIN.

Comment! je cours donc un danger?

MÉLITOR.

C'est selon! Êtes-vous fort à l'escrime?

POULAIN.

Ma foi, ne m'étant jamais battu...

MÉLITOR.

Mais vous êtes officier dans la garde bourgeoise?

POULAIN.

Officier ne veut pas dire soldat!

MÉLITOR.

Diable! c'est que nous allons justement nous battre, cousin!

POULAIN.

Hein? me battre avec vous, moi! jamais!

MÉLITOR.

Eh! que diantre!... écoutez-moi donc! vous êtes d'une pétulance!... J'ai une affaire d'honneur avec M. Urbain de Laval, comprenez-vous? et je vous ai choisi pour mon second!

POULAIN.

Permettez!...

MÉLITOR.

Pas de remerciments! cet honneur vous revenait de droit, Poulain; attendu que je n'avais personne autre sous la main. Si par malheur vous restez sur le terrain...

POULAIN.

Comment, sur le terrain?...

MÉLITOR.

Je vous promets des funérailles de gentilhomme.

POULAIN.

Quelle mauvaise plaisanterie est-ce là monsieur? et qu'entendez-vous par être votre second?

MÉLITOR.

J'entends que vous croiserez le fer avec le second de M. de Laval, tandis que lui et moi nous nous couperons la gorge!

Digitized by Google

POULAIN.

Je vous avertis que je ne croiserai rien du tout!

MÉLITOR.

Cadédis! seriez-vous un poltron, Poulain?

POULAIN, gasconnant.

Un poltron!... qu'est-ce à dire, monsieur?... bon! voilà que je gasconne à présent! c'est contagieux! il ne s'agit pas de croiser le fer, morbleu! mais de nous expliquer! Savez-vous que je suis las de marcher sur vos talons, monsieur?

MÉLITOR.

Plaît-il?

POULAIN.

Oui, j'aurai le courage de parler! voilà mon courage à moi! vous êtes mon cousin, soit! je veux dire le cousin de ma femme! mais enfin, je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam! vous m'êtes tombé un beau jour sur les bras, et vous vous êtes pris pour moi, je veux dire pour ma femme, d'une amitié... qui m'honore, je ne dis pas le contraire, mais qui me coûte cher, monsieur! Car, sans reproche, voilà plus de six mois que je nourris cette amitié-là! sans parler des beaux écus sonnants qui de ma poche sont passés dans la vôtre; et que je devais retrouver, à votre dire, dans l'escarcelle de M. le duc de Guise; et qu'il me faut attendre maintenant du bon plaisir du roi! En voilà assez! en voilà trop! la parenté a des bornes! Et parce que vous embrassez ma femme pour moi, il ne s'ensuit pas que je doive me battre pour vous!... au contraire!...

MÉLITOR, portant la main à la garde de son épée.

Cadédis! voulez-vous me contraindre à vous passer mon épée au travers du corps!...

POULAIN.

Mais, mon cousin, au nom du ciel!... songez que je n'ai jamais tué personne! (Urbain et Miron sont entrés en scène pendant les derniers mots de Poulain.)

SCÈNE III

MÉLITOR, POULAIN, URBAIN, MIRON.

MIRON, riant.

Ma foi, monsieur, je ne pourrais pas en dire autant!

MÉLITOR.

Ah! ah! voici nos gens!

POULAIN, à part.

C'est fait de moi!

Digitized by Google

URBAIN, présentant Miron.

Messire Miron !

MÉLITOR, présentant Poulain.

Messire Poulain de Chaventru ! je dois d'abord remercier M. de Laval de son exactitude ; je n'aurais pas commis l'indiscrétion de lui proposer cette rencontre avant demain, si le service du roi ne me forçait de partir ce soir même pour Paris.

URBAIN.

En ne remettant pas cette rencontre, vous êtes allé au-devant de mes désirs, monsieur. Je n'ai pas besoin de vous dire, je pense, que M. Miron n'est pas homme d'épée et me servira simplement de témoin.

POULAIN, à part.

Ah ! je respire !

MÉLITOR, bas.

Poulain ! (Haut.) M. de Chaventru regrettera vivement de ne pas prendre part au combat ! (On entend un bruit de voix dans l'éloignement.)

CHŒUR dans la coulisse.

Nous sommes hommes comme ils sont !
Tout aussi grand cœur nous avons !
Tout autant souffrir nous pouvons !

MÉLITOR.

Qu'est-ce que cela ?

MIRON, remontant vers le fond de la scène.

Notre sorcière, pardieu ! ramenée en triomphe par une troupe de paysans !

POULAIN.

La sorcière !

URBAIN, à Mélitor.

Éloignons-nous un peu, monsieur, et hâtons-nous d'en finir, car le jour baisse.

MÉLITOR.

Je suis à vos ordres !

MIRON, à part.

Morbleu ! je saurai comment elle a guéri M. de Joinville, cette fois !

MÉLITOR, poussant Poulain par les épaules.

Allons, Poulain !

POULAIN, à part.

Cannibale ! (Urbain, Miron, Mélitor et Poulain s'éloignent ; Jeanne entre en scène, soutenue par Jean-Claude ; une troupe de paysans lui fait cortége ; la nuit commence à tomber.)

Digitized by Google

SCÈNE IV

JEANNE, JEAN-CLAUDE, PAYSANS, puis CHARLOTTE.

REPRISE DU CHŒUR.

Nous sommes hommes comme ils sont !
Tout aussi grand cœur nous avons !
Tout autant souffrir nous pouvons !

JEANNE.

Merci à vous, mes amis ! Celle qu'on chassait, qu'on traquait ce matin comme une bête fauve, vous l'avez reconduite ce soir comme une reine !

JEAN-CLAUDE.

Nous savions bien que vous reviendriez, bonne dame ! Et qui donc nous aurait consolés dans nos peines, si vous n'étiez point revenue?

JEANNE.

Oui, vous ne me maudissez pas, vous ! je ne vous fais pas horreur ! vous savez que cette main ne tue pas, mais guérit ; et sans peur vous me tendez la vôtre ! (Elle serre les mains de Jean-Claude et d'un autre paysan.) O grands bois ! nature ! solitude ! vous calmez mon cœur ! au milieu de ces âmes simples et confiantes, je sens que ma douleur s'apaise, que ma haine s'endort ! et je ne trouve plus en moi que les paroles qui bénissent et consolent !

JEAN-CLAUDE.

Faites un signe, bonne dame, et tous nos bras se lèveront pour vous défendre !

LES PAYSANS.

Oui, tous !

JEAN-CLAUDE.

Mais qu'avez-vous besoin de nos bras, quand c'est vous qui nous défendez, qui nous protégez !

JEANNE.

Il en est parmi vous à qui je fais peur cependant, et qui s'enfuient à mon approche.

JEAN-CLAUDE.

C'est qu'ils ne vous connaissent point, bonne dame, comme ce Gros-Guillot qui se vantait de ne point croire à vos sortilèges, et qui s'est bravement sauvé sitôt qu'il vous a aperçue ! (Charlotte, enveloppée d'une mante et masquée, entre en scène et se tient à l'écart.)

JEANNE.

Je n'ai pourtant fait de mal à aucun de vous, n'est-ce pas ?

Digitized by Google

(A un paysan.) Toi, Vincent, un mauvais sort t'avait enlevé la moitié de ton troupeau, j'ai chassé le mauvais sort! (A un autre.) Toi, Jacques, tu t'étais coupé la main avec le tranchant de ta faux; le sang coulait sans que rien pût l'arrêter, et avec le sang, la vie allait t'échapper! j'ai arrêté ton sang et j'ai rappelé ta vie! (A un autre.) A toi, vieillard, j'ai fait boire l'oubli! (A Jean-Claude.) A toi, Jean-Claude, j'ai rendu le souvenir! A tous, j'ai apporté la guérison de leurs maux! Est-ce vrai?

LES PAYSANS.

Oui, c'est vrai!

JEANNE.

Que ceux qui souffrent ne craignent donc pas de venir à moi! j'aurai toujours des breuvages pour les aider à supporter leurs peines, des philtres pour les aider à vivre!

CHARLOTTE, abordant Jeanne.

En as-tu pour aider à mourir? (Les paysans se reculent.)

JEANNE.

Qui es-tu? une grande dame, sans doute! Ah! ma haine se réveille! (Aux paysans.) Laissez-nous! il n'y a plus ici que Jeanne la Maudite!

JEAN-CLAUDE, à demi-voix.

Non! aimée par nous, toujours!

LES PAYSANS, à demi-voix.

Oui, toujours! (Sur un nouveau signe de Jeanne, les paysans s'éloignent.)

SCÈNE V

JEANNE, CHARLOTTE.

JEANNE.

Nous voilà seules! parle!... c'est un poison que tu veux, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Oui, un poison qui tue lentement, sûrement, sans que rien le trahisse!

JEANNE.

Tu peux ôter ton masque! je reconnais ta voix! tu es la fiancée de M. de Laval.

CHARLOTTE, se démasquant.

Je suis sa femme!

JEANNE.

Sa femme! Ah! tu as bravé la malédiction qui pesait sur lui?

Digitized by Google

CHARLOTTE.

On m'a donnée à lui malgré moi; je ne veux pas lui appartenir.

JEANNE.

Oui; je crois te comprendre, et je commence à me souvenir! comment ne t'ai-je pas reconnue plus tôt, quand, sous un habit de paysanne, tu es venue me trouver dans ma chaumière!

CHARLOTTE.

Ne me voyais-tu pas pour la première fois?

JEANNE.

Peut-être!... Un soir, comme je suivais un sentier qui borde les clôtures du château, j'entendis chuchoter de l'autre côté de la haie; je m'arrêtai, et je vis passer deux ombres; une jeune fille pleurait et disait à voix basse : « Henri! ne m'abandonnez pas! je ne vivrai pas que vous ne soyez revenu! »

CHARLOTTE.

Dieu!

JEANNE.

Et le noble duc n'est point revenu, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Par pitié, tais-toi!

JEANNE.

Que crains-tu? M. de Laval ne peut nous entendre! (Faisant un pas vers sa cabane.) J'ai là ce que tu me demandes! Dans huit jours, la mort aura fait son œuvre!

CHARLOTTE, lui offrant une bourse.

Tiens! voilà de l'or!

JEANNE.

Non! je suis payée par la mort d'Urbain!

CHARLOTTE.

La mort d'Urbain!... malheureuse!... mais je ne veux pas le tuer! je veux mourir!

JEANNE.

Toi!... (Prêtant l'oreille.) Qui vient là? (Mélitor entre vivement en scène; Miron et Poulain le suivent soutenant dans leurs bras Urbain évanoui.)

SCÈNE VI

JEANNE, CHARLOTTE, MÉLITOR, POULAIN, MIRON, URBAIN.

MIRON.

Doucement, monsieur!... il perd connaissance!

Digitized by Google

MÉLITOR, apercevant Jeanne.

Ah! quelqu'un!... vite, bonne femme! de l'eau fraîche! nous vous amenons un homme grièvement blessé.

MIRON.

Mortellement, si je ne puis arrêter ce sang qui ne cesse pas de couler. (Miron et Poulain étendent Urbain sur un banc de gazon.)

MÉLITOR, à Jeanne.

Ah çà, cadédis! vous ne m'entendez donc pas?

MIRON, soutenant la tête d'Urbain.

Mon cher enfant! mon pauvre Urbain!

CHARLOTTE.

Urbain!

JEANNE, saisissant le bras de Charlotte.

Ah! je te disais bien qu'il était maudit? (Charlotte court s'agenouiller auprès d'Urbain.)

MIRON.

Vous ici, madame!

CHARLOTTE.

Oh! cette blessure!... (A Miron.) Mais ce sang coule encore, monsieur! il coule toujours!

MIRON.

Et que puis-je faire?... rien!... je n'ai rien là!...

CHARLOTTE, se levant brusquement et courant à Jeanne.

Ah! tu peux le sauver!

MIRON, MÉLITOR et POULAIN.

Elle!

CHARLOTTE.

Ne la reconnaissez-vous pas?

MIRON.

Jeanne!

CHARLOTTE.

Je l'ai entendue!... elle a arrêté le sang d'un homme qui allait mourir! (A Jeanne.) Est-ce vrai?

JEANNE.

Oui!

CHARLOTTE.

Eh bien, qu'attends-tu?... hâte-toi!

JEANNE.

Je ne ferai rien pour cet homme! c'est un Laval!

MIRON.

Dieu!

Digitized by Google

CHARLOTTE.

Tout ce que je possède est à toi si tu le sauves!

JEANNE.

Non!

MÉLITOR.

Et que te faut-il donc, mille diables! Veux-tu la fortune de Poulain? je te la donne!

POULAIN.

Hein? c'est le bûcher qu'il faut lui promettre!

JEANNE.

Vos offres ni vos menaces n'obtiendront rien de moi! faites-moi place!

CHARLOTTE, tombant aux pieds de Jeanne et cherchant à la retenir.

Par pitié!...

JEANNE.

Non!

MIRON.

Jeanne!

JEANNE.

Non! c'est un Laval!

MIRON, saisissant le bras de Jeanne.

Jeanne Lenoir! aie pitié de lui!... au nom de ton fils!...

JEANNE.

Mon fils!... il est mort!

MIRON.

Il vit!

JEANNE.

Il vit?...

MIRON.

Je te le jure!

JEANNE.

Je reverrai mon fils?...

MIRON.

Sauve Urbain d'abord, chaque minute est mortelle.

JEANNE, poussant un cri.

Ah! (Elle se précipite dans sa cabane; Charlotte et Miron courent à Urbain.)

CHARLOTTE.

Il respire encore, n'est-ce pas?

MÉLITOR.

Cette sorcière reviendra-t-elle à temps, sandis! (Jeanne reparaît avec un flacon et une compresse dans les mains.)

Digitized by Google

MIRON.

Vite !

JEANNE, s'agenouillant près d'Urbain.

Soutenez-le ! cette plaie va se fermer. (Elle imbibe la compresse de la liqueur contenue dans le flacon et en étanche le sang de la blessure.)

MÉLITOR, à demi-voix.

Elle paraît sûre de son fait.

CHARLOTTE.

Eh bien ?

MIRON.

Prodige !.., le sang ne coule plus !... le cœur bat ! les yeux se rouvrent !.. Femme, quel est donc ton secret ?

JEANNE.

Vous demandé-je les vôtres ?

POULAIN, à demi-voix.

Voilà une dangereuse sorcière !

MÉLITOR, de même.

Oui, pour les médecins !

URBAIN, d'une voix faible.

Charlotte !...

CHARLOTTE, à genoux près d'Urbain.

O Dieu ! il souffre !... il a besoin de moi !... je n'ai plus le droit de mourir !

JEANNE, à elle-même.

Mon fils !... je reverrai mon fils !

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Une salle du Louvre. — Au fond une galerie vitrée donnant sur le quai. Portes latérales. — A gauche, sur le premier plan, une petite porte pratiquée dans la boiserie et cachée par une tapisserie. — A droite, une table avec papier, encre, plume, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

MÉLITOR, MADAME POULAIN.

MÉLITOR, introduisant madame Poulain.

Entrez, belle cousine! entrez! vous voyez que les portes du Louvre sont ouvertes à mes amis... Eh bien, quelles nouvelles?

MADAME POULAIN.

Les meilleures du monde! mon mari est à nous!...

MÉLITOR.

Comment, à nous?

MADAME POULAIN.

Je veux dire au roi! — Je l'ai si bien prêché, harangué, querellé, qu'il s'est enfin décidé à trahir les Guisards et à rapporter loyalement au roi tout ce qu'il découvrirait de leurs complots.

MÉLITOR.

Vive Dieu! cousine, vous êtes une sirène! Et maître Poulain s'est mis en campagne, sans doute?

MADAME POULAIN.

Je l'ai envoyé au comité des Seize, qui s'assemble aujourd'hui, et pouvez tenir pour certain qu'il n'en reviendra pas sans nouvelles; car j'ai entendu M. Bussy-Leclerc lui annoncer des choses d'importance.

MÉLITOR.

Qui ça, Bussy-Leclerc? n'est-ce pas cet ancien prévôt d'armes devenu procureur?

Digitized by Google

MADAME POULAIN.

Lui-même! Que voulez-vous? la ligue se recrute où elle peut! quand on méconnaît les égards dus à une Salvignac.

MÉLITOR, à part.

Cadédis! à force de me l'entendre dire, cette chère Clorinde finira par le croire.

MADAME POULAIN.

Plaît-il?

MÉLITOR.

Rien! Je pense que maître Poulain fera bien d'être prudent; car à ce jeu-là, on risque fort d'être pendu.

MADAME POULAIN.

Oh! depuis qu'il s'est décidé à servir la cause du roi, M. Poulain crie plus fort que jamais : Vive la ligue! et pour écarter tout soupçon, il a même donné asile ce matin à ce M. Urbain de Laval que vous avez gratifié d'un si furieux coup d'épée.

MÉLITOR.

Bah! ce cher Urbain est à Paris? par ma foi! j'en suis enchanté! Parlez-moi des onguents de ces sorcières pour vous ressusciter les gens!... Et sa femme?

MADAME POULAIN.

Sa femme l'accompagne; mais que vous importe sa femme?

MÉLITOR.

Simple curiosité, ma chère; vous savez bien que je n'ai d'yeux que pour vous. Pour revenir à maître Poulain, recommandez-lui de ne se présenter au Louvre qu'à la nuit close. Je me charge de le faire parler au roi.

MADAME POULAIN.

Et moi, Mélitor, ne me présenterez vous pas à Sa Majesté?

MÉLITOR.

Je vous l'ai promis, sandis! et je n'ai qu'une parole; mais encore faut-il que j'aie été présenté moi-même.

MADAME POULAIN.

Comment?

SCÈNE II

LES MÊMES, MIRON, puis UN PAGE.

MIRON.

Oh! oh! madame Poulain au Louvre! La femme d'un ligueur en tête-à-tête avec un des Quarante-Cinq!... A dire vrai, je vois à cela moins de danger pour le roi que pour maître Poulain.

Digitized by Google

MADAME POULAIN.

Qu'est-ce à dire, monsieur ? mon mari n'est pas ce qu'il paraît être !

MIRON, riant.

Tant mieux pour lui !

MADAME POULAIN.

Comment l'entendez-vous ?

MIRON.

Comme il vous plaira, belle dame ! Dieu me garde de vous déplaire ! je veux vous faire ma cour au contraire ; car j'ai à vous recommander vos nouveaux hôtes M. et madame de Laval.

UN PAGE, entrant en scène, à Miron.

Messire, une femme demande à vous parler.

MIRON.

Une femme ! quel est son nom ?

LE PAGE.

Elle refuse de le dire ; les hallebardiers ont voulu la chasser, mais elle jure qu'elle se fera tuer plutôt que de sortir du Louvre, sans vous avoir vu.

MIRON.

Faites-la venir. (Le page sort.)

MÉLITOR.

Tudieu ! voilà une malade qui tient fort à vous consulter ; nous lui cédons la place ; je vais reconduire ma cousine jusqu'au pont tournant, et je reviens pour le lever du roi !

MIRON.

Madame Poulain voudra bien se souvenir de ma recommandation ?

MADAME POULAIN.

Dans tout ce qui ne sera pas contraire au service de Sa Majesté, monsieur, vous pouvez compter sur moi. (Elle salue Miron, et s'éloigne au bras de Mélitor.)

MIRON, seul.

Au fait, le mari est pour la ligue ; le cousin est pour le roi ; il est clair que la femme est pour le cousin.

LE PAGE, introduisant Jeanne.

Voici M. Miron. (Il sort.)

SCÈNE III

MIRON, JEANNE.

MIRON.

Jeanne !

Digitized by Google

JEANNE.

Vous ne m'attendiez pas? Oui, je comprends... de Joinville à Paris, la route est longue; comment une femme seule, sans ressources, maudite, oserait-elle affronter un pareil voyage? Elle sait qu'un mot peut la perdre, elle aura peur! Comme une louve blessée, elle parcourra la solitude de ses forêts sans oser en sortir; elle s'enfermera dans sa tanière, et l'on n'entendra plus parler d'elle!... Eh bien, vous vous trompiez, monsieur!... Cette femme ose paraître au grand jour; à pied, mendiant son pain, couchant au revers des fossés, soutenue, quand ses forces l'abandonnaient, par un paysan pauvre comme elle, elle est venue, elle a bravé les juges et les bourreaux, elle a écarté les hallebardes dont on menaçait sa poitrine, et la voilà au Louvre, face à face avec celui qu'elle cherchait, et qui ne l'attendait pas!

MIRON.

Que me veux-tu?

JEANNE.

Ce que je veux? Vous perdez vite la mémoire, monsieur! Que me promettiez-vous lorsqu'auprès du corps gisant d'Urbain de Laval, vous me demandiez, avec des cris désespérés, de le rappeler à la vie? Vous ai-je trompé? ne l'ai-je pas ressuscité d'entre les morts, cet Urbain que vous aimez et que je hais? Eh bien, je veux mon salaire! où est mon fils?

MIRON.

Je t'ai dit qu'il existait; je n'ai pas promis de te le rendre.

JEANNE.

Et si vous ne deviez pas me le rendre, comment donc avez-vous osé me dire qu'il existait? quelle promesse ajouterait quelque chose au droit éternel d'une mère? Quoi! ce fils que j'ai pleuré pendant plus de vingt années, ce fils est vivant, et vous voulez qu'il soit mort pour moi? vous me faites entrevoir toutes les joies du ciel, et vous me replongez dans tous les tourments de l'enfer!... Non! puisqu'il vit, vous me devez mon fils.

MIRON.

Je te plains, Jeanne; mais tu me demandes un secret qui ne m'appartient pas, que je n'ai pas le droit de trahir.

JEANNE.

Pourquoi donc ne pas m'avoir laissée dans mon ignorance, dans ma douleur? Pourquoi m'avoir dit la moitié de votre secret, si vous ne pouviez me le dire tout entier?

MIRON.

En voyant Urbain étendu à mes pieds, sans mouvement,

Digitized by Google

pouvais-je hésiter? Ta cruauté me laissait-elle une autre ressource? il allait mourir! j'ai voulu le sauver!

JEANNE.

Par une lâcheté! par un vol! Oui! tu m'as volé le salut d'Urbain! Et moi, folle que j'étais de me laisser prendre à ce piége grossier, sur un mot d'espérance! .. Ah! que n'est il encore là cet Urbain maudit! que ne puis-je voir couler son sang jusqu'à la dernière goutte, et triompher de ton impuissance, et tenir en mes mains ce philtre de vie que je t'ai follement donné et que je pouvais te vendre!

MIRON.

Que je peux te payer encore, Jeanne, mais non pas au prix que tu demandes.

JEANNE.

Et quel prix m'en offriras-tu? de l'or? je n'en ai pas besoin! La protection de ton roi? je la dédaigne... Ta science, peut-être? je t'offre la mienne! Oui, cette science maudite, persécutée, que les sorcières se sont transmise d'âge en âge, qui a osé interroger la nature et qui, jour par jour, siècle par siècle, sur la lande, dans la forêt, au désert, a pénétré ses secrets; cette science affranchie, sans peur, qui, pour endormir la douleur, a bravé le bûcher; qui fait vivre ceux que la tienne laisse mourir, je te la livre!... Dis un mot, et je t'ouvre ce monde inconnu que l'ignorance et la superstition ont entouré d'une barrière infranchissable!... Quoi! tu te tais! rien ne peut t'ébranler! (Retenant Miron qui veut s'éloigner.) Ah! ne pars pas ainsi!... si tu te souviens de tes angoisses, prends pitié des miennes! Par cet Urbain que tu aimes comme un fils, ne repousse pas une mère qui te demande son enfant!

MIRON.

Je ne puis parler.

JEANNE.

Ah! prends garde! j'ai sauvé Urbain, songe que je peux le perdre!

MIRON.

Toi?

JEANNE.

Oui, c'est lui qui payera ta dette!...

MIRON.

Songe toi-même que je n'ai qu'un mot à dire pour t'envoyer au bourreau!

JEANNE.

Tu vois bien que je ne le crains pas, puisque je suis ici.

Digitized by Google

UN PAGE, entrant en scène.

Le roi!

JEANNE.

Le roi! Ah! c'est à lui que j'en appelle et c'est toi que j'accuse!

SCÈNE IV

MIRON, JEANNE, LE ROI, CHIVERNY, LOIGNAC, GENTILSHOMMES, HALLEBARDIERS.

JEANNE, aux pieds du roi.

Sire!

LE ROI.

Quelle est cette femme?

JEANNE.

Une mère à qui l'on a volé son enfant! (Montrant Miron.) Cet homme est le complice du crime, Sire; car il le connaît! Il sait ce qu'est devenu mon fils et refuse de me le dire! J'implore la pitié de Votre Majesté et j'invoque sa justice.

LE ROI.

Entendez-vous ce qu'elle dit, Miron?

MIRON.

Cette femme est folle, Sire!

JEANNE, se relevant.

Folle! étais-je folle quand, à votre prière, j'ai rappelé à la vie M. Urbain de Laval, l'ami de M. de Guise et l'ennemi du roi?

LE ROI.

Quoi! tu serais...?

JEANNE.

Jeanne la Sorcière, oui, Sire!... maudite, soit!... mais folle, non pas!

LE ROI.

Eh bien, Miron?

MIRON.

Sire, je voulais épargner à Votre Majesté les éclats d'une douleur qu'elle-même est impuissante à guérir. Cette femme dit vrai, on lui a volé son fils; le hasard m'a fait le témoin du crime, mais il est des secrets de famille que le médecin, pas plus que le confesseur, n'a le droit de révéler!... Pour sauver M. de Laval dangereusement blessé, j'ai prononcé une parole imprudente dont on se prévaut aujourd'hui pour forcer mes aveux; mais, coupable d'avoir laissé pressentir un secret qui n'est pas à moi, je serais plus coupable encore

Digitized by Google

de le divulguer; une mère désespérée n'a pu me l'arracher; Votre Majesté, quelque respect que je lui porte, ne l'obtiendrait pas davantage, car je n'en dois compte qu'à Dieu.

LE ROI, à Jeanne.

Tu l'entends? ce qu'il te refuse, il me le refuserait à moi-même! Comment n'as-tu pas songé que le médecin du roi pouvait tout oser contre son maître, sans que son maître osât rien contre lui? Ce n'est pas au roi, c'est au duc de Guise qu'il fallait t'adresser!... Ah! mon cousin serait plus heureux, sans doute! n'est-il pas déjà le véritable roi de France? ne commande-t-il pas à mes armées? ne lui ai-je pas donné mes meilleures places fortes? Il ne lui manquait plus que mon médecin, pardieu!... et il n'aura pas même la peine de le prendre; car on se fait gloire de lui obéir, on court au chevet de son fils malade, on sert de témoin au plus fidèle de ses gentilshommes!... En vérité, messieurs, je me demande pourquoi Miron ne se range pas ouvertement sous le drapeau de la ligue; car, sauf le titre, il est beaucoup plus le médecin de la ligue que celui du roi.

MIRON.

Je ne crois pas avoir à défendre mon dévouement contre les railleries de Votre Majesté, Sire; pourtant je lui rappellerai que c'est avec son agrément que j'ai donné mes soins à M. de Joinville... Quant à M. de Laval...

LE ROI.

Oui, oui... je sais que vous avez pour lui cette tendre affection qu'un médecin porte naturellement à sa plus belle cure!... Je n'ai pas oublié que le riche patrimoine de sa mère eût fait retour à la couronne, faute d'héritier, si vous ne vous étiez justement avisé de le ressusciter quand on le croyait mort dans son berceau! Un beau miracle, ma foi! auquel je dois un héritage de moins et un ligueur de plus!... Il paraît que les temps sont bien changés, mon cher Miron, et que vous ne guérissez plus vos malades sans recourir aux sorcières!

MIRON.

La science n'est pas infaillible, Sire.

LE ROI.

La sorcellerie l'est-elle donc?... Mais si ce que vous m'avez dit de cette femme est vrai, si son savoir mérite vos éloges avec l'admiration du vulgaire, si Satan lui-même est à son service, qu'a-t-elle besoin de l'intervention du roi?

JEANNE.

La sorcière peut invoquer Satan dans tout ce qui est de son domaine, Sire; mais la mère n'a pour se défendre contre

Digitized by Google

la méchanceté des hommes que les armes de toutes les mères : son amour et sa volonté!

LE ROI.

Et ce domaine de la sorcière s'étend au delà des bornes étroites de la médecine, sans doute? ne possèdes-tu pas, avec l'art de guérir, ce don de la double vue qui permet à l'esprit de voir à distance, hors de la portée du regard?

JEANNE.

Quelquefois, Sire!

LE ROI.

Eh bien, je veux en faire l'épreuve, et je ne t'adresserai qu'une question... Dis-moi ce que fait, en ce moment, mon beau cousin de Guise dans notre bonne ville de Soissons.

JEANNE.

M. de Guise est à Paris, Sire.

LE ROI.

Par la mordieu! c'est impossible! Bellièvre a dû lui signifier mes ordres!... Il n'oserait pas les enfreindre!

CHIVERNY.

M. de Bellièvre n'est pas encore de retour, Sire.

LE ROI.

Raison de plus, monsieur!... croyez-vous que si le duc eût songé à me braver en face, Bellièvre ne fût pas accouru me le dire? Mais tenez! le voici lui-même qui va dissiper nos doutes.

SCÈNE V

LES MÊMES, BELLIÈVRE, puis CRILLON.

LE ROI.

Eh bien, Bellièvre?

BELLIÈVRE.

Le duc de Guise ne viendra pas à Paris, Sire, ou du moins ne mettra-t-il pas son projet à exécution avant que Votre Majesté ait eu le temps de prendre ses mesures.

LE ROI.

Merci, Bellièvre! je n'attendais pas moins de vous! qu'il me fasse seulement la grâce de m'accorder quinze jours, et c'est plus qu'il ne me faut pour redevenir maître de la partie. (A Jeanne.) Allons! allons! bonne femme! pour cette fois, ta science est en défaut.

JEANNE.

Je vous ai dit la vérité, Sire.

Digitized by Google

LE ROI.

Encore!... décidément Miron ne se trompait pas... Tu es folle!

CRILLON, entrant vivement.

Sire!

LE ROI.

Qu'y a-t-il, Crillon?

CRILLON.

Sire, M. de Guise est à Paris!

LE ROI.

M. de Guise! (A Bellièvre.) Entendez-vous, monsieur!

BELLIÈVRE.

Vous me voyez confondu, Sire; M. de Guise s'est joué de moi.

LE ROI.

Loignac, emmenez cette femme, et veillez à ce qu'elle ne sorte pas du Louvre; je veux la revoir.

MIRON, à part.

Voilà notre sibylle en faveur; nous nous tiendrons sur nos gardes!

JEANNE, à part.

Tout n'est pas perdu!

LE ROI.

Allez! (Loignac sort avec Jeanne.)

SCÈNE VI

LE ROI, MIRON, CRILLON, CHIVERNY, BELLIÈVRE, GENTILSHOMMES, puis LOIGNAC.

LE ROI.

Parlez, Crillon! où est le duc? que dit-il? que fait-il?

CRILLON.

Il est descendu à l'hôtel de la reine, Sire; il dit qu'il va venir faire sa cour à Votre Majesté, et il le fera comme il le dit!

LE ROI.

Quoi! m'assiégera-t-il jusque dans mon Louvre?

CRILLON.

Non, Sire, il n'a pour escorte que cinq ou six de ses gentilshommes et ne porte d'autres armes que son épée.

LE ROI.

C'est par trop d'audace! Eh bien, mordieu! qu'il vienne!... nous le recevrons.

Digitized by Google

CRILLON.

Quels sont les ordres de Votre Majesté?

LE ROI.

Des ordres! votre roi est insulté par un sujet rebelle, et vous lui demandez des ordres, Crillon? Je croyais n'avoir pas besoin d'en donner.

CHIVERNY.

Il n'y a qu'un parti à prendre, Sire... saisissez-vous de sa personne et chargez le parlement de vous en délivrer.

BELLIÈVRE.

M. le chancelier a raison! un mot de Votre Majesté, et Crillon arrêtera M. de Guise aux portes même du Louvre.

MIRON.

Arrêtera-t-il aussi cette armée d'officiers lorrains cachés dans les maisons des ligueurs?

CRILLON.

Et que m'importent vos Lorrains? Je veux en avoir raison avec une compagnie de lansquenets.

CHIVERNY, tirant un parchemin de sa poche.

Voici un blanc seing de Votre Majesté. Veut-elle y écrire le nom de M. de Guise?

LE ROI.

Vous ne m'avez pas compris, messieurs... Quel est ce bruit?

LOIGNAC, entrant.

Sire, M. de Guise s'avance vers le Louvre, suivi d'une foule immense.

LE ROI.

Déjà?

CHIVERNY.

Il n'y a pas une minute à perdre, Sire; décidez-vous!

LOIGNAC.

Que vous demande M. de Chiverny, Sire?

LE ROI.

L'ordre d'arrêter M. de Guise.

LOIGNAC.

L'ordre de le tuer, Sire! comme sujet rebelle et félon... Donnez-moi cet ordre et je me charge de l'exécuter.

LE ROI.

Bien! mon brave Loignac! (Il s'assied et se dispose à écrire.)

MIRON, s'élançant vers le roi.

Sire, y songez-vous? sa mort donnera le signal de la

Digitized by Google

vôtre. (Bruit au dehors.) Écoutez les cris de cette populace ! Le Louvre va en être investi de toutes parts ! qui vous défendra contre ses fureurs ?

LOIGNAC.

Les Quarante-Cinq, pardieu !

MIRON.

Eh ! monsieur, vos Quarante-Cinq peuvent tuer un homme, mais ils ne sauveront pas le roi... voyez !

CRIS, au dehors.

Vive monseigneur de Guise !

LE ROI, remontant la scène.

Oui, le voilà, ce roi des Parisiens ! on l'acclame ! on lui jette des fleurs ! il salue son peuple !

CRIS.

Vive monseigneur ! vive la ligue !

LE ROI, redescendant.

Ah ! ces cris me rendent fou de rage !

LOIGNAC.

Eh bien, Sire ?

LE ROI.

Eh bien, que voulez-vous ? que demandez-vous ?

CHIVERNY.

Son procès !

LOIGNAC.

Sa mort !

LE ROI.

Mais vous n'entendez donc pas ?

CRILLON.

Voulez-vous que je lui jette mon gant au visage ?

BELLIÈVRE.

Sire, le duc monte l'escalier.

CHIVERNY.

Que décide Votre Majesté ?

LOIGNAC.

Un seul mot, Sire, et c'est fait de lui !

LE ROI

Eh bien !...

MIRON.

Prenez y garde, Sire, votre médecin ne répond pas des jours de Votre Majesté.

UN PAGE, annonçant.

Monseigneur le duc de Guise !

Digitized by Google

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DUC DE GUISE, SAINT-PAUL, MAYNEVILLE, BRISSAC, PAGES.

LE DUC, saluant le roi.

Sire!

LE ROI.

M. de Bellièvre vous avait porté l'ordre de ne pas quitter Soissons, mon cousin! Pourquoi êtes-vous venu?

LE DUC.

Pour me justifier des calomnies dont on ne cesse de me noircir dans l'esprit de Votre Majesté, Sire!

LE ROI.

Vous n'aviez qu'un moyen de vous disculper à mes yeux, monsieur, c'était de m'obéir.

LE DUC.

La sévérité de votre accueil dépasse ce que m'avaient fait pressentir les paroles de M. de Bellièvre, Sire. J'espérais...

LE ROI.

Quoi donc? que je m'associerais aux clameurs de ces bourgeois qui vous portent en triomphe jusqu'au seuil de mon Louvre, n'est-ce pas? qui vous conduiraient ainsi jusqu'à Reims peut-être, si je n'y mettais ordre.

LE DUC.

Sire, je ne puis comprendre...

LE ROI.

Vous ne comprenez pas que vous avez de dangereux amis, mon cousin, et que ce n'est pas pour le vain plaisir de refaire votre généalogie qu'ils vous font descendre de Charlemagne? Grâce au ciel, je vois clair dans leurs projets, et, s'il pouvait me rester un doute à cet égard, les cris de joie dont on vous salue, et qui sont un outrage pour la majesté royale, suffiraient à le dissiper.

LE DUC.

Ces cris de joie n'ont pas la signification que leur prête Votre Majesté, Sire! ils témoignent seulement de la reconnaissance de ce peuple pour celui qui ose porter au pied du trône ses prières et ses plaintes.

LE ROI.

Ses plaintes, monsieur?

LE DUC.

Oui, Sire! Ce que ce peuple vous demande, c'est de faire

Digitized by Google

respecter l'édit de l'Union que vous lui avez donné et qui semble être devenu une lettre morte ; c'est de concentrer tout l'effort de vos armées sur les hérétiques, plutôt que de les laisser inactives en face d'ennemis imaginaires ; c'est enfin de chasser d'indignes conseillers, l'appui des huguenots, et le fléau du royaume ; j'ose les nommer, Sire : le duc d'Epernon et son frère, que tout votre peuple vous dénonce avec moi.

LE ROI.

A vous entendre, vivedieu ! ne croirait-on pas que je suis moi-même hérétique ? Et Péronne, Abeville, Provins, et tant d'autres villes que vous m'avez prises, étaient-elles hérétiques aussi ? Non, mon cousin, pas plus que M. d'Epernon et son frère, que vous avez vus vous-même combattre au premier rang pour le salut de l'Eglise, et que vous ne poursuivez avec tant d'acharnement que parce qu'ils me servent de rempart contre les complots de mes ennemis ! Tous ceux dont vous vous faites l'organe sont des rebelles, et vous savez, monsieur, qu'on n'écoute pas les rebelles, on les punit !

LE DUC.

Je regrette de voir mes desseins si mal interprétés par Votre Majesté, Sire ! mais la crainte de vous déplaire par une franchise à laquelle vos courtisans ne vous ont pas accoutumé, ne m'empêchera pas de remplir mon devoir.

LE ROI.

Monsieur le duc !... ne me tentez pas ! (Il se rapproche du groupe de ses gentilhommes ; le duc reste immobile.)

BRISSAC, bas à Saint-Paul.

Je crains que monseigneur n'ait été trop loin !

MAYNEVILLE.

Le roi est bien pâle !

LOIGNAC, bas au roi.

Un mot ! un signe !

MIRON, bas à Bellièvre.

Ce Loignac nous fera tous massacrer.

LE ROI, saisissant le bras de Loignac.

Loignac !...

CRIS.

Monseigneur de Guise ! monseigneur de Guise !

MIRON, à part.

Ah ! voilà qui nous sauve !

LE DUC.

Votre Majesté a-t-elle des ordres à me donner ?

Digitized by Google

LE ROI.

Vous avez hâte d'aller rejoindre vos amis, n'est-il pas vrai? Je le conçois, et leurs cris témoignent assez qu'ils partagent votre impatience. Allez, monsieur! reportez-leur mes paroles, je vous en donne toute licence! Et souvenez-vous que, tant que vous serez en cette ville, c'est vous que je rends responsable des séditions qui pourraient y éclater.

LE DUC.

Mes actions me défendront mieux que mes paroles, Sire, et prouveront à Votre Majesté que, pour accomplir un devoir, je n'en suis pas moins son respectueux sujet.

LE ROI.

Dieu vous garde, mon cousin! (Le duc salue et sort avec ses gentilshommes.) Eh bien, Miron, vous êtes content? Je le tenais à ma merci, et le voilà qui s'échappe sain et sauf! Il va bien rire de moi avec votre Urbain de Laval, n'est-ce pas? Lequel est le plus fou, à votre avis, de celui qui fait une pareille bravade ou de celui qui n'en sait pas profiter?

CRIS, au dehors.

Vivat! vivat! vivat!

MIRON.

Écoutez, Sire, voilà ma réponse! La joie de cette foule vous dit assez quelle eût été sa colère.

LE ROI.

Bellièvre, un verre d'eau, je vous prie. (Bellièvre fait signe à un page qui sort.) Laissez-moi, messieurs, je désire être seul (Bas à Loignac.) Patience Loignac! nous prendrons notre revanche!... Où est cette femme dont je vous ai confié la garde?

LOIGNAC.

Dans cette galerie, Sire.

LE ROI.

Amenez-la-moi; je veux lui parler. (Loignac sort, le page apporte un verre d'eau sur un plateau; le roi le porte à ses lèvres et repose le verre sur le plateau.) Laissez cela. (Le page pose le plateau sur la table.) Allez, messieurs!

CRILLON, bas à Bellièvre.

Par ma foi, monsieur de Bellièvre, j'aimerais mieux servir le Béarnais qu'un tel homme! (Les gentilshommes sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII

LE ROI, puis JEANNE, puis DEUX HOMMES D'ARMES.

LE ROI.

Ah! c'est d'Epernon qu'il m'aurait fallu!... il n'eût pas hésité, lui... qui sait pourtant?... Miron dit vrai : Attenter à sa vie, c'était jouer la mienne sur un coup de dés. Eh bien, le hasard d'un coup de dés ne vaut-il pas mieux que ces intolérables angoisses, sans repos ni trêve? Pardieu! c'est trop de deux rois de France, mon cousin! Il faut qu'un de nous deux cède la place à l'autre! Mais que faire? quel parti prendre? à qui me fier? Ah! si je pouvais savoir! (Loignac introduit Jeanne.) Cette femme!... (Sur un signe du roi, Loignac se retire et ferme la porte)

JEANNE.

Votre Majesté me rappelle, Sire?

LE ROI.

Eh bien, tu ne te trompais pas : M. de Guise était à Paris; il a osé davantage : il est venu au Louvre! Le sais-tu?

JEANNE.

Oui, Sire! mais ce qui m'étonnne, c'est qu'il en soit sorti.

LE ROI, indiquant le parchemin resté sur la table.

Ainsi j'ai eu tort, à ton avis, de ne pas écrire son nom sur ce blanc-seing?

JEANNE.

Qu'en fût-il advenu?

LE ROI.

Entre les mains de mon chancelier, c'était le procès de M. de Guise devant le parlement; entre celles de M. de Loignac, c'était sa mort.

JEANNE.

Et vous n'avez rien écrit sur ce parchemin! Votre ennemi vient vous braver jusque dans votre Louvre, et vous ne vous vengez pas?... Cela devait être! Un roi qui n'a plus le pouvoir de faire justice, a-t-il encore celui de se venger?

LE ROI.

Au moins, a-t-il celui de châtier une insolente bohémienne qui oublie où elle est et à qui elle parle!... sais-tu que je peux t'envoyer aux prisons du Châtelet, et des prisons du Châtelet à la place de Grève.

JEANNE.

Non, Sire.

LE ROI.

Non?

Digitized by Google

JEANNE.

Avant de franchir les portes du Louvre, j'ai voulu m'assurer un refuge contre les violences capricieuses de Votre Majesté. (Tirant de sa poche un flacon de fer ciselé.) Ce refuge, le voici ! C'est du poison, c'est la mort ! et la mort, n'est-ce pas la liberté ?

LE ROI, reculant d'un pas.

Oui ! qui méprise la mort peut tout défier ! Tu as raison, femme ! je ne suis plus le roi, je ne suis plus le maître ! J'aurais dû le tuer, n'est-ce pas? ou tout au moins, puisqu'il me défie, je devrais accepter la lutte, et, contre ce peuple en révolte, marcher moi-même à la tête de mes fidèles ; me souvenir enfin que j'ai été soldat !... Ah ! c'est l'issue de cette lutte qu'il faudrait connaître ! C'est dans ce livre mystérieux de la destinée qu'il faudrait lire !... Toi, dont le savoir dépasse les limites des sciences humaines ; toi, qui sembles avoir dérobé ses secrets à la nature, ne peux-tu aussi les dérober à l'avenir ? ne peux-tu en déchirer le voile et y plonger les yeux ?

JEANNE.

Sire, l'avenir est à Dieu ! Le cours des astres, les lignes de la main n'en donnent qu'une connaissance incertaine ; mais ce que mon regard ne peut discerner, il n'est peut-être pas interdit au vôtre de l'entrevoir.

LE ROI.

Au mien?

JEANNE.

J'ai le secret d'un breuvage qui semble donner à l'âme cette étrange puissance, qui la dégage de ses liens terrestres, qui lui permet de franchir la distance, le temps ; qui lui fait voir, comme dans un rêve, l'objet dont elle est le plus vivement frappée ; qui donne une forme vivante à ses souvenirs, si elle évoque le passé ; qui lui montre ses désirs accomplis ou déçus, si elle s'élance dans l'avenir... Votre Majesté veut-elle essayer de ce breuvage?

LE ROI.

Et quel est-il donc ce breuvage magique qui peut faire de pareils prodiges ?

JEANNE, montrant le verre.

Un simple verre d'eau, Sire, quand j'y aurai versé quelques gouttes de cette liqueur.

LE ROI.

Ne m'as-tu pas dit que c'était un poison ?

JEANNE.

Pour qui viderait ce flacon, oui Sire ; mais pour qui n'en boirait que quelques gouttes, cette liqueur est inoffensive.

Digitized by Google

LE ROI.

Et je verrais dans l'avenir ?

JEANNE.

Si Dieu le permet ; si vous avez la foi et la volonté.

LE ROI.

Prépare-moi ce breuvage. (Jeanne verse quelques gouttes dans le verre et le présente au roi qui recule d'un pas.)

JEANNE.

Vous hésitez, Sire ?

LE ROI.

Qui me répond de toi ? Qui m'assure que tu n'es pas aux Guise, et que ce breuvage ne va pas me tuer ?

JEANNE, replaçant le verre sur la table.

Vous tuer !... Pourquoi vous tuerais-je ? que m'importent vos querelles de prince à roi ? que m'importe le duc de Guise ? et la ligue ? et le royaume de France ?... Oubliez-vous déjà pourquoi je suis au Louvre, Sire ? Oubliez-vous que c'est une mère qui vous parle ? une mère qui redemande son enfant, et à qui tous les autres intérêts de ce monde sont étrangers ? Oui, je vous tuerais, si votre mort pouvait me rendre le fils que j'ai perdu ! Ne comprenez-vous pas que si je vous sers, c'est que vous pouvez me servir ; que si la sorcière offre au roi le secours de la magie, c'est que le roi seul peut lui donner le prix qu'elle en attend ?

LE ROI.

Que demandes-tu ? parle !

JEANNE.

Le nom d'un homme écrit sur ce blanc-seing, de la main même de Votre Majesté ?

LE ROI.

Soit ! mais ta vie me répondra de la mienne ! (Allant ouvrir la porte.) Gardes ! (Deux hommes d'armes entrent en scène.) Entrez avec cette femme, là, dans ma chambre, à portée de ma voix... Si je pousse un cri, vous tuerez cette femme !... allez !

JEANNE.

Et si je ne vous ai pas trompé, Sire, vous vous souviendrez de votre promesse ?

LE ROI.

Faites ce que j'ai dit. (Jeanne entre dans la chambre du roi avec les deux hommes d'armes.)

SCÈNE IX

LE ROI, seul.

Je tremble, et je ne voulais pas qu'elle me vît trembler !

Digitized by Google

qu'ai-je à craindre, pourtant? puisqu'elle met un prix à son service, c'est qu'elle n'en veut pas à ma vie!... Seigneur Dieu! défendez-moi des piéges du démon! En voulant pénétrer le secret de vos volontés, je n'ai pas dessein de vous offenser, et je remets ma vie et mon âme entre vos mains! D'ailleurs, n'ai-je pas toujours sur moi le contre-poison que m'a donné Miron? (Il prend le verre.) Allons! à tout prix je veux savoir qui l'emportera de M. de Guise ou de moi! J'ai déjà trop hésité aujourd'hui. (Il boit.) Ah! ce breuvage a une saveur âcre qui me brûle la gorge... j'aurais dû faire appeler Miron!... Voyons! pas de frayeurs puériles!... ma mère n'a-t-elle pas eu cent fois recours à la magie? (Portant la main à son cœur.) C'est là maintenant que j'éprouve cette sensation de chaleur brûlante! Miséricorde! pourvu qu'elle n'ait pas trop versé de cette liqueur maudite!... (Il chancelle et s'appuie sur le dossier d'un fauteuil.) Singulier vertige! (Le théâtre s'obscurcit.) Il semble que mes idées flottent dans un nuage! ma vue se trouble! quelles ténèbres m'enveloppent! le jour a-t-il disparu? (Nuit complète.) Seigneur Dieu! vais-je mourir?... Ah! si elle m'a trompé! (Il fait un effort pour se diriger vers sa chambre, et s'arrête, en voyant la galerie du fond s'éclairer peu à peu.) Non... là! un rayon de jour! (Au delà du vitrage, la décoration a changé d'aspect et représente la chambre à coucher du roi telle qu'on la verra plus tard au château de Blois; peu à peu les objets deviennent plus distincts; on aperçoit un groupe de trois personnages; le duc de Guise, étendu sur le plancher, au pied d'un lit, Mélitor debout, l'épée nue, et le roi tournant le dos au public et penché sur le cadavre du duc de Guise.) Quelle est cette chambre? quels sont ces personnages? que fait là ce gentilhomme, avec son épée nue? je ne connais pas ses traits!... mais qui donc est gisant au pied de ce lit?... je ne me trompe pas!... c'est lui! c'est Guise! inanimé, percé de coups!... et là... penché sur son cadavre!... Dieu tout-puissant! c'est moi!... Ah! je triomphe! je suis roi!... ce n'est pas une illusion!... c'est la réalité!... je la vois! je la touche! (Il s'élance vers la galerie vitrée, l'apparition s'évanouit et la décoration reprend son premier aspect.) Dieu! tout s'est évanoui!... tout a disparu! (Regardant autour de lui.) Je suis au Louvre! il fait grand jour! ai-je donc rêvé?

SCÈNE X

LE ROI, LOIGNAC, puis MÉLITOR, JEANNE, et LES DEUX HOMMES D'ARMES.

LOIGNAC.

Pardon, Sire!

LE ROI, brusquement.

Que voulez-vous?

Digitized by Google

LOIGNAC.

Je désirerais présenter à Votre Majesté ce gentilhomme dont je lui ai parlé et que j'ai engagé à son service.

LE ROI.

Qu'il entre!... (Loignac remonte jusqu'à la porte et l'ouvre, comme pour introduire quelqu'un ; le roi reprend, à part.) Etrange vision! Oui! c'était bien le duc! à mes pieds! sanglant! mais entre lui et moi, pourquoi ce visage inconnu ? (Loignac a introduit Mélitor qui adresse au roi un profond salut; le roi, absorbé dans ses réflexions, ne prend pas garde à lui.)

LOIGNAC, présentant Mélitor.

M. de Salvignac, Sire!

LE ROI, se retournant, considérant un moment Mélitor avec stupeur et poussant un cri.

Ah! (Au cri poussé par le roi répond un autre cri de la chambre voisine.)

JEANNE, se précipitant en scène.

Sire! (Les deux hommes d'armes, la dague au poing, entrent en scène à la poursuite de Jeanne.)

LE ROI, se jetant entre Jeanne et les hommes d'armes.

Arrêtez! (Les hommes d'armes remettent leur dague au fourreau.)

LOIGNAC.

Qu'y a-t-il, Sire?

LE ROI.

Rien, monsieur!... rien!

MÉLITOR, reconnaissant Jeanne, à part.

Comment! notre sorcière au Louvre!

LE ROI, examinant de nouveau Mélitor.

C'est lui! c'est bien lui! (Prenant la main de Mélitor et la serrant avec force.) Soyez le bienvenu, monsieur!... je compte sur vos bons et loyaux services.

MÉLITOR, s'inclinant.

Sire!... (A part.) Il paraît décidément que j'ai une heureuse physionomie.

LE ROI, s'approchant de Jeanne qui se tient appuyée contre la table, et s'adressant à elle à demi-voix.

Femme! ta promesse s'est accomplie! ne m'as-tu pas demandé une récompense! le nom d'un homme écrit par moi sur ce parchemin? (Prenant la plume.) Eh bien? ce nom? quel est-il?

JEANNE.

Urbain de Laval! (Le roi regarde Jeanne avec étonnement, écrit rapidement le nom d'Urbain et tend le parchemin à Jeanne, en jetant un dernier regard sur Mélitor.)

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Une chambre au premier étage, dans la maison de Poulain, à Paris; fenêtre au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME POULAIN, puis SAINT-PAUL.

MADAME POULAIN, assise devant un petit miroir et achevant de se coiffer.

Mon mari a vu le roi! il lui a parlé; Sa Majesté a daigné lui dire: « Monsieur Poulain, je vous remercie!... » Grand prince! (Se levant.) Aussi, n'ai-je pas hésité à renvoyer ce matin M. Poulain au Louvre. Mais il se fait bien attendre! Lui serait-il arrivé quelque chose? On monte l'escalier, je crois? (Voyant entrer Saint-Paul.) Ah!

SAINT-PAUL.

Pardieu! j'ai la main heureuse! je cherche le mari et c'est la femme que je rencontre!

MADAME POULAIN.

Vous, capitaine Saint-Paul!

SAINT-PAUL.

Moi-même, ma toute belle. En sachant M. de Guise à Paris, ne m'attendiez-vous pas?... Ah! l'absence! l'absence! Loin des yeux, loin du cœur, n'est-ce pas?

MADAME POULAIN.

Mais capitaine, en vérité... à vous entendre, on croirait...

SAINT-PAUL, bas.

Est-ce que maître Poulain est dans la maison?

MADAME POULAIN.

Non, monsieur, mais...

SAINT-PAUL.

Fort bien!... Je suis plus oublié que je ne croyais l'être! n'en parlons plus et vive la Gascogne!

Digitized by Google

MADAME POULAIN.

Que voulez-vous dire, monsieur?

SAINT-PAUL.

Je m'entends; parlons de choses plus sérieuses.

MADAME POULAIN, à part.

Impertinent!

SAINT-PAUL.

Où trouverai-je maître Poulain, la perle des ligueurs... et des maris?

MADAME POULAIN.

Je l'ignore, monsieur; il ne me confie pas toutes ses démarches.

SAINT-PAUL.

C'est un tort! un mari ne doit pas savoir ce que fait sa femme; mais une femme doit toujours savoir ce que fait son mari. Franchement, est-ce que vous n'êtes pas la forte tête du ménage?

MADAME POULAIN.

Je ne dis pas, mais...

SAINT-PAUL.

Mais le cœur emporte la tête, n'est-ce pas? (Lui prenant la main.) Ah! Clorinde!

MADAME POULAIN, retirant sa main.

Capitaine!

SCÈNE II

LES MÊMES, MELITOR.

MÉLITOR, qui a vu le geste de madame Poulain.

Cadédis!

MADAME POULAIN, à part.

Ciel!

SAINT-PAUL, de même.

Tiens! c'est le cousin!

MÉLITOR, s'avançant.

Le capitaine Saint-Paul, je crois?

SAINT-PAUL.

Monsieur de Frontignac, si je ne me trompe?

MÉLITOR.

De Salvignac, monsieur!...

SAINT-PAUL.

Soit!

Digitized by Google

MADAME POULAIN, à part.

Ils se connaissent!

SAINT-PAUL.

Je vous croyais à Joinville.

MÉLITOR.

Je vous croyais à Soissons.

SAINT-PAUL.

Ma présence vous gêne, peut-être?

MÉLITOR.

Oh! nullement! nullement! (Il s'étend nonchalamment sur une chaise.)

SAINT-PAUL, se mettant à cheval sur une autre chaise.

A la bonne heure! (Mélitor se lève et prend sa chaise par le dossier, Saint-Paul en fait autant; Mélitor se met à son tour à cheval sur sa chaise, tandis que Saint-Paul s'étend sur la sienne.)

MADAME POULAIN, à part.

Les malheureux! ils vont s'égorger!

MÉLITOR.

Cousine!

MADAME POULAIN, s'approchant.

Qu'y a-t-il?

MÉLITOR, bas.

Me ferez-vous la grâce de me dire ce que le capitaine Saint-Paul vient faire chez vous si matin?

MADAME POULAIN, id.

Il attend mon mari.

MÉLITOR, id.

Et vous lui faisiez prendre patience apparemment?

MADAME POULAIN, id.

Oh! un client!

MÉLITOR, id.

La peste soit de ce client-là! si je le faisais sortir par la fenêtre? hein!

MADAME POULAIN, id.

Mélitor!

SAINT-PAUL.

Dites-moi, cousine...

MÉLITOR, se levant et frappant le plancher de sa chaise.

Hein?

SAINT-PAUL, même jeu.

Quoi?

MÉLITOR.

Vous appelez madame votre cousine?

Digitized by Google

SAINT-PAUL.

Elle a des cousins en Gascogne, elle peut bien en avoir en Lorraine.

MÉLITOR.

Sangdieu!

MADAME POULAIN.

Au non du ciel, messieurs!

SCÈNE III

LES MÊMES, POULAIN.

POULAIN.

Qu'y a-t-il ? M. de Salvignac! le capitaine Saint-Paul! (A part.) Diantre!

MADAME POULAIN, troublée.

Oui, ces messieurs causaient de...

SAINT-PAUL.

Maître Poulain, un mot, je vous prie.

POULAIN.

A vos ordres, capitaine.

SAINT-PAUL, bas.

M. de Guise se rendra chez vous dans la matinée.

POULAIN, id.

M. de Guise?

SAINT-PAUL, id.

Oui, c'est ici que notre ami Bussy-Leclerc doit réunir le comité des Seize. M. le duc a promis de s'y rendre; voilà qui est dit. Maintenant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous tenir sur vos gardes.

POULAIN, effrayé.

Mais, capitaine, ma fidélité...

SAINT-PAUL.

Il ne s'agit pas de votre fidélité, mais de celle de votre femme. J'en suis pour ce que je vous ai dit, maître Poulain; vous avez là un cousin à envoyer au diable.

POULAIN.

Vous croyez ?

SAINT-PAUL.

A bon entendeur, salut!

MÉLITOR, à part.

Que diantre peut-il lui dire ? (Toussant.) Hum! (Saint-Paul fait un demi-tour et remonte, Mélitor se rapproche de Poulain.) Cousin, un mot!

Digitized by Google

POULAIN.

Quoi?

MÉLITOR.

Que le capitaine soit votre client, bien! mais tâchez qu'il ne soit pas celui de votre femme.

POULAIN.

Comment?

MÉLITOR.

Eh! sandis! vous ne voyez rien! c'est pourtant au mari d'être jaloux, que diable! Vous m'avez compris? silence!

POULAIN, à part.

Est-ce qu'ils auraient raison tous les deux!

SAINT-PAUL, saluant madame Poulain dont il s'est rapproché.

Madame...

MÉLITOR, se plaçant entre madame Poulain et Saint-Paul.

Ma cousine...

SAINT-PAUL, après avoir toisé Mélitor, à Poulain.

Sans adieu, maître Poulain; souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

MÉLITOR.

Au revoir, cousin, n'oubliez pas mon conseil.

SAINT-PAUL, s'effaçant.

Monsieur...

MÉLITOR, de même.

Après vous, capitaine.

SAINT-PAUL.

Au fait, je suis votre ancien. (Il sort.)

MÉLITOR.

Morbleu! (Il sort après Saint-Paul.)

SCÈNE IV

POULAIN, MADAME POULAIN.

MADAME POULAIN.

Eh bien, monsieur Poulain, vous avez vu le roi? que vous a-t-il dit?

POULAIN.

Il s'agit bien de ce que m'a dit le roi, madame! Tudieu! je ne m'étonne plus si je change si souvent d'opinion politique.

MADAME POULAIN.

Comment? que signifie?...

POULAIN.

Cela signifie, madame, qu'on ne m'en donne pas à garder, et que le capitaine Saint-Paul n'a peut-être pas tort de me

Digitized by Google

mettre en garde contre M. de Salvignac; et que M. de Salvignac a peut-être raison de me dénoncer le capitaine Saint-Paul; et que, selon la couleur de vos amis, vous me faites crier à tour de rôle : vive le roi ! vive la ligue ! et que je ne savais pas ce que je criais, pardieu !

MADAME POULAIN.

Vous êtes jaloux ?

POULAIN.

N'ai-je pas raison de l'être ?

MADAME POULAIN.

Non, monsieur !... car, avec un peu de clairvoyance, vous devineriez que c'est par le dépit de n'avoir rien obtenu que chacun d'eux attribue à la présence d'un rival heureux une résistance dont il ne devrait faire honneur qu'à ma vertu !... Allez, monsieur, c'est indigne ! Et vous ne méritiez pas d'avoir une honnête femme ! (Elle pleure.)

POULAIN, à part.

Au fait ! si elle dit vrai, j'ai tort; si elle ment, elle me prouvera qu'elle a raison; si je suis trompé, rien n'y fera, autant croire que je ne le suis pas. (Haut.) Voyons, Clorinde, console-toi !... Du moment que tu m'assures... Enfin je te demande pardon... Es-tu contente ?

MADAME POULAIN, se laissant prendre la main.

Je suis trop bonne !

POULAIN.

Allons, n'y pensons plus ! Aussi bien ai-je assez d'affaires en tête. J'ai vu le roi et je lui ai dénoncé le plan de nos ligueurs pour l'attaque des Tournelles ! Les pauvres diables n'en sont pas où ils croient; car c'est Crillon qui se charge de les recevoir. Au moins ferai-je en sorte que la garde bourgeoise ne s'en mêle pas; car enfin, j'en étais... j'en suis même encore !

MADAME POULAIN.

Silence ! on vient. (Elle remonte.)

SCÈNE V

LES MÊMES, CHARLOTTE, entrant par la gauche.

CHARLOTTE.

Ah ! c'est vous, madame ! M. de Laval n'est-il pas revenu ?

MADAME POULAIN.

J'ignorais qu'il fût sorti.

CHARLOTTE.

Il m'a quittée au point du jour pour se rendre à l'hôtel de Guise, et dans l'état de faiblesse où il est encore, je crains que la moindre imprudence ne lui soit fatale. Un tumulte

Digitized by Google

inaccoutumé semble régner dans la ville ; j'ai vu passer des groupes d'écoliers et de bourgeois armés; qu'arrive-t-il? que se prépare-t-il?... je suis dans une mortelle inquiétude.

POULAIN.

Que madame de Laval se rassure ; les rues sont encore libres, mais je ne réponds pas que... (Tumulte au dehors.) Qu'est-ce que cela?

CRIS, dans la rue.

Mort aux politiques! vive la ligue!

MADAME POULAIN, courant à la fenêtre.

Des mariniers en armes, qui crient : Mort aux politiques! Ils s'arrêtent devant la maison.

CHARLOTTE.

Mon Dieu!

POULAIN, à part.

Si je ne crie pas avec eux, ils me soupçonneront! (Ouvrant la fenêtre) Vive la ligue! mort aux politiques!... Ça leur a fait plaisir, ils s'en vont. (A part.) Dans quel guêpier me suis-je fourré? Je ferais bien, je crois, de mettre les barres aux volets de ma boutique.

CHARLOTTE.

Vous sortez, monsieur?

POULAIN.

Je vais aux nouvelles, et, si j'apprends quelque chose, je reviens vous en instruire. (Il sort.)

MADAME POULAIN.

Les fenêtres de notre grenier dominent tout le quai, madame; voulez-vous que j'y guette l'arrivée de M. de Laval? Dès qu'il paraîtra, je viendrai vous avertir.

CHARLOTTE.

Ah! madame! comment vous remercier?

MADAME POULAIN.

Je suis trop heureuse de vous rendre ce léger service! (A part.) Pauvre petite femme! En voilà une qui aime son mari! (Elle sort.)

SCÈNE VI

CHARLOTTE, puis LE DUC.

CHARLOTTE ; elle va à la fenêtre ; bruit au dehors.

Je ne le vois pas! quelle foule! quel tumulte! (Elle redescend la scène.) Hélas! je veux en vain m'en défendre; mon cœur est plein de l'image d'Urbain. Que puis-je espérer, cependant? Rien! le passé me ferme l'avenir. L'amour

Digitized by Google

d'Urbain, qui fait toute la joie de mon âme, cet amour m'épouvante et je n'y puis répondre sans être infâme!.. Ah! s'il m'est interdit de l'aimer, au moins m'est-il permis de me dévouer à lui, de vivre et de mourir pour lui! (Remontant vers la fenêtre.) Je ne puis m'arracher de cette fenêtre. (Elle se penche sur le balcon pour regarder au dehors.)

LE DUC, entrant.

C'est bien elle que j'ai vue à ce balcon... Oui, la voilà! Charlotte!

CHARLOTTE, poussant un cri.

Ah!

LE DUC.

Vous, Charlotte? à Paris? voilà certes un bonheur que je n'avais pas prévu! osé-je croire que vous y êtes venue pour moi? mais comment? sous quel prétexte? — C'est une folie que ma raison a le droit de blâmer peut-être, mais que mon cœur n'a pas le courage de vous reprocher. (Il veut prendre la main de Charlotte qui la retire vivement.)

CHARLOTTE.

Monseigneur!

LE DUC.

Monseigneur! Vous m'appeliez autrefois d'un nom plus doux, Charlotte! et votre main osait s'oublier dans la mienne.

CHARLOTTE.

Autrefois, monseigneur, j'étais libre et je ne le suis plus.

LE DUC.

Que voulez-vous dire?

CHARLOTTE.

Je suis mariée!

LE DUC.

Mariée!

CHARLOTTE.

Par l'ordre de votre mère, monsieur le duc.

LE DUC.

Mariée!

CHARLOTTE.

Ne le saviez-vous pas? n'avez-vous pas reçu mon message?

LE DUC.

Non, sur mon âme! A qui donc l'aviez-vous confié?

CHARLOTTE.

A un page entré récemment au service de madame la duchesse.

Digitized by Google

LE DUC.

Un page ? Ah ! je me souviens. C'est lui qu'ils ont tué !

CHARLOTTE.

Tué ?

LE DUC.

Mais comment ce message ne s'est-il pas retrouvé sur lui? Que m'écriviez-vous ?

CHARLOTTE.

Quelques mots à peine, monseigneur; je poussais un cri d'angoisse vers celui qui pouvait me sauver.

LE DUC.

Et je ne l'ai pas entendu ! ah! rien ne m'eût arrêté !— je serais accouru vers vous !—Mais ce mariage, enfin, pourquoi l'accepter ? pourquoi ne pas résister même à la volonté de ma mère?

CHARLOTTE.

Elle soupçonnait la vérité, monsieur le duc; mon refus eût été un aveu... Pour votre honneur, comme pour le mien, je n'ai pas eu le courage de le faire.

LE DUC.

Et vous êtes mariée !.. et vous avez cru que je ne ferais pas rompre ce mariage odieux ?

CHARLOTTE.

Vous ne le pouvez pas.

LE DUC.

Je le peux ! moi vivant, Charlotte, vous ne serez pas à un autre! Je le hais, votre époux, comme vous devez le haïr vous-même! et si je n'ai d'autre arme contre lui que mon épée, eh bien, je le tuerai, pardieu !

CHARLOTTE.

Vous !

SCÈNE VII

LES MÊMES, URBAIN.

URBAIN.

Monsieur de Guise !

LE DUC.

Urbain !

CHARLOTTE.

Mon mari, monsieur le duc !

LE DUC, à part.

Son mari !

Digitized by Google

URBAIN.

Je regrette que madame de Laval m'ait privé du plaisir de vous apprendre enfin ce secret que j'avais dû vous taire, monseigneur; je reviens de l'hôtel de Guise où vous n'étiez déjà plus! en apprenant que vous deviez attendre ici le comité des Seize, je suis accouru aussi vite que me l'ont permis mes forces encore chancelantes.

LE DUC.

Vous êtes blessé?

URBAIN.

Oh! une égratignure qui m'a laissé assez de sang dans les veines pour que je puisse encore le répandre à votre service.

CHARLOTTE.

Tout ce que je pourrais dire n'ajouterait rien à votre estime pour M. Laval, monseigneur! Vous savez s'il est noble et loyal et si l'humble orpheline avait le droit de prétendre à une si haute alliance.

URBAIN.

Que dites-vous, Charlotte?

CHARLOTTE.

M. le duc sait ce que vous êtes et ce que vous valez, monsieur! mais ce qu'il ne sait pas assez peut-être, c'est ce dévouement aveugle que vous avez pour lui, cette reconnaissance sans bornes, cette amitié à toute épreuve qui vous le font regarder comme un frère, et dont votre cœur est si pénétré, que vous donneriez avec joie votre existence pour la sienne.

LE DUC.

Je le sais, madame, et je ne l'oublierai pas.

CHARLOTTE.

Je vous l'ai dit, Urbain, et je suis heureuse de vous le redire devant M. le duc; ce nom que vous m'avez donné, je serai digne de le porter; cette main loyale que vous m'avez tendue, j'oserai la presser dans la mienne. (Elle saisit la main d'Urbain.)

URBAIN.

Charlotte!

CHARLOTTE, au duc.

Que Dieu garde Votre Altesse! (Elle sort.)

SCÈNE VIII

LE DUC, URBAIN.

URBAIN, à part.

Elle a serré ma main, j'ai vu ses lèvres me sourire!... m'aimera-t-elle donc un jour?

Digitized by Google

LE DUC, à part.

Charlotte est sa femme, et contre lui, je ne peux rien! non, rien!

URBAIN.

Ainsi, monseigneur, vous voilà sur le champ de bataille, et Urbain n'est pas le premier que vous ayez appelé aux armes! Par bonheur, j'ai devancé votre appel, et je vous apporte mon épée ; mais que m'a dit Brissac tout à l'heure? Votre Altesse hésite encore?

LE DUC.

Moi? Brissac ne sait ce qu'il dit, mon cher Urbain. Le sort en est jeté! ce qu'il me faut, maintenant, c'est l'émotion de la lutte, le bruit de la bataille.

URBAIN.

A la bonne heure, vive Dieu! je craignais déjà que Votre Altesse ne condamnât au repos le bras qui me reste libre.

LE DUC.

Y pensez-vous, Urbain? Vous n'êtes pas remis de votre blessure, et vous voulez combattre?

URBAIN.

Bon! cela achèvera ma convalescence. Aussi bien ai-je à cœur de me retrouver en face du maudit Gascon de qui j'ai reçu ce coup de Jarnac, et qui s'est engagé, dit-on, parmi les coupe-jarrets de M. d'Epernon.

LE DUC.

Ne parlez-vous pas d'un certain Salvignac?

URBAIN.

Justement.

LE DUC.

Morbleu! c'est moi qui, en refusant de l'admettre parmi les gentilshommes de ma maison, ai réveillé une vieille rancune endormie!... Votre blessure est légère au moins?

URBAIN.

Je n'en souffre plus, bien qu'elle ait mis un moment ma vie en danger. (Souriant.) Le ciel et l'enfer avaient résolu de me sauver, monseigneur ; c'est une sorcière qui a posé le premier appareil; c'est un ange qui a achevé de me guérir.

LE DUC.

Eh bien! vous devez à cet ange de ne pas l'abandonner sans défense au milieu d'une ville que la guerre va mettre en feu. Je vous en prie, Urbain, retournez avec votre femme auprès de ma mère, et réservez-moi pour d'autres temps un courage que trahiraient vos forces.

Digitized by Google

URBAIN.

Vous trouverez bon que je reste sourd à votre prière, monseigneur, au moins pour ce qui me regarde. Un serviteur dévoué de madame la duchesse nous accompagne. Je lui confierai madame de Laval. Dans une heure, elle aura quitté Paris; mais où combattra M. de Guise, je combattrai. J'ai été à la peine, pardieu! et je réclame le droit d'être à l'honneur. Je ne veux pas qu'un autre que moi ouvre à Votre Altesse les portes du Louvre.

LE DUC.

Vous le voulez, Urbain? soit! mais que madame de Laval ne reste pas un moment de plus dans cette maison d'où va partir le signal de la lutte. Allez, Urbain, et dites-lui qu'en vous donnant l'amour de l'épouse, elle me garde... l'amitié d'une sœur.

URBAIN.

Nous serons deux à vous aimer, monseigneur. (Le duc serre la main d'Urbain; Urbain sort.)

SCÈNE IX

LE DUC, puis MAYNEVILLE, SAINT-PAUL, BRISSAC, POULAIN, BUSSY-LECLERC, ET LES AUTRES MEMBRES DU COMITÉ DES SEIZE.

LE DUC.

Allons! folie! chimère! ce n'est plus le cœur d'un amant qui sied au duc de Guise, c'est le cœur d'un roi!

POULAIN, entrant.

Voici monsieur le duc!

LE DUC.

Entrez, messieurs, entrez! salut, maître Bussy! (Tous les personnages entrent en scène et se rangent autour du duc; Poulain va refermer la fenêtre.)

BUSSY.

Vous voyez que nous sommes exacts au rendez-vous, monseigneur? nous venons prendre vos ordres. Aussi bien, n'y a-t-il plus une minute à perdre. Toutes nos démarches sont éventées, tous nos plans déjoués par un traître sur qui nous n'avons pas encore pu mettre la main, et qui, si nous ne précipitons l'événement, nous fera tous pendre.

POULAIN.

Ah! le coquin!

BUSSY.

Patience, maître Poulain, il ne perdra rien pour attendre. Si je l'attrape une fois, c'est moi qui vous le pendrai au

Digitized by Google

bout d'une pique, la tête en bas. Je vous en donne ma parole ! Qu'avez-vous?

POULAIN.

Rien !

BUSSY.

J'ai dit à Votre Altesse le péril où nous sommes ; j'ajoute que jamais occasion plus favorable ne se présentera de prendre le renard dans son terrier. L'entrée des Suisses, ordonnée ce matin par le roi, a exaspéré la populace. S'ils sont quatre mille, nous avons pour nous, avec vos Albanais et vos gentilshommes, la garde bourgeoise, les écoliers, les mariniers du port, les clercs du palais, les moines et nos femmes ! C'est plus qu'il n'en faut pour culbuter ces quatre mille satans en habits rouges. Bref, attendre, c'est tout perdre ; agir, c'est tout gagner. Que décide Votre Altesse ?

LE DUC.

Vous n'aviez pas besoin de me convaincre, maître Bussy, et vous pouviez vous épargner ces frais d'éloquence. Comme vous tous, plus que vous tous, messieurs, j'ai résolu d'agir, et je ne serai pas le dernier, je vous jure, à tirer l'épée pour la gloire de l'Union et le salut d'une juste cause.

LES LIGUEURS.

Vive monseigneur de Guise !

BRISSAC, bas à Saint-Paul.

Ah ! ah ! il paraît que le vent a tourné.

LE DUC.

Le roi, en ordonnant de visiter les maisons des ligueurs pour en déloger nos officiers, en faisant entrer sa garde suisse dans la ville, pour la mettre au pillage ; le roi, dis-je, a levé le masque, et nous a délivrés d'un dernier scrupule. En attaquant, il rend la défense légitime ; qu'il ne s'en prenne donc qu'à lui d'une guerre qu'il aura lui-même provoquée ; et maintenant, messieurs, la dague au poing, et ne nous arrêtons qu'au Louvre !

TOUS.

Vive monseigneur de Guise !

LE DUC.

Vous, Saint-Paul, distribuez les postes ! dans un quart d'heure, je serai à cheval, messieurs, et je vous attendrai aux Tournelles. C'est là que doivent se porter nos premiers efforts.

BUSSY.

Soyez tranquille, monseigneur, dans un quart d'heure le tocsin sonnera à toutes les églises, et le signal partira de Notre-Dame.

Digitized by Google

LE DUC.

La partie est belle, messieurs! je compte sur vous pour la gagner!

TOUS.

Vive la ligue! vive Guise! (Le duc sort, suivi de Mayneville et de Brissac.)

SCÈNE X

SAINT-PAUL, POULAIN, BUSSY-LECLERC, LIGUEURS, puis MADAME POULAIN.

BUSSY, se frottant les mains.

Par ma foi! voilà un beau jour! un jour comme nous n'en avions pas vu depuis la Saint-Barthélemy, de glorieuse mémoire!

POULAIN, à part.

Enragé!

BUSSY.

Plaît-il?

POULAIN.

Rien!

BUSSY.

Vous avez l'air soucieux, compère! Est-ce à cause de notre espion? prenez patience, vous dis-je, je vous promets de l'étrangler, de le noyer, de l'écarteler, et de le brûler vif, à moi tout seul!

POULAIN, à part.

Ouf!

SAINT-PAUL.

Or ça, distribuons-nous la besogne et allumons les mèches.

BUSSY.

Tout est réglé, capitaine. Crucé, avec ses écoliers, s'empare de la place Maubert; Compan, avec les mariniers, prend position aux Innocents. Je me charge en personne des deux Châtelets... quant à l'hôtel des Tournelles...

POULAIN.

Surtout, maître Bussy, n'y envoyez pas la garde bourgeoise! Elle crie beaucoup, c'est vrai, mais elle se bat mal et fait plus de bruit que de besogne.

BUSSY.

Eh corbleu! maître Poulain, raison de plus pour l'envoyer à l'hôtel des Tournelles qui est à peine gardé et qui ne sera pas défendu. (Madame Poulain entre en scène et s'arrête pour écouter; Bussy continue.) Entraînée par vous, d'ailleurs, la garde bourgeoise ne reculera pas.

Digitized by Google

POULAIN.

Comment?

BUSSY.

C'est vous qui commanderez l'attaque des Tournelles.

POULAIN.

Moi?

MADAME POULAIN, à part.

Miséricorde! mon mari est mort!

BUSSY.

Allons, madame Poulain! le baudrier de votre mari, son épée! hâtons-vous!

MADAME POULAIN, apportant à Poulain son épée et son baudrier.

Voilà, maître Bussy, voilà! (Tumulte au dehors.)

BUSSY.

Entendez-vous nos écoliers? vous verrez qu'ils n'attendront pas les violons pour commencer la danse!

MADAME POULAIN, bas à Poulain en l'aidant à boucler son ceinturon.

Seigneur Dieu, mon ami! n'est-ce pas aux Tournelles que Crillon?...

POULAIN, bas.

Oui, tais-toi!

SAINT-PAUL, bas à madame Poulain.

Comment! vous pleurez?

MADAME POULAIN.

Ah!

SAINT-PAUL.

N'avez-vous pas votre cousin pour vous consoler?

MADAME POULAIN.

Je me moque bien de mon cousin, monsieur, quand on va me tuer mon mari!

SAINT-PAUL, riant.

Bah!

BUSSY.

Allons, allons, en route!

SAINT-PAUL.

Aux Tournelles!

TOUS.

Aux Tournelles! (Ils sortent en entraînant Poulain que Bussy arrache des bras de sa femme; madame Poulain les suit; au même moment Urbain et Charlotte rentrent en scène suivis d'un valet.)

Digitized by Google

SCÈNE XI

URBAIN, CHARLOTTE, UN VALET.

URBAIN.

Vous pouvez partir, madame.

CHARLOTTE.

J'obéis à vos ordres, monsieur, mais contre mon gré. Partout où un danger vous menace, ma place est auprès de vous.

URBAIN, se retournant vers le valet.

Dominique, selle les chevaux, sans perdre un instant; la petite ruelle est libre; c'est par là que vous gagnerez le quai, et par le quai la route de Joinville. Va! (Dominique sort.) Votre place est auprès de moi, dites-vous? non, madame! que la place d'une femme soit auprès d'un mari qu'elle aime, à la bonne heure! mais pourquoi partagerait-elle les dangers d'un mari qu'elle n'aime pas? Pardonnez-moi de m'être mépris au sens des paroles que vous m'avez adressées devant M. de Guise! Pardonnez-moi d'avoir pu croire un moment qu'elles s'inspiraient d'un autre sentiment que celui du devoir! La froideur glaciale de votre accueil m'a bien vite rappelé à la réalité, que je suis confus d'avoir oubliée.

CHARLOTTE.

Urbain!

URBAIN.

Je suis un ingrat, n'est-ce pas? je devrais me souvenir des soins que vous m'avez donnés, du dévouement dont vous avez fait preuve! Il est d'autant plus méritoire, sans doute, que votre cœur y avait moins de part; mais une âme haute et bien placée sait mettre de la passion jusque dans l'accomplissement du devoir, n'est-il pas vrai? Eh madame! que ne me laissiez-vous mourir? cela eût été moins cruel que de me rappeler à la vie, pour me condamner au supplice que j'endure.

CHARLOTTE.

Ah! que ne suis-je morte moi-même!

URBAIN.

Vous, mourir, Charlotte! pourquoi? jeune, belle, adorée; que parlez-vous de mourir? ai-je donc commis un crime, pour que la mort vous semble préférable à mon amour? non! non! avouez-le! mon seul crime est de vous aimer! Mais alors, pourquoi avez-vous accepté ma main? n'étiez-vous pas libre? forçait-on votre volonté? La tendresse maternelle de madame de Nemours vous eût-elle imposé un

Digitized by Google

mariage odieux ? il suffisait pour le rompre, d'un seul mot de votre bouche ! eh bien, ce mot, vous deviez le dire, madame! vous deviez, au prix même d'un scandale, nous épargner à tous deux d'éternels regrets!

CHARLOTTE.

Ce mariage, Urbain, j'avais supplié madame la duchesse de ne pas le laisser s'accomplir ; elle a résisté à mes prières et je n'ai pas su résister à ses ordres. Si je suis coupable, ce n'est pas de déloyauté, mais seulement de faiblesse.

URBAIN.

Qu'il soit donc fait selon votre volonté, madame! C'est à moi de réparer la faute de madame la duchesse!... A défaut d'un cloître, vous trouverez auprès d'elle une solitude, un repos que je ne troublerai plus ; vous n'entendrez plus parler de moi, et, si je ne vous promets pas l'oubli, je vous promets du moins une séparation éternelle.

CHARLOTTE, sanglotant.

O Dieu !

URBAIN.

Charlotte, vous pleurez! Ah! que veulent-elles dire, ces larmes? ce n'est pas la première fois que je les vois couler! orsque, penchée à mon chevet, vous sembliez vouloir me disputer à la mort, c'est à ces larmes que j'ai dû de vivre!... L'espoir qu'elles m'ont donné, le bonheur qu'elles m'ont fait entrevoir, ne sont-ils que des mensonges ? non ! non ! Tu ne m'as pas sauvé pour me faire mourir ! (A genoux.) Charlotte, prends pitié de moi, je t'aime! ne me condamne pas à cette angoisse d'être séparé de toi, sans savoir ce qui nous sépare!... Ne réduis pas au désespoir un cœur qui n'est qu'à toi, qui ne bat que pour toi! Si tu ne peux m'aimer, souffre au moins que je t'aime! (Il se relève.) Quoi! pas un mot!... Des larmes! rien que des larmes! (Dominique rentre en scène.) Dominique vous attend, madame ; permettez-moi d'aller vous tendre l'étrier.

CHARLOTTE, à demi-voix.

Urbain, ne me maudissez pas?

URBAIN.

Je souhaite que vous soyez heureuse! (Il offre la main à Charlotte et sort avec elle ; Dominique les suit; madame Poulain rentre en scène.)

SCÈNE XII

MADAME POULAIN, puis URBAIN.

MADAME POULAIN, toujours pleurant.

Ah! c'est ma faute! Pauvre homme! sans moi, il n'eût

Digitized by Google

jamais été au Louvre; et s'il n'eût pas été au Louvre le roi n'eût pas envoyé Crillon aux Tournelles, et à l'heure qu'il est je ne serais pas veuve, ou c'est tout comme!... car je connais mon mari! il n'aura jamais l'esprit de se tirer de là!... Hélas! j'ai pu avoir des torts envers lui, mais je ne voulais pas sa mort, Seigneur Dieu! et s'il n'en doit pas réchapper, je fais vœu de ne jamais revoir mon cousin!... jamais! (Elle se laisse tomber en sanglotant sur une chaise.)

URBAIN, rentrant en scène sans voir madame Poulain.

Allons! s'il faut mourir pour être aimée d'elle, une balle peut me rendre ce service, pardieu! (Apercevant madame Poulain.) Qu'avez-vous?

MADAME POULAIN.

Hélas! monsieur... mon mari vient de partir pour prendre d'assaut l'hôtel des Tournelles.

URBAIN.

Eh bien, il en reviendra quand il l'aura pris.

MADAME POULAIN.

Malheureusement non, monsieur... Crillon doit surprendre les assaillants et les mettre en pièces.

URBAIN.

Crillon! comment savez-vous?...

MADAME POULAIN, à part.

Aïe!

URBAIN.

Par votre cousin peut-être?... M. de Salvignac?

MADAME POULAIN.

Justement, monsieur!... c'est lui qui... en voyant le danger que...

URBAIN.

Et qui attaque les Tournelles? la garde bourgeoise?

MADAME POULAIN.

Oui, monsieur!... avec mon mari.

URBAIN.

Elle sera écrasée.

MADAME POULAIN, pleurant.

Oui, monsieur!... avec mon mari.

URBAIN.

Je cours aux Tournelles, et je prends la place de maître Poulain.

MADAME POULAIN.

Vous, monsieur?...

URBAIN.

Je vous réponds que Crillon trouvera à qui parler.

Digitized by Google

MADAME POULAIN.

Ah! brave jeune homme! vous exposer ainsi pour mon mari!

URBAIN.

Je suis homme de guerre, madame Poulain, et je ne crains pas la mort! (A part.) Je la désire, peut-être. (Haut.) Votre mari vous reviendra sain et sauf, je vous le promets.

MADAME POULAIN.

Que Dieu soit avec vous! monseigneur, et qu'il vous récompense!

URBAIN.

Adieu! (Il sort.)

SCÈNE XIII

MADAME POULAIN, puis JEANNE et JEAN-CLAUDE.

MADAME POULAIN.

Si jeune! si beau! si brave! Ah! Dieu fasse qu'il vive, et que je puisse lui prouver ma reconnaissance! Je ne puis tenir en place; il faut absolument que j'aille voir ce qui se passe. (Elle met à la hâte sa mante et sa coiffe; Jeanne et Jean-Claude entrent sans être aperçus de madame Poulain.)

JEANNE.

Tu l'as vu, n'est-ce pas? Tu le reconnaîtras?

JEAN-CLAUDE.

Oui, bonne dame, entre mille.

MADAME POULAIN, se retournant.

Que voulez-vous? que demandez-vous?

JEANNE.

M. Miron n'est-il pas ici?

MADAME POULAIN.

Qui? le médecin du roi?

JEANNE.

L'ami de M. de Laval.

MADAME POULAIN.

Vous avez raison, je l'oubliais; c'est l'ami de ce digne jeune homme!

JEANNE.

Il devait me rejoindre chez vous; me permettez-vous de l'attendre?

MADAME POULAIN.

S'il compte y voir son malade, il ne l'y trouvera plus. M. de Laval est aux Tournelles, à la tête de la garde

Digitized by Google

bourgeoise, mais puisque vous êtes de ses amis, soyez les bienvenus chez moi! Les amis de M. de Laval sont les miens. Ah! digne jeune homme! digne jeune homme! (Elle sort en courant.)

SCÈNE XIV

JEANNE, JEAN-CLAUDE.

JEANNE.

Aux Tournelles! Tu l'as entendue?

JEAN-CLAUDE.

Oui, bonne dame.

JEANNE.

Et tu es sûr que M. Miron a reçu mon message?

JEAN-CLAUDE.

Je le lui ai remis moi-même.

JEANNE.

C'est bien, il viendra. Je le tiens donc enfin!... Tu m'as promis une reconnaissance éternelle, Jean-Claude, un dévouement sans bornes! l'heure est venue de m'en donner une preuve.

JEAN-CLAUDE.

Parlez, bonne dame.

JEANNE.

Sais-tu ce que j'attends de toi? (Jean-Claude, sans répondre, tire un couteau de sa poche, et le montre à Jeanne.) C'est bien! sais-tu qui tu dois frapper?

JEAN-CLAUDE.

Urbain de Laval.

JEANNE.

Comment m'as-tu si bien devinée?

JEAN-CLAUDE.

Tout à l'heure, quand il a passé devant nous, sa mort était dans votre regard.

JEANNE, tirant un parchemin de sa poche et le présentant à Jean-Claude.

Tiens, voilà un ordre du roi qui met tes jours en sûreté.

JEAN-CLAUDE, repoussant le parchemin.

A quoi bon? Ce n'est pas à l'ordre du roi que j'obéis, bonne dame, c'est au vôtre; votre ennemi est mon ennemi; condamnez-le, je le tue!

JEANNE.

Je ne l'ai pas encore condamné; mais descends dans la rue et tiens ton œil fixé sur cette fenêtre. Si elle s'ouvre,

Digitized by Google

tout sera dit. Pars, sans perdre un instant, et frappe Urbain, en lui disant : « C'est Jeanne Lenoir qui te tue! »

JEAN-CLAUDE.

Fût-il au milieu de mille soldats, bonne dame, je le frapperai.

JEANNE.

Écoute ! Quelqu'un vient; Miron, sans doute. Ouvre cette porte et laisse-le passer. (Jean-Claude ouvre la porte et s'efface, Miron entre rapidement en scène sans voir Jeanne ni Jean-Claude.)

MIRON, appelant.

Urbain ! Urbain !

JEANNE, à Jean-Claude.

Va ! (Jean-Claude sort et referme la porte.)

SCÈNE XV

MIRON, JEANNE.

MIRON, se retournant.

Ah ! te voilà ?

JEANNE.

Je vous remercie d'être venu.

MIRON.

J'ai cru que ces maudites barricades ne me permettraient pas d'arriver jusqu'ici.

JEANNE.

Je vois à votre émotion que je n'ai rien à vous apprendre ; le roi vous a tout dit, sans doute ? Eh bien, vous voyez que je tiens parole. Je vous avais dit que je me vengerais sur Urbain. (Montrant le parchemin.) Sa vie est entre mes mains !... C'est à vous, maintenant de le perdre ou de le sauver. Où est mon fils ?

MIRON.

Malheureuse ! si tu savais !...

JEANNE.

Je ne veux savoir qu'une chose. Où est mon fils ?

MIRON.

Et si je te le rendais, qu'en ferais-tu ?

JEANNE.

Puissances du ciel ! tu demandes à une mère ce qu'elle ferait de son enfant !... Je l'aimerais ! n'est-ce pas assez ?

MIRON.

Non, si avec cet amour aveugle tu ne lui apportes que la honte et le désespoir !... sais-tu seulement d'où tu le feras

Digitized by Google

déchoir ? C'est son bonheur, sa gloire, sa vie peut-être que tu vas lui prendre ! et que lui offriras-tu en échange ? un nom exécré, une mère promise aux flammes du bûcher ! Crois-tu qu'il sera bien fier de tes caresses ? bien reconnaissant de ton amour ? Aux malédictions du monde veux-tu encore ajouter les malédictions de ton fils ?

JEANNE.

Ah !... tu dis vrai ! Aveuglée par ma tendresse, je ne songeais pas, je ne comprenais pas qu'un fils peut maudire sa mère !... Eh bien, je ne me nommerai pas ! je me tairai ! Il ne saura jamais qui lui a donné le jour ! mais au moins je pourrai le voir, entendre sa voix, me cacher dans l'ombre pour le suivre des yeux !... Toucher sa main, peut-être, et lui dérober l'aumône d'une caresse ! Rends-moi mon fils et je te promets que je lui épargnerai la honte de connaître sa mère.

MIRON.

Qui me répond de toi ?

JEANNE.

Mon amour.

MIRON.

Ton amour même te trahira.

JEANNE.

Non !... que Dieu m'en soit témoin !

MIRON.

Dieu ?

JEANNE.

Oui, ce Dieu que je reniais et que j'invoque ! La femme est à Satan avec la haine, la malédiction, la vengeance !... mais la mère est à Dieu, avec le dévouement, la foi, l'amour !... Un mot de toi peut faire ce miracle !... Au nom de mon fils, tu me conjurais de sauver Urbain ; au nom d'Urbain, rends-moi mon fils !

MIRON, après un silence.

Non, la mort est moins horrible que le malheur de t'avoir pour mère.

JEANNE, avec rage.

Ah !

MIRON.

Je le sauverai, d'ailleurs ! cet ordre du roi, qui le condamne, je le ferai révoquer ; si ce n'est assez pour le garder de tes coups, je veillerai moi-même sur sa vie, je m'attacherai, s'il le faut, à cette porte.

JEANNE.

Urbain n'est plus ici.

Digitized by Google

MIRON.

Grand Dieu !

JEANNE.

Ouvre cette fenêtre ! (Miron court à la fenêtre et l'ouvre. Que vois-tu ?

MIRON.

Des hommes en armes !... un jeune paysan qui fuit !... il franchit une barricade ! il disparait à l'angle de la rue !

JEANNE.

C'est bien ! je suis vengée ; c'est toi qui as condamné Urbain.

MIRON.

Que veux-tu dire ?

JEANNE.

Je veux dire que ce paysan va exécuter les ordres du roi et qu'Urbain va mourir.

MIRON.

Ah !

JEANNE.

Tu as donné toi-même le signal qu'attendait son bourreau.

MIRON.

Misérable ! qu'as-tu fait ? Urbain est ton fils !

JEANNE.

Mon fils !

MIRON.

Oui, ton fils, qui a remplacé dans son berceau le fils mort de René de Laval... son frère !

JEANNE.

Urbain... mon fils ! tu ne me trompes pas ?... Oh ! non, car tu pleures ! Urbain ! mon enfant ! ah ! je le sauverai ! (Elle sort en courant ; Miron la suit.)

Digitized by Google

SIXIÈME TABLEAU

Le quartier des Tournelles

L'hôtel des Tournelles à droite du public; autour de l'hôtel, des fossés défendus par des parapets. — Au fond, et à gauche, des maisons praticables. — A droite, sur le premier plan, une grande futaille dans laquelle un homme peut facilement entrer; le quartier semble désert. — Des obstacles, commencés à la tête de chaque rue aboutissant au carrefour, sont à demi-renversés et abandonnés.

SCÈNE PREMIÈRE

POULAIN, BRIGARD, SOLDATS DE LA GARDE BOURGEOISE.

BRIGARD.

Avancez donc, commandant Poulain! vous voyez bien que la place est déserte et qu'il ne part de l'hôtel des Tournelles aucune arquebusade.

POULAIN, à part.

On m'avait assuré, au Louvre, que Crillon y ferait entrer du canon.

BRIGARD.

On nous disait bien que la position serait à peine défendue. Le roi réserve toutes ses forces pour nous disputer le Louvre et ses environs.

POULAIN.

Mais si le plan de nos ennemis était de nous laisser nous engager dans toutes ces rues et ruelles, et de nous y prendre en tête et en queue?

BRIGARD.

Allons donc! les gens du roi avaient en effet essayé de fermer ces rues et d'y tenir d'abord; mais en voyant le soulèvement général ils ont battu en retraite. Ne voyez-vous pas que toutes les portes, toutes les fenêtres sont closes et muettes?

POULAIN.

Oui, tout cela est tranquille. (A part.) Trop tranquille.

Digitized by Google

BRIGARD.

Il faut sommer la place de se rendre.

POULAIN.

Ne précipitons pas les choses ; on ne doit rien faire avant que le signal de l'attaque nous soit donné par le bourdon de Notre-Dame. (Bruit au dehors, cris, tumulte.) Qu'est-ce que cela ?

BRIGARD.

Attention, vous autres !

POULAIN, effrayé.

Ce sont les Suisses de Crillon... nous sommes tombés dans un traquenard.

BRIGARD.

Eh ! non, c'est Bussy à la tête des écoliers... Je ne me trompe pas, c'est une femme qu'il traîne sur le pavé !... une hérétique, sans doute !

SCÈNE II

LES MÊMES, BUSSY, JEANNE, ÉCOLIERS.

BUSSY, tirant brutalement Jeanne après lui.

Mieux que cela ! une sorcière !

LES BOURGEOIS.

Une sorcière !

BUSSY.

Oui, celle que le roi a reçue hier au Louvre ! un des nôtres l'a reconnue ! des fagots, mes amis ! nous commencerons la journée par un beau feu de joie !

POULAIN.

Comment ! brûler une femme !

JEANNE, courant à Poulain.

Ah ! vous me protégerez, vous me défendrez, vous !

BUSSY.

Ouais ! vous connaissez des sorcières, maître Poulain !

POULAIN.

Moi ! pas du tout ! (A part.) Il ne me manquerait plus que ça ?

LES ÉCOLIERS.

Au feu ! la sorcière ! au feu !

JEANNE, à elle-même.

Ah ! si ces hommes me tuent, qui désarmera Jean-Claude ? qui sauvera Urbain ?

Digitized by Google

BUSSY.

Des fagots!

LES ÉCOLIERS.

Des fagots!

JEANNE.

Arrêtez! par grâce, écoutez-moi! si je meurs un autre va mourir ici, un autre, que moi seule je peux sauver! Il mourra, entendez-vous bien, et je ne veux pas qu'il meure!

BUSSY.

Peux-tu sauver quelqu'un, toi qui es maudite en ce monde et damnée dans l'autre?... sornettes que tout cela! au feu!

TOUS.

Au feu!

JEANNE.

Eh bien, puisque vous n'êtes que des bourreaux, mettez-vous à l'œuvre!... faites-moi souffrir toutes les tortures! avec la pointe de vos dagues, déchirez ma chair! avec des fers rougis au feu, brûlez-la!... en prolongeant ma vie, prolongez mon supplice!... mais laissez-moi assez de forces pour sauver celui que je viens défendre! Quand j'aurai détourné le coup qui le menace, oh! alors, jetez-moi vivante encore sur votre bûcher, et je ne vous demanderai pour moi ni grâce ni merci!

BUSSY.

A qui peux-tu donc t'intéresser si fort, réprouvée?

POULAIN, ému.

Qui sait? à un enfant peut-être?

JEANNE.

Ah! celui-là du moins a compris que je pouvais être mère!

BUSSY.

Ah! c'est pour un enfant à toi que tu veux vivre! maudit soit l'enfant, comme maudite est la mère! meure la louve, meure le louveteau!

TOUS.

Oui, à mort! (Le bourdon de Notre-Dame se fait entendre.)

POULAIN, vivement.

Écoutez! c'est le signal! vous êtes attendu au Châtelet, maître Bussy, et vous perdrez votre temps à brûler ici cette excommuniée.

BUSSY.

Vous avez raison; mais l'eau purifie aussi bien que le feu, et l'eau remplit ces fossés; jetons-y la sorcière!

TOUS.

Oui! oui!

Digitized by Google

JEANNE.

Ah ! je lutterai, je me défendrai... Je ne veux pas mourir encore !

BUSSY.

Un bâillon, une pierre au cou, et à l'eau la sorcière !

TOUS.

A l'eau, la sorcière !

JEANNE.

Mon Dieu ! mon Dieu, secourez-moi ! (On entoure Jeanne, on l'emporte, et on la précipite dans les fossés de l'hôtel des Tournelles.)

BUSSY.

A présent, maître Poulain, à vous les Tournelles ! à nous autres le Châtelet !... en avant !

LES ÉCOLIERS.

En avant ! (Ils sortent conduits par Bussy.)

SCÈNE III

POULAIN, BRIGARD, BOURGEOIS, puis URBAIN.

POULAIN.

Pauvre femme ! je l'ai sauvée du feu, mais...

BRIGARD.

Eh bien, commandant Poulain, attendez-vous que ces portes s'ouvrent d'elles-mêmes ?

POULAIN, à part.

On aura changé le plan de défense ; Crillon ne doit pas être là. (Haut.) Vous avez raison, compère... prenez des haches, vous autres, et enfoncez cette porte. (Quelques bourgeois armés de haches frappent sur la porte, à part.) Rien ne bouge... l'ennemi ne se montre pas... montrons-nous ! (Haut et tirant son épée.) Vive la ligue et monseigneur de Guise !

URBAIN, entrant.

J'ai cru que je n'arriverais jamais ! partout des barricades ! Ah ! vous voilà, maître Poulain ; je viens prendre votre place.

POULAIN.

Prendre ma place ! j'ai promis à M. de Guise de prendre les Tournelles, monsieur, et je les prendrai !

URBAIN.

Soit ! mais vous me permettrez d'y entrer après vous ! (La porte tombe.)

Digitized by Google

POULAIN.

Victoire ! en avant ! (Les Suisses paraissent tout à coup sur le seuil et à toutes les fenêtres de l'hôtel des Tournelles. Poulain, qui s'était avancé l'épée haute, recule épouvanté.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, CRILLON, SOLDATS DE LA GARDE SUISSE.

POULAIN, à part.

Crillon était là ! sauve qui peut ! (Il se cache dans la futaille à droite.)

CRILLON, l'épée à la main, suivi d'officiers.

Bas les armes, rebelles! bas les armes !

URBAIN.

Nous rendre sans combattre ? jamais! je suis venu ici pour vaincre ou pour mourir. En avant, mes amis, en avant ! (Suivi de quelques bourgeois, Urbain s'élance vers Crillon ; combat. — Les bourgeois sont entourés et désarmés.)

CRILLON.

Tout rebelle pris les armes la main devrait être passé par les armes... mais je ne ferai casser la tête qu'au chef de ces héros de boutique; qui vous commandait?

POULAIN, montrant la tête, à part.

Je suis mort ! (Il disparaît dans son tonneau.)

URBAIN, s'avançant.

C'était moi !

CRILLON.

Vous, monsieur de Laval ?... Soldats! reprenez vos rangs ! (Les soldats reprennent leurs rangs ; les bourgeois se sauvent.) Pardieu ! vous méritiez de commander à de meilleurs soldats !... les ordres du roi sont précis, monsieur, et je regrette de...

SCÈNE V

LES MÊMES, MIRON, MELITOR, puis JEAN-CLAUDE et JEANNE.

MIRON, accourant.

J'ai là un sauf-conduit du roi pour M. de Laval.

CRILLON.

Soyez-le bienvenu, monsieur Miron... Touchez là, monsieur de Laval, et au revoir!

MÉLITOR, entrant en scène et abordant Crillon.

Capitaine, je suis chargé d'un message qu'il vous sera aussi désagréable de recevoir qu'il m'a été déplaisant de vous l'apporter.

Digitized by Google

CRILLON.

Une lettre du roi!... donnez monsieur! (Crillon et Mélitor, avec les Suisses, occupent la droite du théâtre; Urbain et Miron sont à gauche...)

MIRON.

Oui, mon cher Urbain, vous êtes libre! Le roi fait grâce! (Pendant ce temps, Jean-Claude a paru, venant de gauche; il se glisse au milieu des débris de barricade, jusqu'à Urbain; au même moment, au-dessus du parapet du fossé, on voit paraître Jeanne le front ensanglanté et s'accrochant aux pierres; à la vue de Claude prêt à frapper, elle fait un dernier effort pour franchir le parapet.)

JEAN-CLAUDE.

Le roi fait grâce, mais la bonne dame te condamne et je te tue! (Il va pour frapper Urbain de son couteau.)

JEANNE, s'élançant.

Arrête! Jeanne a pardonné! (Elle tombe aux pieds d'Urbain.)

JEAN-CLAUDE, jetant son couteau.

Oh! la bonne dame!

URBAIN.

Jeanne blessée, mourante!

MIRON.

A nous de la secourir cette fois! (Urbain et Miron entraînent Jeanne défaillante; Jean-Claude les suit. Pendant ce jeu de scène, Crillon a lu avec dépit la lettre du roi.)

CRILLON.

Je n'ai pas bien lu!... Le roi me demande deux heures pour quitter le Louvre... Où va-t-il?

MÉLITOR.

A Chartres! que répondrai-je à Sa Majesté?

CRILLON.

Que je lui laisserai le temps de perdre sa couronne!... Allez, monsieur!...

CRIS, au dehors.

Vive la ligue!

CRILLON.

Enfin, nous allons avoir affaire cette fois à de vrais soldats. (Mélitor s'éloigne.)

CRIS, au dehors.

Vive la ligue! vive monseigneur de Guise!

CRILLON.

Ce sont les Albanais de M. de Guise! Mes amis, retranchons-nous ici et défendons le terrain pied à pied. (Les Suisses reconstruisent la barricade; elle est emportée par les Albanais du duc de Guise; Crillon et les siens reculent en combattant et disparaissent par la droite.)

Digitized by Google

SCÈNE VI

POULAIN, LIGUEURS ET SOLDATS, LE DUC, SAINT-PAUL, BRISSAC à cheval.

CRIS.

Vive Guise! vive la ligue! Victoire! (Poulain sort de son tonneau.)

POULAIN.

Tiens! nous sommes vainqueurs! (En ramassant son épée qu'il avait laissée à terre, il va jusqu'au duc de Guise, criant plus fort que les autres.) Victoire! vive la ligue! vive Guise!

LE DUC.

Qui cómmandait cette première attaque?

POULAIN.

Moi, monseigneur!

LE DUC.

Mes amis, les Tournelles et le Châtelet sont à nous; maintenant au Louvre!

TOUS.

Au Louvre! (On se met en marche.)

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Une salle de l'appartement du duc de Guise, à Blois.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, MAYNEVILLE, SAINT-PAUL, BRISSAC, QUELQUES GENTILSHOMMES LORRAINS, PAGES, VALETS.

Le duc et ses gentilshommes sont assis autour d'une table servie et éclairée par des flambeaux, les pages et les valets se tiennent debout derrière eux.

LE DUC, élevant son verre.

Au prochain triomphe de l'Union, messieurs! (Tout le monde garde le silence.) Eh quoi! pas un de vous ne me fait raison? En vérité nous avons l'air de faire un repas funèbre!

MAYNEVILLE.

Dieu veuille que ce n'en soit pas un, monseigneur!

LE DUC.

Comment! encore? Est-ce à cause de ce petit billet que j'ai trouvé tout à l'heure sous ma serviette et qui me dénonce les méchants desseins du roi? Eh bien, rassurez-vous, Mayneville; c'est le neuvième que je reçois d'aujourd'hui.

MAYNEVILLE.

Cela vous rassure, monseigneur?

LE DUC.

Cela me prouve que tous ces avis charitables sont de même origine, et que la reine-mère tiendrait fort à me voir quitter Blois, où les états réunis exigeaient ma présence; il fallait que le roi sentît toujours la main qui le domine; il m'a échappé à Paris, il ne m'échappera pas à Blois. D'ailleurs y eût-il vraiment quelque chose à risquer, je ne

Digitized by Google

donnerai pas au Valois sa revanche des barricades! Les états ont le droit de compter sur moi, et je ne leur ferai pas défaut.

BRISSAC.

Ma foi, monseigneur, je n'ai pas votre confiance; passe encore si vous logiez en ville, comme tous vos amis vous l'avaient conseillé; mais je ne serai pas tranquille, je l'avoue, tant que vous resterez dans ce maudit château où l'on peut vous prendre un jour ou l'autre, comme dans une souricière.

LE DUC.

Et qui donc en a les clefs, je vous prie? n'est-ce pas le duc de Guise, comme grand-maître de la maison du roi? Allez, allez, Brissac, si quelqu'un y est prisonnier, ce n'est pas moi.

MAYNEVILLE.

Vous oubliez qu'ils sont dix contre un, monsieur le duc.

LE DUC.

Gageons que cela n'effraye pas Saint-Paul!

SAINT-PAUL.

Puisque vous m'interrogez, monseigneur, m'est avis que la patte de velours cache ici la griffe, et que le roi ne vous caresse, comme il le fait, que pour vous endormir et vous égorger plus à l'aise.

LE DUC.

En vérité, vous lui faites trop d'honneur; tandis que vous lui prêtez de si noirs projets, savez-vous ce qui l'occupe? Ce pauvre roi pense dévotement au pèlerinage qu'il doit accomplir demain à Notre-Dame-de-Cléry.

SAINT-PAUL.

C'est donc qu'il veut lui demander de le délivrer de Votre Altesse, monseigneur.

LE DUC, riant.

Oh! pour cela, je n'en doute pas.

UN PAGE, entrant, au duc.

Monseigneur, un ordinaire du roi demande à parler à Votre Altesse.

LE DUC.

Un ordinaire?

LE PAGE.

C'est, dit-il, pour affaire qui intéresse le service de Sa Majesté.

LE DUC.

Qu'il entre. (Le page sort.)

SAINT-PAUL.

Que diable, messieurs les ordinaires viennent-ils faire ici?

Digitized by Google

SCÈNE II

LES MÊMES, MÉLITOR.

(Mélitor tient une lettre à la main et salue M. de Guise.)

LE DUC.

Ah! c'est vous, monsieur. Que me fait dire le roi?

MÉLITOR.

Ce message vous en informera, monsieur le duc. (Il remet la lettre à M. de Guise; le duc déplie la lettre et la parcourt des yeux.)

SAINT-PAUL, se levant et s'approchant de Mélitor, bas.

Et notre cousine, monsieur de Salvignac?

MÉLITOR.

Notre cousine?

SAINT-PAUL.

Oui, vous savez bien, madame de Chaventru?

MÉLITOR.

Madame Poulain?

SAINT-PAUL.

Chaventru de Poulain; justement! Elle ne vous a donc pas suivi à Blois?

MÉLITOR.

Madame Poulain adore à présent son mari.

SAINT-PAUL.

Bah!

MÉLITOR.

Elle l'appelle le vainqueur de Crillon.

SAINT-PAUL.

De sorte qu'elle n'a plus de cousins?

MÉLITOR.

Ni de Gascogne, ni de Lorraine. (Mélitor et Saint-Paul se saluent.)

LE DUC.

Tous les membres du conseil sont-ils convoqués?

MÉLITOR.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Je croyais que Sa Majesté devait se rendre demain de grand matin à Notre-Dame-de-Cléry.

MÉLITOR.

Le roi a contremandé son voyage, monsieur le duc.

Digitized by Google

LE DUC.

Il faut que le roi ait de graves motifs pour y renoncer. (Silence.) Il suffit, monsieur; dites à Sa Majesté qu'elle peut compter sur moi. (Mélitor salue et sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins MÉLITOR.

LE DUC, après un silence.

Le roi convoque son conseil pour six heures du matin, messieurs.

MAYNEVILLE.

Avant le jour?

SAINT-PAUL.

Et il ne va pas à Cléry?

BRISSAC.

Eh bien, monseigneur?

LE DUC, se levant.

Eh bien, messieurs, j'irai au conseil. (Tout le monde se lève.) Au point où j'en suis, un pas en arrière serait une lâcheté. J'accomplirai mon œuvre, ou j'y périrai! J'ai vu trop souvent la mort en face pour en avoir peur; c'est en marchant au-devant d'elle qu'on la fait reculer!.. Si l'un de vous hésite à me suivre...

SAINT-PAUL.

Nous ne parlions que pour vous, monseigneur; mais où vous irez, pardieu! nous irons tous!

TOUS.

Oui, tous! (Les valets enlèvent la table; un page entre en scène et s'approche du duc.)

LE PAGE.

Monseigneur, une dame masquée, qui descend à l'instant même de carrosse, dans la cour du château, prie instamment Votre Altesse de la recevoir.

LE DUC.

Elle n'a pas dit son nom?

LE PAGE.

Elle ne veut le dire qu'à monseigneur.

LE DUC.

C'est bien! Introduisez-la. (Le page sort, le duc reprend, en se tournant vers ses gentilshommes.) Devinez qui me demande audience, messieurs? une femme!

TOUS.

Une femme?

Digitized by Google

LE DUC.

La voici! (Le page introduit Charlotte; elle est masquée. En voyant les gentilshommes qui entourent le duc de Guise, elle s'arrête comme interdite; le duc fait quelques pas au-devant d'elle et reprend :) C'est à moi que vous voulez parler, madame? (Charlotte garde le silence.) A moi seul? (se tournant vers ses gentilshommes) Messieurs...

SAINT-PAUL, bas à Mayneville.

Harnibieu! En voici une qui prend bien son temps! (Les gentilshommes saluent le duc de Guise et se retirent.)

SCÈNE IV

LE DUC, CHARLOTTE.

LE DUC.

Parlez, madame, qui ai-je l'honneur?... (Charlotte se démasque.) Charlotte!

CHARLOTTE.

Madame de Laval, monseigneur, qui apporte à Votre Altesse les supplications d'une mère désespérée.

LE DUC.

C'est ma mère qui vous envoie?

CHARLOTTE.

Oui, monseigneur, et c'est en son nom que je vous parle. On trame un complot contre vous, et vous ne pouvez rester plus longtemps à Blois, sans vous exposer à une mort presque certaine. Une lettre de M. d'Epernon, saisie par des émissaires de M. de Mayenne, la présente comme inévible. Cette lettre a été comme un coup de foudre pour madame la duchesse; clouée sur un lit de douleur, elle ne pouvait accourir elle-même auprès de vous, et chaque heure qui s'écoulait pouvait être celle de votre mort. C'est alors que n'osant se fier qu'à moi du soin de vous transmettre cet avis suprême, elle m'a dit : « Mon fils a risqué sa vie pour votre époux, c'est à vous de sauver mon fils! » Vous voyez qu'il ne m'était pas permis d'hésiter; je suis venue et maintenant M. de Laval ne vous doit plus rien, monseigneur! j'ai payé la dette de mon mari.

LE DUC.

Votre langage est bien sévère, madame; si j'ai été coupable envers Charlotte, le suis-je donc envers madame de Laval?

CHARLOTTE.

Il ne s'agit pas de moi, monseigneur, mais de vos jours qui sont en danger, de votre mère qui vous appelle en pleurant et à qui j'ai promis de vous sauver.

Digitized by Google

LE DUC.

Rassurez-vous! Je suis encore debout! Mais à qui était adressée cette lettre de M. d'Epernon, je vous prie?

CHARLOTTE.

A M. de Lavalette, son frère.

LE DUC.

A-t-on retenu le messager?

CHARLOTTE.

Oui, monseigneur, et il a été reconnu pour appartenir à la reine-mère.

LE DUC.

Je m'y attendais. Ce dernier avis n'est qu'un piége, comme tous ceux que j'ai déjà reçus, pour me faire quitter la partie dans le moment même où je vais la gagner. En vérité, ce n'est pas le roi, ce sont mes amis, c'est ma famille, qui semblent conjurer ma perte, et si j'écoutais ces craintes imaginaires,.. mais c'est à ces craintes que je dois de vous revoir, Charlotte, j'ai tort de l'oublier.

CHARLOTTE.

Monseigneur!

LE DUC.

Que craignez-vous? n'est-ce pas au nom de ma mère, au nom de M. de Laval que vous êtes ici? Me croyez-vous assez peu d'honneur pour vouloir que vous maudissiez l'une et que vous déshonoriez l'autre!.. Connaissez mieux mon cœur, Charlotte... Oui, je souhaitais ardemment cette entrevue, et je remercie Dieu de me l'avoir donnée, non pour évoquer un passé dont mes remords empoisonneraient le souvenir, mais pour vous le faire oublier.

CHARLOTTE.

Si je n'en ai pas perdu la mémoire, monsieur le duc, c'est que j'ai voulu l'expier.

LE DUC.

Expiation cruelle, injuste, que celle qui condamne un cœur innocent à une éternelle douleur! Je suis loin, vous le voyez, de ces paroles de colère et de vengeance échappées d'abord à mon désespoir. En face du seul homme à qui je ne pouvais vous disputer, ce désespoir a fait place au repentir; cet amour, qui ne pouvait s'éteindre, s'est vaincu! Vous m'avez payé la dette de M. de Laval, disiez-vous? Cela est vrai; mais je n'ai pas acquitté la mienne!.. Depuis que vous avez rejoint ma mère dans son château, Urbain ne vous a pas revue! il n'a pas voulu vous revoir! Désespérant d'être aimé de vous, Charlotte, il a voulu s'éloigner; il m'a demandé lui-même le gouvernement de Péronne où

Digitized by Google

il est encore! Eh bien, ne comprenez-vous pas qu'en vous condamnant, c'est lui que vous condamnez? Le plus cruel supplice n'est-il pas de vous aimer sans espoir? Me forcerez vous à désirer cette mort dont on me menace, et qui ferait disparaître le seul témoin de ce passé qui vous sépare?

CHARLOTTE.

Il est un autre témoin que votre mort ne ferait point disparaître, monseigneur, c'est ma conscience! Sa voix ne peut me tromper et m'a dicté mon devoir; oui, Urbain souffre; oui, toutes ses larmes retombent brûlantes sur mon cœur! Mais votre honneur ne vous dit-il pas que j'ai raison de préférer sa douleur à sa honte! En répondant à son amour je me rendrais coupable d'une infamie que rien ne pourrait justifier. De ma faute, je ferais un crime! Ah! c'en est un déjà de ne pas être morte le jour où la volonté de votre mère a contraint la mienne!. Mais Urbain était à mes pieds, inanimé, sanglant! pour le sauver j'ai voulu vivre! et depuis...

LE DUC.

Depuis, vous n'avez pas eu le courage de mourir, n'est-ce pas?.. parce que vous l'aimiez!

CHARLOTTE.

Moi!... hélas! monseigneur, je n'ai le droit d'aimer personne. (Bruit de voix dans la coulisse.) Ecoutez!

LA VOIX D'URBAIN, dans la coulisse.

Où est le duc, messieurs?

CHARLOTTE.

Dieu! je ne me trompe pas!... c'est lui!

LE DUC.

Urbain. (Il veut s'élancer vers la porte d'entrée, Charlotte l'arrête.)

CHARLOTTE.

Arrêtez, monsieur le duc! En me cachant, je m'avouerais criminelle! qu'il entre! c'est de moi qu'il saura pourquoi je suis ici.

LE DUC.

Saura-t-il aussi pourquoi vous y êtes venue masquée, quand vous y veniez au nom de ma mère?

CHARLOTTE.

Ah! vous voyez bien que ce passé est irréparable, puisqu'il m'accuse, même innocente!

LE DUC, allant ouvrir une porte.

Entrez là! C'est mon oratoire; je vous en ferai sortir dès que le passage sera libre. (Il fait entrer Charlotte dans son oratoire, en referme la porte et prend la clef qu'il met dans la poche de son pourpoint; puis il va ouvrir la porte du vestibule.) Qu'y a-t-il donc, messieurs?

Digitized by Google

SCÈNE V

LE DUC, SAINT-PAUL, MAYNEVILLE, URBAIN, QUELQUES GENTILSHOMMES, puis BRISSAC.

SAINT-PAUL.

Il y a que M. de Laval a fait cent lieues à cheval pour venir vous chanter la même antienne que nous, monseigneur.

LE DUC.

Vous à Blois, Urbain!

URBAIN, serrant la main du duc.

Oui, monsieur le duc, et fort heureux d'y être, puisque j'arrive à temps pour partager vos périls.

LE DUC.

Vous êtes le premier qui ne me conseilliez pas de les fuir.

MAYNEVILLE.

Pour les fuir, monseigneur, il faudrait que les portes fussent ouvertes, et on les a fermées derrière M. de Laval.

LE DUC.

Eh bien, Péricard n'en a-t-il pas les clefs!

MAYNEVILLE.

Péricard les avait confiées à Perrin, votre valet de pied, sur qui il est impossible de mettre la main.

LE DUC.

Diantre! voici qui est grave, Mayneville! Il faut que ces clefs se retrouvent.

MAYNEVILLE.

Brissac et Péricard se sont mis en quête, monseigneur.

LE DUC.

Mon fils est-il rentré?

MAYNEVILLE.

Je l'ignore, monseigneur.

LE DUC.

Je vous serai obligé d'aller vous en informer. (Mayneville sort; Saint-Paul et les gentilshommes causent à voix basse; le duc reste sur le devant de la scène avec Urbain.) Ainsi, le bruit du prétendu danger que je cours ici est arrivé jusqu'à Péronne, mon cher Urbain?

URBAIN.

Oui, monsieur le duc, et je suis accouru à franc étrier pour me joindre à vos défenseurs.

LE DUC.

Quoi! sans même être tenté de rejoindre madame de Laval?

Digitized by Google

URBAIN, après un silence.

Ne me parlez plus d'elle, monseigneur.

LE DUC.

Ne l'aimez-vous plus ?

URBAIN.

Moi? (Serrant avec force la main du duc.) Je l'adore!... Mais qu'importe! si elle ne m'aime pas!

LE DUC.

Qui vous fait croire?...

URBAIN.

« Un jour, monseigneur, comme j'errais à cheval aux alentours de Péronne, je rencontrai sur ma route, une femme dont j'ai déjà parlé à Votre Altesse, et qui deux fois m'a sauvé la vie.

LE DUC.

Une certaine sorcière, je crois ?

URBAIN.

Oui, monseigneur; elle s'approcha de moi, me saisit la main et me regarda sans prononcer une parole. « Je pensais à toi, lui dis-je en souriant, et je me demandais tout bas si tu ne pourrais pas me donner un de ces philtres qui font aimer? — Non, me répondit-elle, mais peut-être puis-je briser l'obstacle qui te sépare de celle que tu aimes. » Et, sans ajouter un mot, elle s'éloigna. Je ne l'ai pas revue, et l'obstacle subsiste encore, puisque Charlotte ne m'a pas rappelé! Qu'elle vive heureuse! qu'elle m'oublie! mais pour Dieu! monsieur le duc, ne me parlez plus d'elle!

LE DUC, apercevant Brissac qui vient d'entrer.

Eh bien, Brissac, ces clefs ?

BRISSAC.

Impossible de découvrir ce maudit valet.

LE DUC, avec un peu d'agitation.

Comment Péricard a-t-il laissé ces clefs sortir de ses mains ?

BRISSAC.

Il est au désespoir et jure de ne pas dormir avant de les avoir r trouvées.

LE DUC.

La poterne du concierge est toujours libre, au moins ?

BRISSAC.

A cela près qu'il s'est barricadé dans sa maison, pour se mettre en garde, contre les assauts des pages du roi, qui en veulent à sa cave et à sa servante.

Digitized by Google

SAINT-PAUL.

C'est-à-dire que nous sommes prisonniers ?

LE DUC, à part.

Comment faire sortir Charlotte, à présent ! elle est en sûreté du moins ! personne n'entrera dans mon oratoire !

MAYNEVILLE, rentrant en scène.

Votre fils vient de se mettre au lit, monseigneur.

LE DUC.

Sans m'avoir embrassé ?

MAYNEVILLE.

Le prince est souffrant et prie Votre Altesse de l'excuser.

LE DUC.

Cette maudite fièvre ne le quittera-t-elle pas ? je vais le voir ! (A part.) Pauvre enfant ! pourvu... Allons ! pas de faiblesse ! (A Urbain.) Adieu, Urbain ! n'en déplaise aux sinistres augures qui m'entourent, je vous verrai demain, après ce conseil où mes amis redoutent un piége et où je pressens une victoire. (Baissant la voix.) Si pourtant l'événement leur donnait raison, qu'il vous souvienne de ce dernier embrassement de votre frère d'armes, mon cher Urbain. (Il l'embrasse.) Et s'il vous a jamais offensé... pardonnez-lui !

URBAIN.

Vous pardonner !

LE DUC, toujours à voix basse.

Devant la mort quel homme n'a pas besoin de pardon ? Mais non, je vivrai !... il me reste de trop grandes choses à faire pour ne pas vivre !... (Élevant la voix.) Nous nous reverrons, Urbain ! Messieurs, à demain. (Il sort.)

SCÈNE VI

URBAIN, MAYNEVILLE, SAINT-PAUL, BRISSAC, GENTILSHOMMES.

Moment de silence.

SAINT-PAUL.

Demain, nous serons tous morts, ou pour le moins fort malades ! Morbleu ! l'indisposition d'un enfant le fait trembler, et il ne veut pas voir l'abîme où il nous entraîne avec lui.

URBAIN.

Peut-être le voit-il, capitaine ; mais M. de Guise s'y précipitera tête baissée, plutôt que de reculer d'un pas.

MAYNEVILLE.

Vous nous avouerez du moins que le moment est mal chois pour s'occuper d'intrigues amoureuses.

Digitized by Google

URBAIN.

Que voulez-vous dire ?

MAYNEVILLE.

Que tout à l'heure, ici, nous avions laissé monseigneur avec une femme masquée, et que, selon toute apparence, elle ne sortira pas ce soir du château, puisque les portes en sont closes.

SAINT-PAUL.

Au fait, qu'est-elle devenue ?

MAYNEVILLE.

Vous le demandez ? La chambre de M. de Guise est à deux pas, capitaine, et, à moins qu'il n'ait enfermé la belle dans son oratoire...

SAINT-PAUL, riant.

Non ! ce n'est pas là que je l'irais chercher ! Mais qui diantre peut être cette femme ?

MAYNEVILLE.

Demandez-le à a sorcière, mon cher Saint-Paul ; elle vous le dira.

URBAIN.

La sorcière ?

MAYNEVILLE.

Oui, une vieille sibylle qui nous est arrivée ici depuis deux mois, et qui chaque nuit sans doute accompagne la reine-mère au sabbat ; car elle ne quitte pas son chevet.

BRISSAC, regardant à travers les vitraux de la croisée.

Pardieu ! monsieur de Mayneville, elle l'aura quitté ce soir, car je l'aperçois de l'autre côté de la cour, à la clarté de cette lanterne. A qui diable en a-t-elle ? ses yeux ne quittent pas nos fenêtres.

URBAIN, allant à la fenêtre.

Je ne me trompais pas !... c'est elle !

MAYNEVILLE.

Vous la connaissez ?

URBAIN.

Je lui dois la vie.

SAINT-PAUL.

En effet, on nous a conté cette histoire. Raison de plus pour l'appeler, pardieu ! elle ne vous refusera pas le mot de l'énigme, puisque vous êtes de ses favoris. (Il va à la fenêtre et l'ouvre.) Holà ! hé ! commère du diable ! fais-nous la grâce de monter chez monseigneur ; tu y trouveras un ami qui a deux mots à te dire.

Digitized by Google

MAYNEVILLE.

Vient-elle ?

SAINT-PAUL.

Oui. (Refermant la fenêtre.) Brrr! le temps est brumeux ; il pleuvra demain.

MAYNEVILLE.

Avant que cette bohémienne arrive, messieurs, convenons de nos faits. Que M. le duc s'en remette à son étoile du soin de le défendre, à la bonne heure ! mais nous ferons bien de ne pas trop nous y fier ! A qui garde de cette galerie, ce soir ?

URBAIN.

A moi, monsieur ! c'est un poste d'honneur que je réclame ; et je viens d'assez loin, je crois, pour qu'on ne me le dispute pas.

MAYNEVILLE.

Soit ! (Indiquant une petite corde de soie pendue au mur.) A la première alerte, vous agiterez cette cloche, et à côté de votre épée, vous verrez briller les nôtres.

URBAIN.

C'est bien.

BRISSAC, entr'ouvrant la porte.

Voici notre sorcière, messieurs. (Ouvrant la porte toute grande.) Entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE.

Qui me demande ?

MAYNEVILLE.

Quelqu'un que tu connais. (Lui montrant Urbain.) Regarde !

JEANNE, avec épouvante.

Urbain ! toi !... (Se reprenant.) Vous ici !

SAINT-PAUL, riant.

Diantre ! elle est bien familière avec vous, monsieur de Laval.

JEANNE.

Que venez-vous faire à Blois ?

URBAIN.

Te voilà bien effrayée de m'y voir !

JEANNE.

Moi ?

Digitized by Google

URBAIN.

Sais-tu quelque chose ?

JEANNE, après un silence.

Rien.

MAYNEVILLE.

Elle ne vous dira pas ce que ses maîtres peuvent tramer contre nous, monsieur de Laval, mais peut-être sera-t-elle moins discrète, si vous lui demandez le nom de la dame qui passe la nuit ici. (Jeanne fait un mouvement.)

SAINT-PAUL.

Eh bien ! tu entends ? Sais-tu le nom de cette femme ?

JEANNE.

Oui !... mais pourquoi voudrais-je la déshonorer !

SAINT-PAUL.

Peste ! tu es scrupuleuse pour une sorcière. Faut-il venir à ton aide ? C'est madame de Noirmoutiers peut-être ?

JEANNE.

Que vous importe ?

MAYNEVILLE.

Est-ce la princesse Portia ?

JEANNE.

Je ne vous dirai pas son nom.

SAINT-PAUL.

Eh morbleu ! retourne au sabbat, alors ! et laisse-nous !

URBAIN, à part.

Étrange femme ! (Jeanne s'éloigne lentement et s'arrête sur le seuil de la porte.)

MAYNEVILLE.

Allons, messieurs, c'est l'heure de faire notre ronde ; si nous ne pouvons sortir, au moins ne faut-il pas nous laisser surprendre !... Bonne veille, monsieur de Laval !

URBAIN.

A demain, messieurs.

JEANNE, redescendant la scène en passant derrière les gentilshommes, à part.

C'est Urbain qui veille ici ! bien !... (Elle sort par une porte dérobée, à gauche.)

SAINT-PAUL.

Allons ! (Mayneville, Saint-Paul et les gentilshommes sortent.)

SCÈNE VIII

URBAIN, puis JEANNE et JEAN-CLAUDE.

URBAIN.

Quel est le but de cette femme ? pourquoi la retrouvé-je à

Digitized by Google

Blois ? « Je peux briser l'obstacle qui te sépare de celle que tu aimes ! » m'a-t-elle dit... Cet obstacle est-il donc ici ? Mais que vais-je me préoccuper des paroles d'une bohémienne qui se joue de ma crédulité sans doute ! (Après un silence.) Non, l'intérêt qu'elle prend à moi n'est pas un mensonge ! (Il s'assied et reste absorbé dans ses réflexions. Jeanne rouvre doucement la petite porte par laquelle elle est sortie, et paraît sur le seuil, suivie de Jean-Claude portant un en cas sur un plateau.)

JEANNE, indiquant un guéridon à Jean-Claude.

Là ! (Jean-Claude pose le plateau sur le guéridon.)

URBAIN, tournant la tête et se levant.

Toi !

JEANNE.

Vous n'aviez pas soupé; j'ai songé à vous.

URBAIN, souriant.

Au fait, j'aurais dû le prévoir ; tu as pris trop de soin de ma vie pour me laisser mourir de faim !

JEANNE, bas à Jean-Claude.

Tu seras prêt quand j'éteindrai ce flambeau.

JEAN-CLAUDE, bas.

Oui, bonne dame, moi et les deux autres.

JEANNE, bas.

Va ! (Jean-Claude sort.)

SCÈNE IX

JEANNE, URBAIN.

URBAIN.

Décidément, je commence à croire que tu es mon bon génie, Jeanne ! Saurai-je enfin la raison de cette inexplicable tendresse pour celui que tu maudissais autrefois ? (Il s'attable.)

JEANNE.

Autrefois mon cœur était altéré de vengeance et de haine ; il ne bat plus aujourd'hui que de joie et d'amour.

URBAIN.

Et qui donc a opéré ce miracle ?

JEANNE.

Dieu !... en me rendant mon fils !

URBAIN.

Tu as un fils ?

JEANNE.

Oui, jeune, beau, noble ; tout mon orgueil, toute ma vie !

Digitized by Google

Un fils que j'avais pleuré vingt ans, et que Dieu m'avait gardé ! Qu'importent vingt ans de larmes ? un jour, une heure de cette joie me les ont fait oublier.

URBAIN.

Et ce fils, te connaît-il ?

JEANNE.

Hélas !

URBAIN.

Pauvre femme ! en apprenant ton nom, il n'a répondu à ton amour que par l'ingratitude, n'est-ce pas ? à tes caresses, que par la colère !... le mépris peut-être ?

JEANNE, après un silence.

Il ne me connaît pas !

URBAIN.

Ah ! (Il se lève et se rapproche de Jeanne.) Eh bien ! puisque cette parole m'est échappée, n'y vois pas une offense, Jeanne, mais le conseil d'un ami. Ne te nomme pas à ton fils ; laisse-lui rêver sa mère sainte et pure comme les anges !... Telle que tu m'apparais, ô toi, mère bien-aimée, à qui ma naissance a coûté la vie, et que je n'ai pas eu la joie de connaître. (Allant au guéridon.) Allons, Jeanne, je bois à ton fils, puisque c'est à lui que je dois tes bonnes grâces. (Il boit et se rassied.)

JEANNE, à part.

Ne te nomme pas à ton fils !... il me mépriserait ! lui ! lui !

URBAIN, après un silence.

Et maintenant, Jeanne, te souviens-tu de la promesse que tu m'as faite à Peronne ?

JEANNE.

Oui !

URBAIN.

Eh bien, cet obstacle... qui me séparait d'elle, disais-tu, et que tu devais briser ?...

JEANNE.

La destinée est plus forte que moi ! rien ne peut aplanir cet obstacle !... rien ne le brisera !

URBAIN, se levant.

Elle me hait donc bien ? (Il se détourne et passe sa main devant ses yeux.)

JEANNE, à voix basse.

Comme il l'aime !... et comme je la hais cette femme qui a pu le tromper. (Joignant les mains d'un geste passionné.) Cher fils !

Digitized by Google

URBAIN. Il se retourne ; Jeanne reprend sa première attitude.

Mais puisque tu ne peux me servir, que viens-tu faire ici ? que veux-tu ?

JEANNE.

Te sauver !

URBAIN.

Me sauver ?

JEANNE.

Oui... c'est en vain que tu te dévoues pour M. de Guise; je ne veux pas qne tu te perdes avec lui.

URBAIN.

Me crois-tu assez lâche pour abandonner un ami, un frère d'armes !

JEANNE.

Un ami, dis-tu ? un frère d'armes ! cet homme qui sacrifie à son insatiable ambition la vie de ses gentilshommes ! qui, dans le moment même où ils sont prêts à mourir pour lui, déshonore l'un d'eux et séduit sa femme !

URBAIN.

Non !... cela n'est pas !

JEANNE.

Je la connais !

URBAIN, après un silence.

Sais-tu bien qu'à présent il me faut le nom de cette femme ?

JEANNE.

Je vous reverrai demain, monsieur de Laval, et peut-être vous dirai-je ce nom que je dois vous taire aujourd'hui ; car demain l'offensé sera vengé, l'offenseur sera puni !

URBAIN.

Demain !... Ah ! tu me rappelles à moi-même !... et au danger que court celui que je suis venu défendre.

MAYNEVILLE, du dehors.

Vous veillez, monsieur de Laval ?

URBAIN.

Oui, monsieur, et je bois à M. de Guise. (Il prend son verre sur le guéridon et le vide.)

MAYNEVILLE, du dehors.

Nous allons visiter les étages supérieurs et nous vous dirons encore une fois : Bonne veille !

JEANNE.

A demain, monsieur de Laval.

URBAIN.

Non ! je ne veux plus rien de toi !

Digitized by Google

JEANNE.

Quoi! pas même le nom de cette femme?

URBAIN.

Pas même son nom!

JEANNE, sur le seuil de la porte.

A demain!

SCÈNE X

URBAIN, seul.

Exécrable soupçon! quand le doute est une fois entré dans notre âme, elle s'efforce en vain de le chasser! Il l'assiége, l'envahit, la domine! Non! non! cela n'est pas! Charlotte est loin de Blois, auprès de la duchesse. (S'asseyant.) Ah! demain! il me semble que demain n'arrivera jamais! qui sait? cette femme voulait m'exciter à la vengeance peut-être!... Espérait-elle faire de moi son complice?... (Se levant.) Est-ce donc cette nuit que les assassins?... Comment n'y ai-je pas pensé d'abord? n'est-elle pas aux gages de cette Catherine?... (S'appuyant sur une chaise.) Ah! la fatigue m'accable! ai-je trop présumé de mes forces! (Faisant quelques pas et s'appuyant de nouveau sur une chaise.) Morbleu! voila qui est étrange! mes yeux se ferment malgré moi... je ne peux plus me soutenir. (Comme frappé d'une idée subite.) Ah! démon! cette femme m'a tendu un piége! c'est le sommeil qu'elle m'a fait boire!... Oui, je devine! pendant que je serai là, paralysé par ce sommeil de plomb, on entrera chez Henri!... il m'appellera et je ne l'entendrai pas!... on l'assassinera, et je ne pourrai rien!... rien pour lui! (Appelant d'une voix de plus en plus faible.) A moi!... Saint-Paul!... Mayneville!... ma voix s'éteint!... Ah! je me souviens... cette cloche! (Il s'appuie sur la muraille et cherche à gagner le cordon de la cloche.) N'est-ce pas là?... mon Dieu! je ne vois plus!... (Chancelant.) Ah! misérable!... misérable!... (Au moment d'atteindre le cordon de la cloche, les forces lui manquent et il tombe inanimé sur le plancher.)

SCÈNE XI

URBAIN, JEANNE, puis JEAN-CLAUDE et DEUX PAYSANS.

(Jeanne ouvre avec précaution la petite porte et entre en scène; elle s'approche doucement d'Urbain, se penche vers lui, et le baise au front.)

JEANNE.

Il dort! allons! Jean-Claude attend mon signal! (Elle prend le flambeau comme pour l'éteindre, quand on entend un bruit de pas au dehors. Jeanne reste immobile.)

Digitized by Google

MAYNEVILLE, du dehors.

Veillez, monsieur de Laval! (On entend un bruit de pas qui s'éloignent. Jeanne alors éteint la lumière. La voix de Mayneville reprend dans l'éloignement.) Veillez!... (Jean-Claude paraît sur le seuil de la petite porte suivi de deux paysans.)

JEANNE, à demi voix.

Entre! as-tu les clefs?

JEAN-CLAUDE.

Perrin nous attend au bas de l'escalier; il nous ouvrira.

JEANNE.

Bien! (Elle prend des mains de Jean-Claude un manteau qu'elle jette sur Urbain.) Tu sais où tu dois conduire M. de Laval! Il ne s'éveillera pas avant demain... Tu me réponds de lui sur ta vie! ne le quitte pas avant de m'avoir revue! (A part.) Urbain! mon fils bien-aimé! je te sauve aujourd'hui! je te vengerai demain! (Claude et les deux paysans soulèvent Urbain endormi et se disposent à l'emporter.)

HUITIÈME TABLEAU

La chambre à coucher du roi, à Blois.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, seul. Il est quatre heures du matin; un flambeau éclaire le théâtre. Le roi est assis sur son lit.

Que cette nuit est longue! quatre heures sont sonnées... Loignac devrait être ici!... Comment peut-il dormir?... est-ce que je dors, moi!... allons! patience!... Voilà des années que j'attends!... je peux bien attendre une heure encore!... Ah! ma mère ne prévoit pas cela!... Elle me croit un enfant qu'on mène à la lisière! un pauvre moine couronné qu'un insolent sujet peut fouler aux pieds!... (Se levant.) Eh bien, l'enfant s'est fait homme! le moine s'est réveillé roi!... S'il n'allait pas venir, cependant! s'il était prévenu! s'il m'échappait!... Non! non! ma vision est encore présente à mon esprit! il me semble que je le vois là... par terre! Si j'ai été le jouet de cette sorcière, pardieu! je la fais brûler sans miséricorde! Pourvu qu'il vienne?

Digitized by Google

(Arpentant la chambre en comptant ses pas.) Neuf!... nombre impair! il viendra!... allons! allons! mon cousin vous ne sortirez pas de Blois, comme je suis sorti de Paris. (Ecoutant.) N'entends-je pas? oui, ce sont eux!... (Il va ouvrir une petite porte.)

SCÈNE II

LE ROI, LOIGNAC ET QUELQUES GENTILSHOMMES, puis MÉLITOR, puis RÉVOL.

LE ROI.

Doucement!... marchez doucement! songez que ma mère couche ici-dessous. Je ne veux pas l'éveiller!... (Les gentilshommes entrent un à un.) Bonjour, messieurs!... pour Dieu! ne marchez pas ainsi!... Asseyez-vous!... Il y a place sur mon lit, Duguast! (A Loignac.) Et Larchant?

LOIGNAC.

Larchant occupera le grand escalier avec la garde écossaise, dès que six heures sonneront.

LE ROI.

De sorte que nos Lorrains...

LOIGNAC.

Seront obligés d'attendre au bas de la rampe, sous le porche aux Bretons.

LE ROI.

Bien!... mais je n'aperçois pas M. de Salvignac.

LOIGNAC.

Le voici! (Mélitor entre en scène.)

LE ROI.

Ah! je vous attendais.

MÉLITOR.

Excusez-moi, Sire, je remettais à M. de Larchand la petite requête qu'il doit présenter à M. le Duc pour la solde arriérée de ses Écossais.

LE ROI.

Vous ne m'avez pas ménagé au moins?

MÉLITOR.

Non, Sire! je me suis mis dans la peau d'un guisard pour l'écrire! Mais je compte effacer avec ma dague les insolences de ma plume!

LE ROI.

Bien!... Or ça, messieurs, quelques-uns d'entre vous ne savent pas encore quel motif me les a fait appeler de si grand matin; mais au mystère que j'apporte dans tout ceci,

Digitized by Google

ils ont déjà deviné sans doute que ce motif était des plus graves; le jour est venu, messieurs, de mettre à exécution un dessein longuement médité, et dont le succès ne dépend plus que de vous! Je vous ai comblés de mes bienfaits! Ai-je eu tort de compter sur votre reconnaissance?

MÉLITOR.

Nous sommes prêts à mourir pour Votre Majesté, Sire.

LE ROI.

Vous le jurez?

TOUS LES GENTILSHOMMES, à voix basse.

Nous le jurons.

LE ROI.

C'est bien!... la couronne et la vie de votre Roi sont en danger, mes amis! un sujet rebelle et félon... ai-je besoin de vous le nommer? le duc de Guise... ose attenter à l'une et à l'autre! De ses entreprises contre ma couronne, je n'ai rien à vous dire, elles sont assez éclatantes et frappent les yeux des plus aveugles!... (Tirant une lettre de la poche de son pourpoint.) Vous ne douterez pas davantage de celles qu'il forme contre ma vie, quand vous saurez qu'elles me sont dénoncées par ses propres parents! (Il remet la lettre dans sa poche.) Voilà quel a été le prix de mes faiblesses, de mes bontés!... plus je l'ai élevé, plus grande a été son audace!... plus j'ai usé de patience, plus il m'a abreuvé d'outrages... non content de m'avoir chassé de ma capitale, il m'insulte chaque jour devant les états, accordant les grâces, rendant les édits, tenant cour plénière!... (Indiquant son cabinet.) Hier, dans cette chambre, il m'a menacé, moi, le roi!... et dans le même temps, ses pages se faisaient un jeu de tuer mon pauvre chien et de le jeter sous mes fenêtres!

MÉLITOR.

Oui, cousu dans la peau d'un vieux chat.

LE ROI, faisant un mouvement d'horreur.

Ne prononcez pas le nom de cette horrible bête, monsieur de Salvignac!... Je vous ai dit ce que M. de Guise a osé entreprendre contre notre personne, messieurs! Je vous demande quel doit être son châtiment?

MÉLITOR.

La mort, pardieu!

TOUS, à demi-voix.

Oui, la mort!

LE ROI.

Eh bien, M. de Guise va venir tout à l'heure au conseil! Je le ferai appeler; il traversera cette chambre; il entrera là, dans mon cabinet!... Qui le frappera?

Digitized by Google

MÉLITOR.

Nous tous, Sire!...

LES AUTRES GENTILSHOMMES.

Oui, tous!

LE ROI, à Mélitor.

Vous le premier, n'est-ce pas? (Prêtant l'oreille.) Écoutez!

LOIGNAC.

C'est la salle du conseil qu'on prépare.

LE ROI.

Ah! voici Révol! (Révol entre en scène.) Eh bien?

RÉVOL.

Messieurs d'Aumont et de Retz sont arrivés, Sire.

LE ROI.

Et monsieur de Guise?

RÉVOL.

On ne l'a pas encore vu.

LE ROI, regardant l'horloge.

Six heures! il est pourtant exact d'habitude! pourvu qu'il ne se doute pas!... Allez vous informer, Révol!... courez vite... et dès qu'il paraîtra venez m'avertir! (Révol sort... Le roi reprend en s'adressant à Mélitor.) Il vous avait bien promis de venir, n'est-ce pas?

MÉLITOR.

Oui, Sire, mais Votre Majesté ignore peut-être que M. le duc a reçu hier au soir la visite d'une dame masquée.

LE ROI.

Une femme! sait-on quelle est cette femme?

MÉLITOR.

Non, Sire, mais on ne suppose pas que ce soit la politique qui l'amène à Blois.

LE ROI.

Le diantre soit des femmes! Allons! nous en serons quittes pour attendre un peu... Vous m'avez bien compris, messieurs, vous vous cacherez là, derrière cette porte!... vous, Duguast, dans ce couloir. Quant à cet escalier, il conduit, chez ma mère; rien à craindre de ce côté-là!... Moi j'attendrai dans une chambre voisine, avec Alphonse et Bellegarde! Vous avez des poignards, messieurs?... Bien!

MÉLITOR.

Diantre! Je ne porte jamais de ces petits bijoux.

LE ROI.

Vous, monsieur de Salvignac, vous le frapperez de votre épée!... C'est une épée que vous teniez à la main, le jour...

Digitized by Google

MÉLITOR.

Que veut dire Votre Majesté?

LE ROI.

Rien! rien!... c'est un rêve que j'ai fait? (Se promenant avec agitation.) Pourvu que cette amourette ne lui fasse pas oublier le conseil... Ah! nous allons être riches, mes amis!... (Se frottant les mains.) La Champagne! la Provence! nous allons reprendre tout cela aux guisards! mais qu'il vienne donc! qu'il vienne!... (Révol entre en scène.) Révol!...

RÉVOL.

M. de Guise sera au conseil dans un moment, Sire.

LE ROI.

Enfin!

RÉVOL.

Il paraissait souffrant et se plaignait du froid.

LE ROI.

Amenez-le ici... Loignac va ranimer le feu... (Loignac ranime le feu dans l'âtre... le Roi continue en s'adressant à Révol.) Où allez-vous?

RÉVOL.

Chercher M. le Duc, Sire,

LE ROI.

Attendez! n'avons-nous rien oublié?... Non, rien! Surtout tenez-vous sur vos gardes, messieurs; je serais désespéré qu'il blessât l'un de vous!... C'est bien entendu, n'est-ce pas?...Aussitôt que je l'aurai fait appeler dans mon cabinet... Révol viendra fermer la porte du conseil, pour que ses amis ne puissent venir à son secours... Vous entendez, Révol?... allons! tout est bien. (Regardant l'horloge, à part.) Dans mon rêve, j'ai vu cette horloge... elle marquait sept heures... C'est à sept heures qu'il doit mourir. (Haut.) Messieurs, écoutez-moi; de mon cabinet, vous entendrez sonner cette horloge; comptez bien les heures, et quand la septième sonnera... vous me comprenez, n'est-ce pas?... Maintenant, messieurs, j'ai besoin de me recueillir un moment. (Ecoutant.) Il entre dans la salle du conseil! Allez, Révol, et dites-lui qu'il y a du feu dans ma chambre! (Révol sort.) Vous, messieurs, à vos postes!

MÉLITOR, à part.

Cadédis! il regrettera de ne pas m'avoir admis au nombre de ses gentilshommes, ce machabée!

LE ROI.

Que dites-vous, monsieur?

MÉLITOR.

Je dis que dans un quart d'heure nous aurons rendu à

Digitized by Google

César ce qui est à César, Sire, et au diable ce qui est au diable!...

LE ROI, lui serrant la main.

Bien! mon brave!... allons, messieurs! (Le roi fait sortir ses gentilshommes par la porte de son cabinet. Duguast sort par une autre porte. Au moment où Révol reparaît, le roi resté le dernier en scène, sort en laissant retomber derrière lui la tapisserie.)

SCÈNE III

RÉVOL, LE DUC, SAINT-PAUL, MAYNEVILLE. Le duc tient un papier à la main.

RÉVOL.

Voici du feu, monsieur le duc.

LE DUC.

Je vous remercie! Le roi ne va-t-il pas ouvrir le conseil, monsieur Révol?

RÉVOL.

Dans quelques minutes, monseigneur. (Il salue le duc, et entre dans le cabinet du roi.)

LE DUC, devant la cheminée.

Ah! ce feu me fait du bien, messieurs... j'étais glacé jusqu'aux os.

MAYNEVILLE.

Votre Altesse sait-elle pourquoi M. de Larchant occupe le grand escalier avec ses Ecossais?

LE DUC.

Les pauvres gens n'ont pas été payés depuis six mois. (Montrant le papier qu'il tient à la main.) Ils m'attendaient au passage pour me prier de transmettre cette requête à Sa Majesté... M. Révol m'a si fort pressé que je n'ai pas pris le temps de passer chez mon fils : savez-vous de ses nouvelles?...

SAINT-PAUL.

Brissac s'est rendu chez le prince, monseigneur.

LE DUC.

N'est-ce pas M. de Laval qui a veillé cette nuit dans la salle qui précède mon oratoire?

MAYNEVILLE.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Je regrette que vous ne lui ayez pas épargné cette fatigue, Mayneville; après la longue route qu'il venait de faire...

Digitized by Google

MAYNEVILLE.

M. de Laval n'a voulu céder son poste à personne, monseigneur.

LE DUC.

L'avez-vous revu ?

MAYNEVILLE.

Pas encore.

LE DUC, à part.

Allons ! j'ai bien fait d'attendre après le conseil pour délivrer Charlotte. (Haut.) Péricart a-t-il trouvé ces clefs enfin ?

MAYNEVILLE.

Je l'ignore !... Qu'avez-vous, monsieur le duc, vous pâlissez ?

LE DUC.

Ce n'est rien... un léger malaise ! la moindre chose fera passer cela. (Il cherche dans la poche de son pourpoint.) Ah ! mes gens ont oublié de me donner mon drageoir.

SAINT-PAUL, indiquant la tapisserie qui masque l'entrée du cabinet.

N'avez-vous pas vu remuer cette tapisserie, Mayneville ? (Il s'avance vers la porte du cabinet ; Révol paraît.) Ah ! c'est vous, monsieur Révol !

LE DUC.

Nous annoncez-vous le roi, monsieur ?

RÉVOL.

Pas encore, monseigneur.

LE DUC.

Je vous serais obligé de m'aller chercher quelques raisins de Damas à l'office de Sa Majesté.

RÉVOL.

J'y cours, monsieur le duc. (Il sort.)

BRISSAC, dans la coulisse.

Eh ! que diantre ! ne connaissez-vous pas le prince ?

LE DUC.

Mon fils !...

SCÈNE IV

LE DUC, MAYNEVILLE, SAINT-PAUL, BRISSAC, JOINVILLE.

LE DUC, allant à Joinville et l'embrassant.

Merci de me l'avoir amené, Brissac. Mais qui donc vous empêchait d'entrer, mon fils ?

Digitized by Google

JOINVILLE.

M. de Larchant qui ne m'avait pas reconnu, mon père.

SAINT-PAUL, à part.

C'est singulier!

LE DUC, lui prenant les mains.

Plus de fièvre, n'est-ce pas? Quelle bonne inspiration avez-vous eue de venir me trouver jusqu'ici?

JOINVILLE.

Les paroles émues que vous m'avez dites hier en me quittant, mon père, m'ont laissé une impression de tristesse dont je n'ai pu me rendre maître, et ma première pensée, en m'éveillant, a été de vous revoir et de vous embrasser.

LE DUC.

Plus bas, je vous prie!... Je vous sais gré de votre tendresse, mon fils; mais il ne faut pas vous abandonner à ces défaillances d'enfant qui ne sont plus de votre âge. Je vous ai trop longtemps laissé aux mains de votre mère et de votre aïeule; il est temps pour vous d'être un homme.

JOINVILLE.

Mettez-moi à l'épreuve, mon père, et vous verrez que ces défaillances ne sont chez moi qu'un excès de tendresse et non un manque de courage.

LE DUC.

Bien, mon fils!... Ce courage vous sera nécessaire... au moment où vous serez le moins préparé peut-être!. . Nul ne sait à quelle heure la destinée le mettra sérieusement aux prises avec la vie!... Souvenez-vous que je n'avais pas votre âge, quand je recueillis l'héritage de mon père assassiné!... Vous savez si je l'ai laissé déchoir... Soyez digne de lui et de moi! j'ai vengé mon père! s'il fallait me venger à mon tour!...

JOINVILLE.

Que dites-vous? quel pressentiment?

LE DUC.

Non! je ne crois pas aux pressentiments; mais il faut tout prévoir... Embrassez-moi! (Il l'embrasse.) Adieu! je vous ai vu; me voilà content!...

JOINVILLE, à part.

Qu'a-t-il donc? sa voix tremble. (Serrant les mains de M. de Guise.) Que Dieu vous garde à moi de longues années, mon père!

LE DUC.

Cher enfant!... adieu!... Reconduisez-le, Brissac!

BRISSAC.

Oui, monseigneur!

Digitized by Google

LE DUC, suivant son fils des yeux.

Brissac!... attendez!... Embrasse-moi encore, mon enfant.

JOINVILLE, dans les bras du duc.

Mon père!

LE DUC.

Va, maintenant, va!...

SCÈNE V

LE DUC, SAINT-PAUL, MAYNEVILLE, puis RÉVOL. Le duc essuie furtivement une larme.

LE DUC, après un silence.

M. Révol ne revient pas... Voyez si vous ne trouverez pas quelqu'un de mes pages au bas de la rampe, Saint-Paul! vous lui direz d'aller chercher mon drageoir! (Saint-Paul sort.) Mon frère est-il au conseil, Mayneville?

MAYNEVILLE, allant à la porte que Saint-Paul a laissée ouverte.

Oui, monseigneur; j'aperçois M. le cardinal.

LE DUC.

Bien.

RÉVOL, rentrant en scène une assiette d'argent à la main.

Je n'ai trouvé que ces prunes de Brignole, monseigneur.

LE DUC.

C'est excellent! je vous remercie! (Révol présente l'assiette au duc, puis la pose sur un meuble; le duc regarde l'horloge.) Sept heures moins cinq minutes. Allons rejoindre mon frère, Mayneville.

RÉVOL.

Le roi prie monsieur le duc de passer dans son cabinet; Sa Majesté désire l'entretenir un moment avant d'ouvrir le conseil.

LE DUC, après un silence.

Allez, sans moi, Mayneville... je vous rejoindrai.

MAYNEVILLE, à demi-voix.

Mais... monseigneur...

LE DUC, lui serrant la main, résolûment.

Allez! (Mayneville entre dans la salle du conseil. La porte se referme derrière lui.)

SCÈNE VI

LE DUC, RÉVOL, puis JEANNE. Le duc se promène un moment en silence.

LE DUC, à Révol.

Annoncez-moi à Sa Majesté, monsieur. (Révol s'incline et

Digitized by Google

entre dans le cabinet du roi ; au même moment, la porte de l'escalier qui conduit chez la reine-mère s'ouvre pour livrer passage à Jeanne.)

JEANNE.

Monsieur le duc !

LE DUC, se retournant.

Que me voulez-vous ?

JEANNE.

Je viens sauver l'honneur de M. de Laval.

LE DUC.

Qui vous a dit ?...

JEANNE.

Madame de Laval elle-même, en implorant mon secours et en me jetant ce mouchoir par une fenêtre. (Elle présente un mouchoir au duc.) Ne reconnaissez-vous pas ses armes ?

LE DUC.

Oui ; vous pouvez la faire sortir du château, sans qu'elle soit reconnue ?

JEANNE.

Je le peux.

LE DUC.

Son honneur sera sauf, vous me le jurez ?

JEANNE.

Je vous le jure !

LE DUC, lui donnant une petite clef.

Tenez ! voici la clef de mon oratoire, délivrez-la. (Révol paraît à la porte du cabinet ; Jeanne se jette brusquement derrière le lit.)

RÉVOL.

Le roi vous attend, monseigneur.

LE DUC.

Me voici. (Il entre dans le cabinet du roi ; Révol traverse la scène pour aller verrouiller la porte du conseil ; puis il rentre dans le cabinet du roi.)

JEANNE, reparaissant.

Mon fils, deux infâmes se sont lâchement joués de ton honneur ! Le roi s'est chargé de l'un ; je me charge de l'autre. (Regardant l'horloge.) Six heures. (Elle ressort par la porte du petit escalier. La scène reste vide, six heures sonnent à l'horloge.)

SCÈNE VII

LE DUC, puis MÉLITOR, LOIGNAC, LES ORDINAIRES, LE ROI. Au dernier coup de six heures, on entend dans la coulisse les cris du duc de Guise.)

Digitized by Google

LE DUC, dans la coulisse.

A moi! mes amis! à moi! (Le duc sort du cabinet, chancelant; il fait deux ou trois tours sur lui-même, cherche à se retenir aux rideaux du lit, et tombe. Duguast paraît à la porte du couloir, Mélitor et les Ordinaires entrent en scène la dague et le poignard à la main; en même temps, un grand bruit se fait entendre dans la salle du conseil.)

PLUSIEURS VOIX, dans la salle du conseil.

Trahison! trahison! on assassine M. de Guise!

D'AUTRES VOIX.

A nous les Écossais!... vive le roi!

MÉLITOR, se penchant à l'oreille du duc de Guise.

Demandez pardon à Dieu et au roi, monsieur!... (Tâtant la poitrine du duc de Guise.) Il n'avait pas de cuirasse! s'il n'avait rencontré le lit, je crois, Dieu me damne, qu'il ne serait pas tombé d'aujourd'hui!

LE ROI, paraissant à la porte de son cabinet.

Eh bien, messieurs?

MÉLITOR.

Le voilà, sire!

LE ROI.

Comment! là-bas? Bon Dieu! qu'il est grand, mes amis, ne vous semble-t-il pas encore plus grand par terre que debout? (Il pousse du pied l'épaule de M. de Guise.) Mort! bien mort! Ah! je respire!... Allons rendre grâce à Dieu, messieurs! (Il sort suivi de ses gentilshommes.)

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

L'intérieur d'une maison rustique ; porte à gauche ; fenêtre praticable à droite s'ouvrant au-dessus de la rivière ; devant cette fenêtre, un petit balcon en bois, à demi ruiné.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN-CLAUDE, URBAIN, endormi. **Jean-Claude est debout près d'un grand fauteuil en bois sur lequel Urbain est endormi.**

JEAN-CLAUDE, regardant Urbain.

Toute la nuit il a dormi de ce sommeil que la bonne Dame seule sait donner, et dans ce sommeil étrange, il a vu, comme moi, celle qui remplit son cœur et sa pensée... un nom est venu vingt fois sur ses lèvres... Charlotte!... lui aussi, il aime et il souffre; mais celle qu'il voit dans ses rêves n'est pas morte... morte comme Simonne.

URBAIN, s'éveillant à demi.

Henri! Henri! à vos armes! J'entends les assassins!... je les vois!... et je ne puis aller à vous! Saint-Paul! Mayneville!... Brissac!... à moi!... Dieu! sauve M. de Guise! (Il s'éveille tout à fait.) Le jour... le jour est venu... Oh! comme ma tête est lourde!... J'ai peine à rassembler mes idées... Où étais-je donc quand ce sommeil s'est emparé de moi?... A Péronne?... Non! J'étais à Blois, où j'ai vu M. de Guise... M. de Guise, sur qui j'avais promis de veiller. Je ne suis plus dans la galerie, je ne suis plus au château!... mon Dieu! mes souvenirs m'échappent encore!... Mon Dieu! suis-je fou?

Digitized by Google

JEAN-CLAUDE.

Non, monsieur, vous étiez bien à Blois, hier au soir!

URBAIN.

Qui es-tu? Où suis-je ici?

JEAN-CLAUDE.

Dans une maison abandonnée par crainte de l'inondation... le fleuve baigne le pied de cette masure, et la crue de la Loire qui a commencé hier, sera terrible tout à l'heure.

URBAIN.

Ah! je te reconnais... je t'ai déjà vu une fois aux Tournelles. C'est Jeanne qui t'a commandé de me conduire ici, n'est-ce pas?... Je suis ton prisonnier! — Eh! bien! reprends ton couteau, et défends-toi, car dussé-je passer sur ton cadavre, je sortirai d'ici.

JEAN-CLAUDE.

Quand je voulais vous frapper, la bonne Dame vous avait condamné, mais, elle vous protége, à présent; même pour sauver ma vie, je ne répandrais pas une goutte de votre sang; contre vous, monsieur, je ne peux plus rien; mais, pour sortir d'ici, vous l'avez dit, vous passerez sur mon cadavre. (Il jette son couteau et se place devant la porte.)

URBAIN.

Mais tu ne comprends donc pas qu'à tout prix, je veux retourner à Blois, retrouver monsieur de Guise, pour le défendre, s'il est vivant, pour le venger, s'il est mort?..

JEANNE, ouvrant la porte.

M. de Guise est mort.

URBAIN, avec désespoir.

Ah!

JEANNE.

Laisse-nous, Jean-Claude, et referme cette porte! (Jean-Claude sort, on l'entend fermer la porte en dehors.)

SCÈNE II

JEANNE, URBAIN

URBAIN.

Mort! Henri!

JEANNE

Le roi a puni le rebelle.

Digitized by Google

URBAIN.

Et tu t'es faite la complice de cet abominable meurtre?

JEANNE.

Oui! moi aussi, j'avais condamné M. de Guise.

URBAIN.

Misérable!

JEANNE.

Me maudiras-tu pour t'avoir sauvé?

URBAIN.

Pour m'avoir perdu! que m'importe la vie, quand tu me voles l'honneur?

JEANNE.

Ton honneur, Urbain? je l'ai vengé!

URBAIN.

Toi!

JEANNE, lui présentant le mouchoir de Charlotte.

Reconnais-tu ces armes?

URBAIN.

Oui, ce sont les miennes!

JEANNE.

J'ai ramassé ce mouchoir sur le passage d'une femme qui venait trouver M. de Guise, qui a passé la nuit dans son appartement, dans ses bras, peut-être!..

URBAIN.

Dieu!

JEANNE.

Tu m'as demandé le nom de cette femme, Urbain? Elle s'appelle Charlotte de Guérande.

URBAIN.

Tu mens!

JEANNE.

Ces armes mentent-elles aussi?

URBAIN, se laissant tomber sur une chaise en sanglotant.

Ah! Charlotte! Charlotte!

JEANNE.

Oui, cet ami, ce frère d'armes te déshonorait! Et c'est pour lui que je t'aurais laissé mourir! Ah! je l'aurais plutôt égorgé de ma main, et Charlotte avec lui! j'ai songé d'abord à ton salut, puis à ta vengeance!

Digitized by Google

URBAIN, se levant.

Un Laval se venge avec l'épée, non avec le poignard! Il fallait tout me dire! Je serais allé trouver M. de Guise! je lui aurais jeté mon gant au visage! je l'aurais tué! mais en gentilhomme, et non en assassin!

JEANNE.

Et ton déshonneur eût été public?

URBAIN.

Ne l'est-il pas? n'aura-t-on pas trouvé Charlotte dans l'appartement de M. de Guise?

JEANNE.

Non! seule j'ai pénétré chez le duc! seule, j'y ai trouvé Charlotte, agenouillée, en larmes...

URBAIN.

Priant pour lui, n'est-ce pas?

JEANNE.

Sous son masque et guidée par moi, elle a pu sortir du château sans être reconnue de personne. — Maintenant, Urbain, tu peux me maudire; mais, je te le jure, ton honneur est sauf!

URBAIN.

Qu'as-tu fait d'elle? Où l'as-tu conduite? pourquoi n'est-elle pas ici?

JEANNE.

Je n'ai pas voulu que tu eusses à répondre devant Dieu du meurtre d'une femme!

URBAIN.

Ah! malheureuse! tu l'as tuée! Charlotte est morte!

JEANNE.

Non! mais elle va mourir!

URBAIN.

Mourir!

JEANNE.

Regarde par cette fenêtre! vois-tu ces plaines que les eaux de la Loire envahissent déjà?.. et là-bas, au milieu du fleuve, aperçois-tu cet îlot que le flot va bientôt submerger?

URBAIN.

Oui!

Digitized by Google

JEANNE.

C'est là que j'ai conduit Charlotte ! c'est là que je l'ai abandonnée au jugement de Dieu !

URBAIN.

Et moi, je ne veux pas la condamner sans l'entendre ! qui me dit que tu ne l'as pas calomniée ?.. qui me dit que tu n'as pas dérobé cette preuve ? Toute sa vie la défend ; toute la tienne t'accuse !

JEANNE.

C'est de moi que tu doutes?.. de moi, qui lui pardonnais quand je pouvais croire à son repentir !.. si tu savais...

URBAIN.

Je sais que tu as voué à mes pareils haine et malheur ! pourquoi me fais-tu grâce, à moi?.. Je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir ! je repousse ta pitié, j'ai horreur d'être protégé par toi !

JEANNE.

Ah ! tais-toi ! par pitié, tais-toi !

URBAIN.

Ouvre-moi cette porte !

JEANNE.

Que veux-tu faire?

URBAIN.

Ouvre-moi cette porte !

JEANNE.

Où iras-tu ?.. retrouver cette femme?

URBAIN,

Oui, je veux la revoir, je veux l'entendre ! je veux la sauver si elle est innocente ! Je veux mourir avec elle si elle est coupable !

JEANNE.

Mourir, toi ! toi, Urbain !

URBAIN.

Et que t'importe ma vie, exécrable sorcière !

JEANNE, ramassant le couteau jeté à terre par Jean-Claude.

Tiens, Urbain, prends ce couteau. C'est celui de Jean-Claude ; je l'ai détourné de ta poitrine ; plonge-le tout entier dans mon cœur, tu ne peux plus me faire de mal ; j'ai souffert par toi tout ce que je pouvais souffrir.

URBAIN.

Pour la dernière fois, ouvre-moi cette porte !

Digitized by Google

JEANNE.

Je n'en ai plus la clef.

URBAIN, cherchant à ébranler la porte.

Ah!.. pendant ce temps, ton œuvre de mort s'accomplit! (Regardant la fenêtre.) Eh bien, malgré toi, je sauverai Charlotte! (Il court à la fenêtre.)

JEANNE.

Urbain!

URBAIN.

Sois maudite, sorcière! (Il s'élance par la fenêtre et disparaît.)

JEANNE.

Ah! Urbain! mon enfant! (Elle arrrive trop tard pour retenir Urbain et tombe à deux genoux les mains étendues vers la rivière.)

DIXIÈME TABLEAU

Un îlot couvert de quelques arbres abritant une hutte de pêcheur. — Quelques arbustes sont en partie noyés par le fleuve et indiquent que la crue a déjà envahi les bords de l'îlot et rétréci l'espace.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOTTE, seule.

(Elle est à genoux et prie; en voyant l'eau monter graduellement et atteindre le bord de sa robe, elle se lève.)

Mon Dieu! Jeanne ne m'a-t-elle amenée ici que pour m'y abandonner! cette eau ne touchait pas ma robe tout à l'heure! elle ne couvrait pas cet îlot, comme elle le couvre à présent!... mon Dieu! si je dois mourir, que ma dernière parole soit une parole de pardon pour celui qui est à présent devant vous! que ma dernière pensée, ma dernière prière soient pour Urbain qui m'aime, et que je n'ai pas le droit d'aimer!... (L'eau atteint encore la robe de Charlotte.) Ah! cette mort est horrible!... J'ai peur!... (Regardant autour d'elle.) Pas une barque! (Cherchant à s'exhausser en s'accrochant au toit de la hutte.) Personne!... je ne vois personne!

Digitized by Google

LA VOIX D'URBAIN, au loin.

Charlotte! Charlotte!

CHARLOTTE.

C'est mon nom que j'ai entendu!

LA VOIX D'URBAIN, se rapprochant.

Charlotte!

CHARLOTTE.

Oui, oui, quelqu'un nage là-bas pour arriver jusqu'à moi!... quelqu'un lutte contre ce terrible courant qui emporte tout avec lui!... Qui donc risque ainsi sa vie pour la mienne? Justice divine! Urbain! c'est Urbain!

SCENE II

CHARLOTTE, URBAIN.

URBAIN, dans le plus grand désordre, et comme épuisé.

Oui, Urbain... qui vient vous sauver!

CHARLOTTE.

Me sauver.., vous, vous!

URBAIN.

Charlotte, je ne veux croire que vous; Charlotte, vous ne m'avez pas trompé! vous ne m'aimez pas, mais vous n'en aimez pas un autre!... vous ne m'aimez pas, mais vous ne m'avez pas déshonoré!

CHARLOTTE, s'agenouillant.

Oh! pardon! pardon!

URBAIN.

Coupable! vous, coupable!

CHARLOTTE.

Oui, j'étais indigne de porter votre nom; mais c'est malgré moi qu'on m'a donnée à vous!

URBAIN, la repoussant.

Infâme! est-ce malgré vous que vous avez passé la nuit chez M. de Guise, chez votre amant?

CHARLOTTE, se levant.

Je l'ai passée en prières, Urbain!... et ce n'est pas pour lui que je priais, c'est pour celui qui occupait toute ma pensée! pour celui dont l'amour faisait mon épouvante et ma joie!

Digitized by Google

URBAIN.

Pour moi, Charlotte !

CHARLOTTE.

Oui, en face de la mort, je peux vous le dire ! cette mort qui m'effrayait, je l'attends, je l'appelle ! cette mort me prendra dans vos bras, Urbain ! une fois, mon cœur aura senti les battements du vôtre ! ce que je vous aurais dit dans le ciel, je vous le dirai à cette heure dernière ! Urbain... mon Urbain... je t'aime ! je t'aime !

URBAIN.

Tu m'aimes, et tu veux mourir !... Oh ! non, non ! je te sauverai ! je lutterai !

CHARLOTTE.

La lutte est impossible ! (L'eau couvre l'île.)

URBAIN.

Pour venir à toi, j'ai vaincu ce courant ; pour te sauver je le vaincrai encore ! (La prenant dans ses bras.) Viens, ma bien-aimée ! viens !

SCÈNE III

LES MÊMES, JEANNE. (On voit en ce moment Jeanne aborder l'île dans un petit bateau qu'elle conduit seule.)

JEANNE.

Vos forces vous trahiraient !

URBAIN et CHARLOTTE.

Jeanne ! (Jeanne saute de sa barque qu'elle retient d'une main, tandis que de l'autre elle s'attache à un saule ; l'eau lui vient à mi-jambe.)

JEANNE.

Montez dans la barque !

URBAIN.

Merci, Jeanne, merci ! (Il fait monter Charlotte, monte lui-même, puis tend la main à Jeanne.) A toi, maintenant !

JEANNE.

Non ! tu m'as maudite ! (Elle pousse la barque que le courant entraîne.) Tu m'as maudite, Urbain ! et moi, je te bénis !... mon enfant bien-aimé !... (Pour dire ces derniers mots et voir plus longtemps Urbain, Jeanne a monté sur le toit de la hutte ; mais cette hutte est elle-même entraînée par le courant et s'enfonce dans l'eau avec Jeanne qui disparaît un moment, puis reparaît avec les débris flottants. La bar-

Digitized by Google

que dans laquelle Urbain rame vigoureusement, parvient à résister au courant. Cette barque se rapproche de Jeanne, Charlotte tend la main vers elle et va la saisir ; mais Jeanne, envoyant un dernier baiser à Urbain, est engloutie, et la barque, entraînée de nouveau, s'éloigne, malgré les efforts d'Urbain. — La brume a disparu et les rayons du soleil couchant, éclairent ce dernier tableau. On aperçoit au loin la silhouette du château de Blois.)

FIN.

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

Digitized by Google